



HAL
open science

Sofala : d'un pôle commercial swahili d'envergure vers un site archéologique identifié ?

Jules Frémeaux

► **To cite this version:**

Jules Frémeaux. Sofala : d'un pôle commercial swahili d'envergure vers un site archéologique identifié ?. Histoire. 2018. dumas-02155705

HAL Id: dumas-02155705

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02155705v1>

Submitted on 13 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



IMAF
Institut des mondes africains
UMR 8171 (CNRS) - UMR 243 (IRD)


UNIVERSITÉ PARIS 1
PANTHÉON SORBONNE

SOFALA

D'un pôle commercial swahili d'envergure
vers un site archéologique identifié ?

JULES FREMEAUX

Mémoire de Master 1 sous la direction de
M. Bertrand Hirsch et M. Adrien Delmas

Année universitaire 2017-2018, soutenu en septembre 2018

Master Histoire médiévale de l'Afrique

Institut des Mondes Africain (IMAF) / Paris 1 Panthéon Sorbonne

Illustration de couverture : *Tabula Rogeriana* Le *Nuzhat al-mushtāq fi'khtirāq al-āfāq* (arabe : نزهة المشتاق في اختراق الآفاق , lit. « le livre des voyages agréables dans des pays lointains »), le plus souvent connu sous le nom *Tabula Rogeriana* (lit. « Le Livre de Roger » en latin) écrit par Al-Idrissi en 1154. Copie de 1929 par Konrad Miller, avec la transcription des noms en alphabet latin.



SOFALA

**D'un pôle commercial swahili d'envergure
vers un site archéologique identifié ?**

JULES FREMEAUX

**Mémoire de Master 1 sous la direction de
M. Bertrand Hirsch et M. Adrien Delmas**

Année universitaire 2017-2018, soutenu en septembre 2018
Master Histoire médiévale de l'Afrique
Institut des Mondes Africains (IMAF) / Paris 1 Panthéon Sorbonne

Remerciements

A Mme Fazilleau pour sa disponibilité et son aide précieuse à chaque petit problème de scolarité.

A ceux à qui j'ai « imposé » la relecture d'un chapitre ou d'une sous-partie dans l'inconfort du dernier moment : Claude, Lola, Pauline, Margaux, Léo...

A Gérard Chouin pour m'avoir accepté trois ans de suite sur ses fouilles à Ifé, première fenêtre grande ouverte sur l'histoire d'Afrique médiévale et sur l'archéologie.

A Raphaël Hautefort pour les longues et nombreuses conversations pédagogiques sur la télédétection archéologique.

A Bertrand Hirsch, mon codirecteur pour ses conseils avisés, son suivi éclairé et son enthousiasme pour le travail de ses étudiants.

A Adrien Delmas, mon codirecteur pour tout le temps et l'énergie qu'il m'a accordés depuis notre rencontre fortuite au Nigéria.

Et bien évidemment merci à Léa Roth qui m'a embarqué au Nigeria puis à l'IMAF et tellement aidé tout au long de mes études universitaires.

Sommaire

Introduction	11
Partie I : Réunir les sources documentaires médiévales	17
Chapitre 1 : L'apparition du toponyme de « Sofala » (X ^e -XI ^e siècle)	21
Chapitre 2 : Sofala du XIII ^e au XIV ^e siècle	41
Chapitre 3 : <i>La Sufālīya</i>	57
Partie II : Rassembler et produire les sources archéologiques.....	73
Chapitre 4 : L'archéologie à Sofala	79
Chapitre 5 : Reprendre les fouilles ?.....	91
Conclusion.....	105
Bibliographie.....	109
Annexes	115
Table des matières	146

Introduction

De Mogadishu à Sofala, c'est ainsi que l'on définit le plus souvent l'aire géographique de la culture swahilie. Ces populations se caractérisent par un métissage avec la culture arabe et par leur rôle d'intermédiaire commercial entre les richesses de l'Afrique de l'Est et les marchands de l'océan Indien. De très nombreuses villes ont ainsi vu le jour le long de la côte des Zanj pendant la première moitié du deuxième millénaire.

Bien que l'arrivée des Portugais, des Omanais et des Anglais ait réorganisé le commerce de l'océan Indien en défaveur des Swahilis, de nombreux témoins d'une période de prospérité commerciale sont encore visibles. L'exemple le plus spectaculaire est certainement Kilwa avec son palais-caravansérail et ses mosquées, mais se trouvent, le long de cette côte, de nombreuses villes intégrées au commerce monde dès le début du II^e millénaire.

Sofala constitue dans l'historiographie la limite sud de ce maillage. Pourtant son statut périphérique ne la relègue pas à un pôle marchand de second rang. C'est en effet l'interface centrale entre le plateau du Zimbabwe et le commerce de l'océan Indien.

Il apparait cependant un paradoxe : en accord avec les sources littéraires médiévales, l'historiographie donne une place d'envergure à Sofala alors que les connaissances sur cette ville sont pour le moins parcellaires et imprécises.

Mais surtout, et contrairement à de nombreuses autres villes, il n'existe pas de site médiéval attribué à la Sofala de Al Massudi ou de Ibn Battuta. De nombreuses sources documentaires, littéraires ou cartographiques mentionnent Sofala, mais toujours de manière indirecte. Pour construire l'histoire de cette ville, les sources à notre disposition ne suffisent pas. Les informations existent mais elles sont éparpillées, imprécises et difficiles à recouper. Nous ne disposons pas non plus de cadre archéologique qui pourrait nous fournir un socle chronologique et des indices précieux sur l'évolution des liens commerciaux.

Il existe bien une baie de Sofala aujourd'hui et l'arrivée des Portugais au tout début du XVI^e siècle ouvre une période bien plus documentée. Les ruines du fort portugais constituent presque le seul indice spatial du site de Sofala. Et les preuves de la stabilité dans l'espace de ce toponyme manquent.

Une démarche archéologique, un travail d'histoire

Ce sujet a été choisi avec la perspective d'un potentiel chantier archéologique. Une mission doit bientôt avoir lieu pour prospecter dans la région de Sofala. L'idée de départ était donc de préparer la prospection archéologique, ses problématiques et la démarche méthodologique. L'énigme initiale étant la localisation du site, nous avons essayé de collecter toutes les informations spatiales à notre disposition.

Poser la question de la localisation n'est finalement qu'une autre manière de poser la question de la nature de Sofala. Que cherche-t-on derrière ce toponyme ? Cette question est plus compliquée que ne semble l'admettre l'historiographie où Sofala est simplement présentée comme la ville de l'or au sud de la côte swahilie. Pourtant les contours de cet objet sont durs à discerner, et pas seulement par l'absence de site identifié, mais aussi par le peu de sources littéraires que l'on peut attribuer clairement à un même objet.

L'étude de « la ville médiévale de Sofala » entraîne une recherche bi-disciplinaire : un travail d'historien pour donner le maximum de consistance à l'objet de la Sofala médiévale et une réflexion archéologique, préalable à la démarche de terrain.

Notre objet et ses problématiques

Par « Sofala médiévale », nous entendons la ou les villes médiévales mentionnées dans la littérature arabo-musulmane d'Al-Mas'udi au X^e siècle jusqu'à Ibn Majid au XVI^e siècle. Nous avons décidé d'utiliser le terme « médiéval », emprunté à l'historiographie européenne, pour désigner la période pré-portugaise. Ce choix de périodisation nous paraît le plus pertinent pour des raisons historiographiques, historiques et documentaires.¹

D'abord, cette ville est une interface économique entre l'Afrique de l'Est et le reste de l'océan Indien. Son existence repose sur les échanges et les connexions avec les autres continents. Dès lors, il nous a paru pertinent de proposer une correspondance de la périodisation de notre objet à celle du reste du monde, sans que cela nie pour autant les mécanismes et les événements propres au continent.

De plus, l'arrivée des Portugais à Sofala entraîne une véritable rupture. Le chef musulman (ou roi selon les traductions) est tué et son village brûlé par la garnison de Pero D'Anaia². Cet événement violent et destructeur causé par l'expansion européenne cristallise, dans l'historiographie classique, la fin de la période médiévale. Sofala devient un comptoir portugais, ce qui modifie son équilibre économique³. Elle périclité et sera d'ailleurs abandonnée rapidement au profit d'Angoche ou de Mozambique.

Enfin cette périodisation correspond à une rupture pratique pour l'historien, celle des sources. Entre le X^e et le XV^e siècle, les seules traces de Sofala nous viennent de la littérature arabo-musulmane⁴ parcellaire et indirecte. À partir du XVI^e siècle et de l'arrivée des Portugais, nous avons une littérature beaucoup plus riche produite par des témoins directs.

¹ Bertrand HIRSCH et Jean-Pierre CHRETIEN, « Maîtriser le temps », *Afrique & histoire*, 2-1, 2004, p. 19-29.

²Nous verrons plus en détail cet événement dans le chapitre 5.

³Il est possible que le déclin de Sofala ait commencé avant l'arrivée des Portugais. Nous discuterons de cette hypothèse dans la première partie.

⁴Exception faite d'au moins un texte chinois que nous n'avons pas pu traiter dans ce mémoire.

Le terme de « ville » pose également de nombreuses questions. Le toponyme de Sofala recouvre dès le X^e siècle un pays et une ville. On ne sait pas, qui du pays ou de la ville, est l'extension de l'autre. Et les différentes « Sofala » mentionnées sont très peu décrites et pourraient recouvrir plusieurs sites. Le concept de « ville » lui-même est discutable. La forme de Sofala pourrait être diverse. On peut sans prendre trop de risque la considérer comme un « pôle commercial » au sud de la côte des Zanj et de ses routes. Ce « pôle » nous permet de désigner une ville ou un réseau de villages. On ne peut exclure l'idée que l'attraction de ce pôle ait pu être recaptée successivement au fil des siècles par différents sites.

La nature de Sofala est d'ailleurs indissociable des deux systèmes entre lesquels elle se place : celui du commerce de l'océan Indien qui la lie d'abord à Kilwa, mais aussi à l'ensemble de la côte des Zanj, de l'Arabie, l'Inde, la Chine et la Malaisie, et celui des routes commerciales de « l'intérieur », c'est-à-dire des liens avec le plateau du Zimbabwe et les différents peuples et appareils politiques qui se trouvent sur la route.

Ainsi de très nombreuses questions se posent. Est-ce que le toponyme de Sofala mentionné dans de nombreuses sources désigne un même site entre le X^e et le XVI^e siècle. Qu'est-il possible d'apprendre de ce ou ces sites ? Agglomération, activité économique, population, religions ? Qu'est-ce que l'emplacement du comptoir portugais peut dire de l'emplacement de la Sofala médiévale ?

Méthodologie

Ce mémoire a été pensé comme un document de travail fournissant un socle pour la suite de mes recherches. Il s'agissait de réunir l'ensemble des informations concernant Sofala, de les organiser et de les traiter autant que possible, mais aussi d'exposer le reste dans l'espoir de leur trouver un sens par la suite.

Ce travail s'articule en deux parties distinctes : d'une part une traversée de la géographie arabo-musulmane à la recherche d'informations sur Sofala, et d'autre part la préparation d'une démarche archéologique par l'étude des premières fouilles dans la baie de Sofala.

Le corpus arabo-musulman

La période du X^e au XV^e siècle est riche pour la géographie arabo-musulmane. Héritière de la tradition cartographique grecque, les géographes cherchent à représenter le monde connu. Le commerce et l'islam sont les deux vecteurs d'augmentation des échanges à travers l'océan Indien. Le moteur économique pousse les commerçants à rallier tous les continents à la recherche des biens les plus intéressants. Par le commerce, des diasporas musulmanes se développent et les géographes par intérêts politiques et religieux actent le développement de l'islam à travers le monde.

L'idée de *mamlakat al-islam* ou « domaine de l'islam » puis celui de *dâr al-islâm* ou « territoire d'islam » conceptualise cette dynamique politique d'extension et d'appropriation du monde. Les géographes et les appareils politiques cherchent à évaluer le monde « civilisé », ses opportunités commerciales et la « moralité » de ses peuples.

Nous allons étudier la place de Sofala dans la formation intellectuelle de l'océan Indien. Les auteurs étudiés sont nombreux : Al-Mas'ûdî, Ibn Šahriyâr, Ibn Hawqal, Ibn Ahmad Al-Bîrûnî, Al Idrissi, Aboul Feda, Ibn Battutâ, Ibn Khaldoun, Ibn Al Wardi, Ibn Majid, etc. Nous n'avons pas pu traiter l'ensemble de ces œuvres et leurs contextes respectifs, mais seulement suivre l'évolution des conceptions sur l'Afrique de l'Est et Sofala.

Ces documents littéraires sont presque tous de nature encyclopédique. Ils correspondent à une démarche méthodique de collecte et de création de connaissances géographiques. Ces auteurs ont souvent voyagé, mais les connaissances présentes dans ces œuvres sont en grande partie le fruit de restitution des « traditions » littéraires ou orales. Dans certains cas, une ville peut rester sur les cartes des savants des siècles après avoir été oubliée par les marins qui parcourent les océans. Une ville de l'or a d'autant plus de chance de devenir un mythe, dont l'écho revient à chaque nouvel atlas. La ville de Rhapta citée dans *Le périple de la mer d'Erythrée* est virtuellement restée sur la côte de l'actuelle Tanzanie pendant des siècles, sans que les copistes ou les nouveaux auteurs n'aient jamais pu vérifier l'existence de cette ville à leur période.

Ainsi nous essaierons de comprendre comment ces œuvres se nourrissent pour différencier les apports de chaque époque avec le « savoir fossile », c'est-à-dire l'écho d'un toponyme devenu désuet.

Un travail préalable à une démarche archéologique

Dans une seconde partie, nous proposerons une étude des premiers travaux archéologiques effectués à Sofala. R. W. Dickinson a prospecté et fouillé la baie de Sofala trois ans de suite sans succès notable. Cependant ses publications nous permettent de discuter des résultats de ses fouilles et de sa démarche. Ses problématiques et ses raisonnements sont suffisamment riches pour offrir une assise aux nôtres. Nous allons ensuite proposer nos propres réflexions en partant des raisonnements historiques et archéologiques. Le but étant de proposer une méthode théorique et pratique pour la prochaine mission : nous avons essayé de faire de la deuxième partie un objet de travail utilisable sur place.

Nous noterons ici l'utilisation de divers outils dans le cadre de cette démarche. Bien qu'il soit difficile de le montrer dans le corps d'un mémoire, nous nous sommes beaucoup appuyés sur la géomatique. Tout au long des recherches, la totalité des informations pouvant être spatialisées a été collectée et compilée. La cartographie numérique, nous permet de localiser les informations précises dans le cadre de la démarche historique ou archéologique. Nous avons par exemple construit une carte de l'océan commercial d'Ibn Majid d'après son texte « la Sufālīya ». Nous avons également géoréférencé toutes les cartes pertinentes que nous avons rencontrées et vectorisé¹ leurs informations de manière à réunir et superposer toutes les informations dans un même endroit. Ainsi notre fichier constitue-t-il une « annexe immatérielle » à ce mémoire mais sera exploitable sur le terrain grâce à des logiciels de SIG (système d'information géographique).

¹Géoréférencer : grâce à un logiciel, replacer une carte sur la terre et la déformer si ses dimensions et son dessin étaient approximatives pour obtenir le résultat le plus proche du terrain.

Vectoriser : transformer des informations sur une carte papier en informations vectorielles, c'est-à-dire que chaque polygone, polypoint ou polyligne est « décalqué » pour pouvoir être une entité séparée. L'entité peut alors contenir beaucoup plus d'informations. Après ces étapes on peut demander par exemple au Software de nous donner tous les reliefs de plus d'un mètre à moins de cinquante mètres d'un site.

Partie I

Réunir les sources documentaires médiévales



Une carte florentine du monde, du milieu du XV^e siècle basée sur la traduction latine en 1406 de Jacobus Angelus de Maximus Planudes, de la fin du XIII^e siècle, redécouvert à partir des manuscrits grecs de la géographie du II^e siècle de Ptolémée. Première projection (conique modifiée) de Ptolémée.

La culture arabo-musulmane est dans de nombreux domaines l'héritière directe du savoir grec. La cartographie en est un exemple. Le monde est traversé par deux grandes mers intérieures, d'un côté la mer méditerranée et de l'autre la mer d'Erythrée, la mer d'Abyssinie ou l'océan Indien. On sait que les Grecs y naviguaient déjà et le célèbre *Périple de la mer d'Erythrée* du I^{er} siècle décrit déjà cet océan, ses pays, ses villes et bien entendu ses opportunités commerciales.

Fort de ce lourd héritage le monde musulman se réapproprie l'océan et ses toponymes. Le commerce est rapidement dominé par les marchands de la péninsule arabique, et les Yéménites ou les Omanais relient les quatre coins de l'océan depuis l'Afrique jusqu'à l'Inde, de la mer Rouge à la Malaisie. De nouveaux toponymes apparaissent mais le savoir théorique des intellectuels dont nous avons gardé les écrits, et le savoir empirique des marins peuvent rester suffisamment hermétiques pour qu'un comptoir commercial mette des années avant d'être considéré par les géographes. La vision ptoléméenne évolue pourtant, l'océan Indien par exemple reste une mer intérieure mais est réouverte au niveau de la Chine. De très nombreux toponymes apparaissent et disparaissent.

C'est dans le cadre de ces évolutions que Sofala apparaît à partir du X^e siècle. La côte des Zanzibars ou littéralement la « côte des noirs » désigne l'ensemble de la côte est-africaine. Cependant, le Nord au niveau de l'actuelle Somalie est plutôt appelé Abyssinie ou Berbera selon l'ancien toponyme grec. Et le Sud à partir d'un certain point se fait appeler Sofala.

Chapitre 1

L'apparition du toponyme de « Sofala » (X^e-XI^e siècle)

Nous allons essayer de reprendre l'ensemble des documents apportant des informations sur Sofala. Notre liste essaye d'être la plus exhaustive possible, mais certains auteurs qui ne font que citer ce toponyme sans apporter aucune information notable ou originale n'ont pas été présentés ici.

Nous étudierons les auteurs dans l'ordre chronologique. Cependant l'approximation liée d'une part au moment de collection de l'information, d'autre part à l'époque de leur rédaction, et enfin à la date de la copie, rend cet ordre purement indicatif.

1. Al-Mas'ūdī et *Les prairies d'or* (≈943), première mention du pays de Sofala et de son or

La première mention du toponyme de Sofala¹, nous vient des très célèbres *Prairies d'or*². Abū al-Ḥasan 'Alī ibn al-Ḥusayn ibn 'Alī al-Mas'ūdī est un voyageur et écrivain de la première moitié du X^e siècle. Il est né vers 893 à Bagdad et meurt en 956³ en laissant de nombreuses œuvres dont les *Murūdj al-dhahab* qui feront office de manuel dans le monde arabe pendant des siècles. La démarche et le sommaire même de l'œuvre se présentent comme une encyclopédie universelle touchant à de nombreuses sciences. Al-Mas'ūdī a lu et utilisé de très nombreux auteurs (on compte pour *Les prairies d'or* 165 sources écrites⁴), mais il a également beaucoup voyagé et a collecté des informations orales.

En 915, il visite la Perse puis l'Inde. Il décrit également la Chine, mais on pense qu'il copie un autre auteur, sans y être allé lui-même⁵. Il visite ensuite une grande partie de la péninsule arabique et réside en Egypte en 943 où il finit la rédaction de la première version des *Prairies d'or*. Plusieurs autres versions sont produites jusqu'à la dernière en 956.⁶ Nous utiliserons ici la traduction de C. Barbier De Meynard, A. Pavet De Courteille et C. Pellat de 1971.⁷ (Sélection reproduite en annexe)

Al-Mas'ūdī présente l'océan Indien tel que le monde arabe le connaît au X^e siècle. Il affirme dans l'introduction du Chapitre X nommée *Renseignements généraux sur l'océan Indien et opinions émises sur son étendue, ses ramifications et ses golfes* :

« On a déterminé les dimensions de la mer [qui baigne] l'Inde et qui [n'est autre que la mer] d'Abyssinie : sa longueur, de l'Ouest à l'Est, [c'est-à-dire] de l'extrémité de l'Abyssinie aux confins de l'Inde et de la

¹ Par simplicité nous avons décidé d'utiliser, dans l'ensemble du mémoire, l'orthographe la plus simple à écrire soit « Sofala ».

² 'Alī ibn al-Ḥusayn al-MAS'ŪDĪ, Charles BARBIER DE MEYNARD, Abel PAVET DE COURTEILLE et Charles PELLAT, *Les prairies d'or*, Nouv. éd., Paris, Société asiatique, coll. « Collection d'ouvrages orientaux », 1971.

³ Ch PELLAT, « Al-Mas'ūdī », *Encyclopédie de l'Islam*, 1 octobre 2010,

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

⁷ 'Alī ibn al-Ḥusayn al-MAS'ŪDĪ, C. BARBIER DE MEYNARD, A. PAVET DE COURTEILLE et C. PELLAT, *Les prairies d'or...*, *op. cit.*

Chine est de 8 000 milles¹ ; la largeur diffère entre 2 700 et 1 900 milles. [...] [Quoi qu'il en soit,] cette mer est la plus vaste du monde habitée². »

L'auteur s'inscrit dans la tradition grecque ; l'océan Indien est une très grande mer fermée par le fléchissement de l'Afrique à l'Est. Un peu plus loin, il utilise d'ailleurs plusieurs toponymes, comme *Berbera*, emprunté au *Périple de la mer d'Erythrée*. C'est dans cette description de l'océan que Al-Mas'ûdî écrit :

« Le terme de leur [les marins de l'Oman] course sur la mer de Zanguebar est l'île de Qanbalû dont nous avons déjà parlé, et le pays de Sufâla et d'al-Wâqwâq, situé sur les confins du territoire des Zandjs et dans la partie inférieure de cette mer³. »

Un peu plus loin :

« ... le territoire de 'Aydhâb, situé dans la Haute-Egypte et dans le pays des Bedjas ; puis vient le pays des Abyssins et des Noirs, jusqu'à l'endroit où le golfe rejoint l'extrémité inférieure du pays des Zandj, non loin de la région de Sufâla⁴. »

Al-Mas'ûdî donne ici une description de la côte des Zandjs que l'on retrouvera souvent dans les textes postérieurs. La Corne de l'Afrique est appelée la « Berbera » ou l'Abyssinie. Puis le premier toponyme est *Qanbalû*, décrit par Mas'ûdî comme une île verdoyante. Sans savoir vraiment à quoi ce toponyme fait référence, certains⁵ supposent qu'il s'agit de l'île de Pemba de l'archipel de Zanzibar. Il est néanmoins impossible d'avoir des certitudes sur ce sujet. Ensuite, vient le pays de Sufâla mentionné pour la première fois. L'auteur nous dit que « Toutes les fois qu'une montagne s'étend ainsi au loin sous les eaux, on lui donne dans la Méditerranée le nom de Sufâla ». Enfin, vient le pays d'al-Wâqwâq. Nous n'avons pas plus de renseignement sur ce dernier pays, mais Wâqwâq est généralement considérée comme une onomatopée pour désigner les peuples ayant des langues à clic en Afrique australe.

Il revient sur Sofala dans un autre chapitre :

¹ 8 000 milles correspondent à 14 800 kilomètres. Il y a en réalité 7 000 kilomètres entre l'Abyssinie et la Chine soit deux fois moins.

² 'Alî ibn al-Ḥusayn al-MAS'ÛDÎ, C. BARBIER DE MEYNARD, A. PAVET DE COURTEILLE et C. PELLAT, *Les prairies d'or...*, op. cit. p93, §243

³ *Ibid.* p94, §246

⁴ *Ibid.* p95 §250

⁵ Françoise LE GUENNEC-COPPENS et Sophie MERY, « Les Swahili : une singularité anthropologique en Afrique de l'Est », *Journal des Africanistes*, 72-2, 2002, p. 55-70.

« ...les limites de la mer de Zanguebar se situent au pays de Sofala et d'Al-Waqwaq, contrée qui produit de l'or en abondance et possède mille merveilles ; le climat y est chaud et la terre fertile. C'est là que les Zanj bâtirent leur capitale ; puis ils se donnèrent un roi qu'ils nommèrent Waflimi. Ce nom comme on l'a déjà vu, a été dans tous les temps le titre dynastique de leurs souverains. Le Waflimi règne sur tous les Zanj et commande à 300 000 cavaliers. [...] L'habitat des Zanj commence au canal dérivé du haut Nil et se prolonge jusqu'au pays de Sofala et d'al-Waqwaq. Leur établissement s'étend sur un parcours d'environ 700 parasanges en long et en large, dans un pays coupé de vallées, avec des montagnes et des déserts de sable¹. »

Ce passage est le plus étonnant : « le pays de Sofala » abritait la capitale des Zanj et son trône était occupé par la dynastie *Waflimi* à la tête de 300 000 cavaliers. Il dit « comme on l'a déjà vu », mais il n'en fait qu'une mention rapide (tome 1, p150, §412) en énumérant les différents rois de l'océan Indien.

Les traducteurs nous informent en note que, selon les manuscrits, il s'agit de 300 000 ou 3 000 cavaliers. Même sans l'erreur du copiste, le chiffre de 3 000 semble être une exagération, d'autant que dans un autre passage, Mas'udi nous explique que les Zanj ne connaissent ni le cheval, ni le chameau et qu'il utilise parfois le buffle comme monture. Etant donné les pillages dont nous parlerons après, il n'est pas impossible que ce royaume ait eu une armée de fantassins non professionnels, mais certainement dans de moindres mesures.

Al-Mas'udi dit également que ce pays fait 700 parasanges de long et de large soit 4200km sur 4200km. Bien qu'il s'agisse d'une exagération, on comprend que pour al-Mas'udi, le pays des Zanj est très vaste.

Enfin, l'auteur qui offre la première mention de Sofala, rapporte également pour la première fois qu'il s'agit d'une ville où l'on trouve l' *or en abondance*. D'autres marchandises venant du pays des Zanj sont décrites : les peaux de panthère et l'ambre bleuté que vomissent les baleines (ambre gris).

¹ 'Alī ibn al-Ḥusayn al-MAS'UDI, C. BARBIER DE MEYNARD, A. PAVET DE COURTEILLE et C. PELLAT, *Les prairies d'or...*, p324 §847 et §848

Il raconte également qu'on chasse l'éléphant en l'empoisonnant au pays de Sofala. L'ivoire abondant est ensuite importé en Oman ou il est parfois utilisé mais surtout réexpédié en Chine et en Inde où il est transformé manches de couteaux.

Bien que Al-Mas'udi prétende, dans un passage, y avoir voyagé lui-même, ses informations sur Sofala lui viennent toutes des marins omanais qu'il a fréquentés. Ces échos ne sont pas forcément justes, mais nous pouvons estimer qu'ils restituent réellement ce qu'on racontait du monde et de Sofala dans la marine marchande du X^e siècle.

Cette première mention du toponyme de Sofala indique donc une région visitée par les marchands omanais constituant la limite de la côte des Zanj. L'information la plus certaine reste l'intégration de cette région au commerce de l'océan Indien. Les marchands y vont et savent quelles marchandises y chercher.

L'aspect problématique réside dans le site dont parle l'auteur. Sofala est une région limitrophe du pays des Zanj après lequel il n'y aurait plus rien mis à part les Waqwaq. Cette région excentrée est également celle où siège le roi des Zanj. Le terme *waflimi* ne serait pas si éloigné de *wafahne* qui signifie roi en Swahili¹. Ce pays de Sofala recouvre donc ici beaucoup de site potentiel. L'auteur ne nous parle pas de Kilwa ou d'autres sites connus. Se pourrait-il que tous ces toponymes se confondent derrière celui de Sofala ?

¹ G. FERRAND et G. S. P. FREEMAN-GRENVILLE, « Sofala », *Encyclopédie de l'Islam*, 1 octobre 2010,

2. Ibn Šahriyār et *Le Livre des merveilles de l'Inde* (≈953), l'histoire de l'enlèvement du roi de Sofala

Le *Kitāb 'Ağā'ib al-Hind* ou *Livre des merveilles de l'Inde* est un des grands livres du savoir géographique arabe. Il aurait été écrit par Buzurg ibn Šahriyār al-Rāmihurmuzī, mais on ne sait que très peu de choses sur lui, mis à part qu'il aurait été un marin et géographe perse¹. Son nom est inscrit sur la seule copie que nous ayons. On le lui attribue sans pouvoir recouper les informations avec un quelconque autre document. L'unique manuscrit (*Aya Sofya 3306*) serait daté de 1246², mais il s'agit plus d'un consensus scientifique que d'une certitude. Cependant la composition du texte semble dater du milieu du X^e siècle, toutes les anecdotes se déroulent entre 900 et 953³, et on utilise donc par défaut cette dernière date comme année probable de première composition du texte. Nous utiliserons ici la traduction de ce manuscrit de P. A. van der Lith et L. Marcel Devic de 1883⁴.

Jean-Charles Ducène défend « *la certitude que nous avons qu'il ne s'agit pas d'anecdotes fictives, écrites par des écrivains doués d'imagination* »⁵. Selon lui, les anecdotes ne sont pas du tout construites, comme les histoires de Sindbad le marin par exemple. Il y a de nombreux personnages dont beaucoup n'interviennent qu'une fois. Les histoires n'ont pas de chutes moralistes et de nombreux détails n'ont pas pu être inventés. Si ces histoires semblent au moins inspirées de véritables anecdotes de marin, celle qui nous intéresse est particulièrement romanesque (le texte est reproduit en annexe p 130) :

Un capitaine omanais raconte à l'auteur avoir pris la mer un jour de l'an 310 de l'Hégire, c'est-à-dire en l'an 922 du calendrier chrétien. Les marins devaient rejoindre Kanbalouh pour commercer, mais une violente tempête leur fit perdre leur chemin. Au terme de leur déroute, ils comprirent que les vents les avaient poussés vers *Sufāla des Zindjs*. Des canots commençaient à les entourer pour les escorter vers le rivage et les marins sachant qu'ils étaient tombé sur « les

¹ G.S.P. FREEMAN-GRENVILLE, *The East african coast, Select documents from the first to the earlier Nineteenth century*, 1962.

² Jean-Charles DUCÈNE, « Une nouvelle source arabe sur l'océan Indien au Xe siècle: le Šaḥīḥ min aḥbār al-biḥār wa-'ağā'ibihā d'Abū 'Imrān Mūsā ibn Rabāḥ al-Awsī al-Sīrāfi », *Afriques. Débats, méthodes et terrains d'histoire*, 06, 25 décembre 2015, <http://journals.openedition.org/afriques/1746>.

³ *Ibid.*

⁴ BUZURK IBN SHAHRIYĀR, P. A. van der LITH et L. Marcel DEVIC, *Livre des merveilles de l'Inde*, Leide, E.J. Brill, 1883.

⁵ J.-C. DUCÈNE, « Une nouvelle source arabe sur l'océan Indien au Xe siècle »..., *op. cit.*

nègres mangeurs d'hommes » et qu'ils allaient périr, commencèrent à faire les ablutions et les prières. Pourtant, les marins furent emmenés devant le roi qui leur demanda de débarquer les marchandises pour acheter et vendre sans avoir rien à craindre. Les marins restèrent plusieurs mois et firent meilleures affaires que s'ils avaient atteint leur destination initiale. Le jour du départ, comme signe d'amitié, le roi et sept de ses compagnons raccompagnèrent les marins sur leur bateau en les enjoignant de revenir et d'envoyer d'autres bateaux. Le capitaine raconte faire un rapide calcul sur le prix des huit convives et de leurs vêtements et fait lever les voiles. Le roi voyant le bateau prendre le vent, fit un dernier adieu auquel le marin répondit en coupant les cordes du canot et en l'enfermant lui et ses compagnons dans les cales avec deux-cents autres esclaves. Tous furent vendus en Oman.

Quelques années plus tard, tout se répéta : le trajet, la tempête, Sofala, les canots, les ablutions avant la mort certaine, mais cette fois-ci, pour la pire des trahisons. Ils furent emmenés devant le roi et arrivant dans la salle *Jugez de notre surprise : C'était le même roi*. Les marins morts de honte furent une seconde fois épargnés et le roi leur demanda de commercer comme la dernière fois. Il refusa ensuite les présents des marins pour ne pas se déshonorer. Les affaires reprurent et, au moment de partir, les marins firent une dernière allégeance au roi qui s'excusa de ne pas les accompagner cette fois. Mais le capitaine finit par lui demander comment tout cela était possible. Le roi raconte alors comment il a été revendu à Bagdad où il fut islamisé. Après avoir étudié le Coran pendant plusieurs années, il décida de fuir pour aller faire le pèlerinage à la Mecque. Une fois le pèlerinage fait il ne pouvait plus retourner à Bagdad alors il est allé au Caire. Là-bas il demanda d'où venait le Nil et on lui dit qu'il venait du pays des « Zindj ». Il prit alors la décision de remonter le fleuve. Il traversa plusieurs villes et fut capturé de nombreuses fois mais il arriva toujours à s'échapper. Il eut peur pour la première fois en s'approchant de son pays. Il craignait que le nouveau roi le fasse tuer de peur de perdre le trône. Mais en arrivant dans le pays, il demanda à une femme si le roi du pays était un roi juste. Elle lui répondit que leur roi était juste mais qu'il avait été kidnappé plusieurs années auparavant et qu'il avait été décidé d'attendre son retour, car les devins savaient qu'il était toujours en vie en terre des Arabes.

Le roi retrouva ainsi son royaume et sa famille qui embrassèrent tous à leur tour l'Islam, un mois avant l'arrivée des marins. Une fois l'histoire racontée le roi répète au marin que l'accueil ici sera toujours bon pour les commerçants.

Il est difficile de déterminer le degré de véracité de cette histoire. On se contentera d'estimer que les lieux et les différents éléments du cadre paraissent tout à fait crédibles tandis que l'histoire du roi, elle, est particulièrement plaisante à lire, pleine de rebondissements et de démonstrations morales. On note même des traits d'humour. Il n'y a toutefois aucune grande invraisemblance et l'histoire pourrait aussi seulement être romancée.

Cependant comme nous avons déjà vu, nous savons que le toponyme de « Kanbalouh » fait référence à une île commerciale sur la côte des Zanjs. Il est parfois supposé que ce toponyme corresponde à l'Île de Pemba de l'archipel de Zanzibar¹. Si c'est le cas, ces marins se sont égarés de plus de deux mille kilomètres.

Dans tous les cas, ce texte nous fournit de nombreuses informations. Tout d'abord, Sofala ne semble pas être une destination courante en 922 :

« Une tempête le poussa vers Sufāla des Zindj. Voyant la côte où nous étions, dit le capitaine, et reconnaissant que nous étions tombés chez les nègres mangeurs d'hommes, sûrs de périr, nous faisons nos ablutions, et tournant nos cœurs vers Dieu, nous récitons les uns les autres la prière de la mort². »

Sufāla des Zindj sert à la différencier d'une autre *Sufāla* en Méditerranée et une troisième en Inde³. Les marins pensent mourir en arrivant à Sofala. Ils connaissent en effet le toponyme, mais n'y ont jamais commercé. Le texte ne donne malheureusement aucune description de Sofala mais il décrit un royaume :

« Les habitants du royaume, dit-elle, sont convenus de ne point prendre d'autre roi... [...] Le jour arrivé, j'entraï dans la ville et me dirigeai vers mon palais⁴ »

Quand le roi arrive au terme de ses aventures, il s'inquiète d'être rentré dans son pays plusieurs jours de marche avant d'être arrivé à Sofala même. Il nous parle ainsi de Sofala comme un royaume avec une ville et un palais, bien que ces descriptions puissent être une projection des différents intermédiaires qui ont transmis cette histoire. Le texte ne nous détaille

¹ *Ibid.*

² BUZURK IBN SHAHRIYAR, P.A. van der LITH et L.M. DEVIC, *Livre des merveilles de l'Inde...*, p51

³ La Sufāla d'Inde est cependant souvent appelé Subāra. Par exemple chez Hudud al-'Alam : Vladimir MINORSKY et Vasilij Vladimirovič BARTOL'D, *Hudud al-'Alam « The regions of the world »: a persian geography 372 A.H.- 982 A.D.*, Oxford, The University Press, coll.« E. J.W. Gibb Memorial Series. New Series », 1937.

⁴ BUZURK IBN SHAHRIYAR, P.A. van der LITH et L.M. DEVIC, *Livre des merveilles de l'Inde...*, op. cit. p59

pas non plus la nature des transactions faites à Sofala mais on apprend que, la première fois, le capitaine reste plusieurs mois et repart avec deux cents esclaves. La traite semble être la principale marchandise mais, chose étonnante, le texte ne mentionne pas une fois l'or.

Cependant quelle que soit la fiabilité de toutes ces informations, ce texte constitue un des documents les plus intéressants sur Sofala car il nous donne une information capitale. Le « véritable » objet de cette histoire, est l'islamisation de Sofala. Le *Livre des merveilles* est destiné à un public de savants, mais il collecte de simples anecdotes de marins. Si cette histoire était bien racontée chez les marins omanais dans la première moitié du X^e siècle, alors elle fait office d'appel au commerce pour Sofala. L'histoire nous dit que les affaires à Sofala sont excellentes :

« “Débarquez vos marchandises, dit-il [le roi], vendez et achetez. Vous n'avez rien à craindre.” Nous [les marins omanais] déliions nos ballots, et commençons notre commerce, commerce excellent pour nous, sans nulle entrave, sans droits à payer. Nous lui fîmes quelques présents auxquels il répondit par des dons d'égale valeur ou plus riches encore¹. »

Le roi raconte son retour :

« Mes gens écoutèrent le récit de mon histoire, qui les surprit et les combla de joie. Ils embrassèrent, comme moi, la religion de l'Islam. Je rentrai ainsi en possession de ma souveraineté, un mois avant votre venue. Et me voilà joyeux et satisfait de la grâce que Dieu nous a accordée, à moi et aux miens, de connaître les préceptes de l'islam, la vraie foi, la prière, le jeûn, le pèlerinage, ce qui est permis, ce qui est défendu ; car nul autre dans le pays des Zindjs n'a obtenu semblable faveur. Et si je vous ai pardonné, c'est que vous êtes la première cause de ma conversion à la vraie religion². »

La réputation auprès des marins de l'océan Indien ne peut être qu'excellente. L'histoire de cette islamisation, quelles qu'en soient les raisons réelles, témoigne en premier lieu de l'intégration commerciale de Sofala au réseau swahili dont l'Islam est un véritable vecteur. On peut supposer que ce passage du *Livre des merveilles de l'Inde* constitue une trace de l'apparition d'une Sofala commerciale et islamisée, c'est-à-dire intégrée au monde swahili et ceci dès la première moitié du X^e siècle. Malheureusement, la description du « pays de *Sufāla* »

¹ *Ibid.* p51

² *Ibid.* p59

est encore large et les informations sont trop faibles pour que la Sofala de ce texte soit attribuée à un site précis. Plus loin un passage fait échos à cette même histoire :

« Le même m'a appris qu'il avait ouï-dire par un capitaine que souvent les navires partis pour Sufāla des Zindjs abordent sur une côte qu'habitent des noirs anthropophages. C'est par accident que cela arrive ; les vents et les courants font dériver le navire et l'entraînent dans ces parages, malgré les efforts du capitaine. Un espace d'environ quinze-cents parasanges sépare Kanbalu de ces nègres mangeurs d'hommes. Dieu seul sait la vérité ! Quant au lieu où se rendent les navires, il est à mille ou tout au moins à huit cents parasanges au-delà de Kanbalu, et c'est un voyage de quarante-deux zama environ¹. »

L'auteur situe Sofala entre huit cents et mille parasanges de Kanbalu, ce qui fait entre 4800 et 6000 kilomètres. Cette distance est bien sûr absurde. L'auteur nous fait également mention d'une attaque en 334 de Kanbalouh et Sofala :

« En l'année 334 ils [les Waqwaq] allèrent avec un millier de barques pousser une vigoureuse attaque contre la ville de Kanbalouh. Mais ils ne purent s'en emparer, parce que la ville est solidement fortifiée et entourée par un bras de mer, au milieu duquel Kanbalouh s'élève comme un château-fort. Des gens du pays qui s'étaient mis en rapport avec eux leur ayant demandé pourquoi ils étaient venus chez eux plutôt qu'en tout autre lieu, ils répondirent que c'était parce que cette contrée possède des marchandises qui conviennent à leur pays et la Chine ; telles que l'ivoire, l'écaille de tortue, les peaux de panthères et l'ambre, et parce qu'ils voulaient se procurer des Zindjs, qui sont des hommes vigoureux et propres à supporter les travaux pénibles.

Leur voyage, disaient-ils, avait duré un an. Ils avaient pillé quelques îles à six journées de distance de Kanbalouh, et ensuite maintes villes et bourgades du Sofala des Zindjs, sans compter ce que nous ne savons pas². »

On apprend ici que la côte commerce avec la Chine où elle exporte de l'ivoire, de l'ambre, de la peau de panthère et des écailles de tortues. Ces informations restent floues mais l'article³ de G. Ferrand et G. Freeman-Greenville sur Sofala dans *l'Encyclopédie de l'Islam* ajoute :

« En 334/945 les Wāḳwāḳ attaquaient Sofala, et détruisaient beaucoup de villes et de villages. Dans le district de Sofala, "les hommes creusent pour extraire de l'or, et creusent des galeries comme des fourmis⁴»

¹ *Ibid.*p177

² *Ibid.*p175

³ G. FERRAND et G. S. P. FREEMAN-GRENVILLE, « Sofala », *Encyclopédie de l'Islam*, 1 octobre 2010,

⁴ BUZURK IBN SHAHRIYAR, P.A. van der LITH et L.M. DEVIC, *Livre des merveilles de l'Inde...*, *op. cit.*

Ibn Šahriyār comme Al-Mas'udi a recueilli l'essentiel de ses informations par le biais des marins omanais et leurs informations concordent : Sofala est une région avec un roi à sa tête.

3. Ibn Hawqal et *La Configuration de la Terre* (≈988), les soubassements du dessin de l'océan Indien

Comme nous l'avons vu en introduction, la cartographie arabe héritière de la cartographie grecque commence à dessiner le monde et à s'approprier ses contrées. L'Afrique connue évolue, certains toponymes grecs ne correspondant plus à rien et sont supprimés, d'autres apparaissent. Une étape importante de cette histoire de la géographie intervient avec Ibn Hawqal qui est le fondateur d'une école, au sens d'une tradition cartographique, qui fera autorité plusieurs siècles dans le monde arabe. Cet auteur ne mentionne pas Sofala, mais il est incontournable pour se figurer le socle dont partent tous les autres. La géographie arabe était à ce moment dominée par al-Balkhī (850-934)¹. Sur demande de al-Iṣṭakhī un autre géographe², Ibn Hawqal apporta des modifications aux cartes jusqu'à créer une œuvre à part entière fondée sur le savoir encyclopédique, mais aussi le voyage.

Ibn Ḥawqal Abū l-Ḳāsim Muḥammad b. 'Alī al-Naṣībī est né en Syrie et fait une longue série de voyage dans le monde entre 943 et 973, date à laquelle on perd sa trace. Entre autres il visite l'Afrique du Nord, l'Espagne, l'Égypte, l'Arménie, l'Ādharbaydjān, l'Irāk, le Ḳhūzistān et la Sicile.³ Son œuvre majeur, *Kitāb al-Masālik wa-l-mamālik* ou *La configuration de la Terre* est une encyclopédie géographique de l'Islam, c'est-à-dire des terres occupées par les musulmans. Ibn Hawqal a produit également une des premières cartes arabo-musulmanes du monde entier. L'ouvrage aurait pu connaître trois versions, une en 967, une en 977 et une en 988. Nous utiliserons ici la traduction de la dernière version de Johannes Hendrik Kramers et Gaston Wiet.⁴

Le monde de Ibn Hawqal est rond et coupé par deux mers intérieures, la mer méditerranée et l'océan Indien. Ce dernier est cependant assez ouvert à son extrême ouest. Selon les époques, l'océan Indien se referme et la fin de l'Afrique australe est aussi proche de la Chine que l'Égypte de la Mecque.

¹ D. M. DUNLOP, « Al-Balkhī », *Encyclopédie de l'Islam*, 1 octobre 2010.

² A. MIQUEL, « Ibn Ḥawqal », *Encyclopédie de l'Islam*, 1 octobre 2010.

³ *Ibid.*

⁴ Muḥammad ibn 'Alī al-Naṣībī Abū al-Qāsim IBN ḤAWQAL, Johannes Hendrik KRAMERS, Gaston WIET et André MIQUEL, *La configuration de la terre*, Paris, Maisonneuve et Larose, coll.« Références », 2001.



Copie de 1086 de la carte de Ibn Hawqal tiré du « Livre de la configuration de la terre » avec schéma et traductions de E. Vagnon et E. Vallet.¹

L'illustration ci-dessus montre la plus ancienne mappemonde circulaire arabo-musulmane. Mis à part les couleurs, cette carte de 1086 est une reproduction fidèle de la carte de 988. En ce qui concerne le Nord de l'Afrique de l'Est on notera qu'il n'a pas les toponymes de Berbera ou d'Azania. Si l'auteur mentionne ces régions dans le texte, c'est pour y localiser de nouveaux toponymes. On peut voir ici un renouvellement du savoir grec, une réappropriation de la côte-est africaine récente. D'ailleurs la vieille ville de Rhapta² a laissé place à trois

¹ Emmanuelle VAGNON et Éric VALLET, *La fabrique de l'Océan Indien: cartes d'Orient et d'Occident, Antiquité-XVI^e siècle*, Paris, France, Publications de la Sorbonne, 2017.

² La ville la plus au Sud de la côte-est africaine dans le « Périples de la mer d'Erythrée ».

toponymes terrestres. En partant du nord / ouest¹ de la carte sur la côte-est africaine se trouve une première région appelée Abyssinie. Cette région recouvre une bonne partie de la Corne de l'Afrique ; le Soudan, l'Erythrée, l'Éthiopie et sur cette carte la Somalie. Ensuite, une zone non délimitée est nommée « Désert qui sépare les zendjs de l'Abyssinie »². Puis enfin le plus à l'est / sud on retrouve le pays des Zendj.

Bien qu'il soit impossible de déterminer l'emplacement exact de cette région et encore moins de proposer un quelconque lien avec Sofala, Ibn Hawqal nous montre un pays des Zendj bien plus au sud et séparé par un désert.

Ibn Hawqal ne s'intéresse que très peu à l'Afrique de l'Est. Il n'y a jamais voyagé contrairement à de nombreuses autres régions et n'y voit que des infidèles. A la fin de son introduction générale sur la terre, il nous dit :

« Je n'ai pas fait mention du pays des noirs dans la Maghreb ni des Budja, ni des Zendjs, ni les autres groupes vivants dans leurs parages, car la bonne organisation des empires tient aux convictions religieuses, aux bonnes mœurs et aux institutions sages, et la conservation des richesses dépend d'une juste méthode de gouvernement. Or ceux-là négligent ces qualités et n'y participent pas ; ils méritent donc une place à part du point de vue développé pour les autres empires. Toutefois une partie des noirs installés dans le voisinage de ces empires réputés parvinrent à l'idée religieuse, à une vie réglée et à des institutions sensées, et se rapprochent des habitants de ces empires : tels sont les Nubiens et les Abyssins chrétiens qui se conforment aux manières de vivre des Byzantins³. »

Comme on l'a vu, Ibn Hawqal produit une carte du monde musulman mais il tolère les autres monothéismes. Mis à part sa corne, l'Afrique subsaharienne semble le désintéresser. Il fait cependant quelques considérations :

« Personne ne connaît les sources du Nil : en fait il sort d'une contrée déserte infranchissable, au-delà du pays des Zends, et pénètre dans la région des Zendjs, traverse les parties désertes et cultivées de la Nubie ; il arrose des champs cultivés ininterrompus jusqu'à son arrivée en Égypte⁴. »

¹ La carte est orientée le Sud en haut. De plus l'Afrique étant déformé son Sud pour nous est l'Ouest sur cette carte.

² M. ibn 'Alī al-N.A. al-Qāsim IBN ḤAWQAL, J.H. KRAMERS, G. WIET et A. MIQUEL, *La configuration de la terre...*, *op. cit.* p8

³ *Ibid.* P9-10

⁴ *Ibid.* p145-146

Comme sur la carte, le Nil s'infléchit à l'est pour suivre la forme de l'Afrique. Dans la cartographie arabe, il est un lien entre l'Égypte et les confins du pays de Zanj. C'est d'ailleurs par cette route que le roi de Sofala des *Merveilles de l'Inde* dit être rentré chez lui dans le texte précédent.

« L'ensemble du domaine de Muqurra se trouve dans la main du roi de Dongola. Sous la coupe du prince d'Alwa se trouvent les mines d'or ; les produits en sont plus abondants que dans les autres mines dont l'exploitation est connue. Mais personne, parmi ce peuple, ne s'en occupe ni ne les met à profit, de peur que la chose ne s'ébruite et que les musulmans ne s'en rendent maîtres. Ces mines s'étendent jusqu'au pays des Zendjs le long de la mer. Enfin ce territoire continue et dépasse les limites de l'Islam, face à certaines contrées de l'Inde¹. »

Ici, on trouve l'idée selon laquelle l'or de Nubie serait le début d'un gisement qui s'étendrait tout le long de l'Afrique. Sur la carte du monde de Ibn Hawqal, le continent africain occupe plus de la moitié des terres émergées. Cependant, on trouve dans les écrits de Ibn Hawqal et dans ceux d'autres auteurs une certaine contraction de l'espace. La distance entre la Nubie et le sud de l'Afrique est grandement sous-estimée. Elles sont vues comme une même entité. Nous reparlerons de ces extraits sur le Nil ou sur l'or de Nubie.

Nous n'avons aucune information sur Sofala dans ce texte mais ceci est déjà une information. On peut affirmer que tous les auteurs que nous allons traiter à partir de maintenant ont lu et vu les cartes de Ibn Hawqal. Cet auteur marque une étape de renouvellement de la cartographie en apportant les premières ruptures avec la géographie grecque. Al-Mas'ûdî a déjà écrit sur Sofala quand Ibn Hawqal commence à rédiger *La configuration de la Terre*. On ne sait pas s'il l'a lu mais il ne le cite pas. Les géographes partiront tous de Ibn Hawqal pour produire de nouvelles cartes. On pourra ainsi déduire que l'ajout d'une ville sur cette base correspondra à un savoir nouveau.

Mais si *La configuration de la terre* est une œuvre de base elle n'est pas la seule. *Ḥudūd al-'Ālam*, ou *Les frontières du monde* ont été composés à la fin du X^e siècle.² Le texte est daté de 982, son auteur perse est inconnu et un seul et unique manuscrit du XIII^e siècle nous est

¹ *Ibid.* p56

² V. MINORSKY et V.V. BARTOLD, *Hudud al-'Ālam « The regions of the world »...*, *op. cit.* p163 §55

parvenu. Le style est beaucoup moins littéraire et on considère que ces informations concises sont le fruit d'une collecte d'informations littéraire sans que son auteur ait vraiment voyagé. Nous y trouvons une description du *Zangistān* :

« §55. Discours sur le pays de Zangistān et ses villes :

C'est le plus grand pays (mihtarin) du sud. Certaines de ses régions orientales jouxtent Zābaj ; son nord jouxte la Grande Mer ; certaines de ses parties occidentales jouxtent l'Abyssinie ; au sud, les montagnes. Leur sol est plein de mines d'or. Le pays est situé en face de Pārs, Kirmān et Sind. Les gens ont le visage plein (tamām-surat), avec de gros os et des cheveux bouclés. Leur nature est celle des animaux sauvages. Ils sont extrêmement noirs. L'inimitié règne entre eux et les Abyssins et Zābaj.

1. M.LJAN (M.ljmān ?), une ville du Zang sur la côte maritime. C'est le repaire des marchands qui visitent ces régions.

2. SUFALA, le siège du roi Zang.

3. HWFL la ville qui dans ce pays est de loin la plus riche en marchandises¹. »

L'auteur considère trois villes ; on a renoncé à identifier HWFL, M.Ljan pourrait être une corruption de l'ancien nom de Zanzibar. Sofala est considéré comme le siège du roi. Nous ne savons pas d'où lui vient cette information. Il aurait pu lire *Le livre des merveilles de l'Inde* ou *Les prairies d'or* de Massudi. Cette information pourrait donc être une simple répétition des auteurs précédents sans nouvelles informations. Mais, malgré le silence de Ibn Hawqal, une Sofala connue au X^e siècle avec un roi dans la littérature savante.

¹ §55. Discourse on the Country of Zangistān and its Towns

It is the largest (mihtarin) country in the south. Some of its eastern regions adjoin Zābaj; its north adjoins the Great Sea; some of its western parts adjoin Abyssinia; on its south are mountains. Their soil is (full of) gold-mines. The country is situated opposite Pārs, Kirmān, and Sind. The people are full-faced (tamām-surat), with large bones, and curly hair. Their nature is that of wild animals. They are extremely black. Enmity reigns between them and the Abyssinians and Zābaj.

1. M.LJAN (M.ljmān ?), a town of the Zang on the sea-coast. It is the haunt of the merchants visiting those parts.

2. SUFALA, the seat of the Zang king.

3. HWFL the town which in this country is by far the richest in goods.

4. Al-Bīrūnī (973-1050), Sofala vu d'en face

Al- Bīrūnī Abū l-Rayḥān Muḥammad b. Aḥmad, né en Iran en 973 et mort en 1050, est un des plus grands savants de l'islam médiéval¹. Très instruit, il commence à produire des œuvres d'astronomie, mathématique et d'histoire à la cour de D̲jurd̲jān (en Iran). En 1017, le pays est conquis par le sultan de Ghazna (Nord-ouest de l'Inde) et Al-Biruni est fait prisonnier à la cour de ce dernier et l'accompagne dans ses expéditions militaires en Inde². Entre autres ouvrages, traitant de différentes disciplines, il finalise en 1030 le *Ta' rīkh al-Hind* traduit par *Description de l'Inde*³. C'est depuis l'autre côté de l'océan Indien que Al-Biruni recueille des informations sur Sofala qui semble être l'une des destinations importantes pour le commerce.

« La raison pour laquelle Somanāth, en particulier, est devenue si célèbre est que c'était un port pour les gens de mer et une station pour ceux qui allaient et venaient entre Sufāla dans le pays des Zanj et la Chine⁴. »

Ici Sofala est « un lieu » dans le pays des Zanj sans que l'on puisse déterminer s'il s'agit d'une ville ou d'une sous-région. Mais on en apprend plus sur la nature des marchandises :

« Je pensais que la ganda était le rhinocéros, mais un homme qui avait visité Sufāla, dans le pays des nègres, m'a dit que le kark, que les nègres appellent impila, dont la corne fournit le matériel pour les manches de nos couteaux, se rapproche plus de cette description que le rhinocéros. Il a plusieurs couleurs. Sur le crâne, il a une corne conique, large à la racine, mais pas très haute⁵. »

Dans cet extrait, on apprend beaucoup sur les marchandises importées de Sofala, ou du moins du pays des Zanjs. Al-Beruni parle beaucoup des cornes de *ganda*. Il nous dit qu'elles sont très rependues partout en Inde et particulièrement le long du Gange. Dans la première

¹ D. J. BOILOT, « Al-Bīrūnī », *Encyclopédie de l'Islam*, 1 octobre 2010,

² *Ibid.*

³ Bien que « *Ta' rīkh al-Hind* » se traduise littéralement par « *Livre de l'Inde* ».

⁴ ALBERUNI et Carl Edward SACHAU, *Alberuni's India. An account of the religion, philosophy, literature, geography, chronology, astronomy, customs, laws and astrology of India about AD 1030. Repr.*, New Delhi, Oriental Reprint, 1983. *Tome 2, p104*. "The reason why in particular Somanāth has become so famous is that it was a harbour for seafaring people, and a station for those who went to and fro between Sufāla in the country of the Zanj and China."

⁵ ALBERUNI et C.E. SACHAU, *Alberuni's India. An account of the religion, philosophy, literature, geography, chronology, astronomy, customs, laws and astrology of India about AD 1030. Repr...*, *op. cit. Tome 1, p204*. "I thought that the ganda was the rhinoceros, but a man who had visited Sufāla, in the country of the Negroes, told me that the kark, which the Negroes call impila, the horn of which furnishes the material for the handles of our knives, comes nearer this description than the rhinoceros. It has various colours. On the skull it has a conical horn, broad at the root, but not very high."

citation les cornes de *ganda* semblent être toutes importées de Sofala ou de la côte des Zanj. Elles viendraient, selon les informations d'Al-Biruni, de l'*impala* et fourniraient entre autres l'ensemble des manches de couteaux de l'Inde ou au moins des régions visitées par l'auteur. L'*impala* est un nom encore utilisé aujourd'hui en Afrique de l'Est pour désigner un bovidé à deux cornes appartenant à la famille des antilopes.

On se souvient que Mas'udi nous parlait de l'ivoire du pays de Sofala. Il disait que cette marchandise était importée en Oman puis exportée vers l'Inde ou entre autres choses on s'en servait pour les manches de couteaux. Cependant, les éléphants ont également deux défenses et surtout l'ivoire est connu comme tel en Inde. Il paraîtrait étrange que al-Biruni s'interroge sur l'origine et la nature de cette marchandise. La dernière possibilité est le rhinocéros qui lui peut avoir une ou deux cornes selon les espèces. Mais sa corne est trop grosse pour un manche de couteau et trop rare pour être abondamment utilisé. On peut donc penser que les défenses d'éléphant et les cornes d'antilopes sont toutes deux importées du pays de Sofala pour fabriquer les manches de couteaux mais que l'ivoire est réservé aux objets de prestige. Et si toutes ces cornes et ses dents sont importées de la région de Sofala, il s'agirait déjà d'un important flux de marchandises depuis Sofala.

« Certains habitants de l'île de Wakwak sont de couleur noire. Dans nos pays, il y a une grande demande pour eux en tant qu'esclaves. Les gens vont chercher de là le bois d'ébène noir ; c'est la moelle d'un arbre, dont les autres parties sont jetées, tandis que les espèces de bois appelées mulamma et shauhat et le bois de santal jaune sont apportés du pays des Zanj.

Autrefois, il y avait des bancs de perles dans la baie de Sarandib (Ceylan), mais aujourd'hui ils ont été abandonnés. Depuis que les perles Sarandib ont disparu, d'autres perles ont été trouvées sur Sufāla dans le pays du Zanj, de sorte que les gens disent que les perles de Sarandib ont migré vers Sufāla¹. »

¹ ALBERUNI et C.E. SACHAU, *Alberuni's India. An account of the religion, philosophy, literature, geography, chronology, astronomy, customs, laws and astrology of India about AD 1030. Repr..., op. cit. Tome 1, p211*

“The island of Alwakwak belongs to the Kumair islands. Kumair is not, as common people believe, the name of a tree which produces screaming human heads instead of fruits, but the name of a people the colour of whom is whitish. They are of short stature and of a build like that of the Turks. They practise the religion of the Hindus and have the custom of piercing their ears. Some of the inhabitants of the Wakwak island are of black colour. In our countries there is a great demand for them as slaves. People fetch from thence the black ebony-wood; it is the pith of a tree, the other parts of which are thrown away, whilst the kinds of wood called mulamma and shauhat and the yellow sandal-wood are brought from the country of the Zanj.

In former times there were pearl-banks in the bay of Sarandib (Ceylon), but at present they have been abandoned. Since the Sarandib pearls have disappeared, other pearls have been found at Sufāla in the country of the Zanj, so that people say the pearls of Sarandib have migrated to Sufāla.”

Dans ce passage, on apprend que les Waqwaq sont très demandés comme esclaves et qu'il existe donc une traite directe entre Sofala et l'Inde. Il est impossible de savoir si les Waqwaq désignent les populations au sud de Sofala comme nous l'avons déjà vu ou si ce terme aurait pu prendre un sens générique comme « barbares » pour désigner les populations noires qui, à défaut d'être intégrées au commerce, en sont les victimes. Cette question est intéressante car si c'est le cas, les Waqwaq pourraient également désigner les populations du plateau du Zimbabwe.

L'auteur nous parle également de l'import du bois de santal et du bois d'ébène depuis les Zanjs. Et enfin, information très intéressante, l'auteur nous dit que les perles utilisées en Inde venaient de Ceylan et au même moment les perles ont cessé d'être importées de l'actuel Sri Lanka pour être importées depuis Sofala. Ces biens de prestige pourraient être une des marchandises importantes de Sofala. On peut imaginer cependant que les perles ne sont pas cultivées, bien qu'une tradition ostréicultrice ne soit pas impossible. Elle pourrait juste être le fruit d'une pêche abondante.¹

Les informations données par Al-Biruni semblent être recueillies auprès des marchands indiens, ainsi il s'agit encore une fois d'informations indirectes mais vivantes, c'est-à-dire de savoir qui se transmettait chez les marchands du début du XI^e siècle.

¹ Il serait néanmoins intéressant de savoir où produit-on de la nacre aujourd'hui en Afrique de l'Est.

Chapitre 2

Sofala du XII^e au XIV^e siècle

Nous avons vu l'apparition du toponyme de Sofala aux X^e et XI^e siècle. Pour le moment il s'agit d'une région au Sud de la côte des Zanjs intégrée au commerce de l'océan Indien, mais elle est parfois définie comme une ville. Dans l'histoire de Ibn Šahriyār censée se passer en 922, il s'agit d'un pays avec sa capitale où siège un roi. Al-Mas'udi en faisait déjà la capitale des Zanjs. On retrouve cette information dans le *Ḥudūd al-'Ālam* qui décrit simplement Sofala comme le siège du roi Zang (de Zanguebar c'est-à-dire Zanj). On apprend également que cette région exporte de nombreuses marchandises : des esclaves, du bois, des perles de nacre, des cornes, de l'ivoire, de l'ambre gris, des peaux de panthère, des écailles de tortues et de l'or...

Mais dans ces différents cas, le pays des Zanjs et sa sous-région de Sofala sont difficiles à distinguer. Les villes mentionnées sous le nom de Sofala pourraient être différents sites et s'il s'agit toujours du même, l'attribuer à un site connu pourrait être très arbitraire. On pourrait craindre dans certains cas des confusions avec Zanzibar ou Kilwa.

A partir du XII^e siècle, des auteurs nous fournissent plus de détails...

1. Al-Idrissi et *Le livre de Roger* (1154), la première carte positionnant Sofala

*Le Kitāb Nuzhat al-mushtāk fī khtirāk al-āfāk*¹ est plus connu sous le nom de *Kitāb Rudjār*, c'est-à-dire *Le Livre de Roger* et a été finalisé en 1154 :



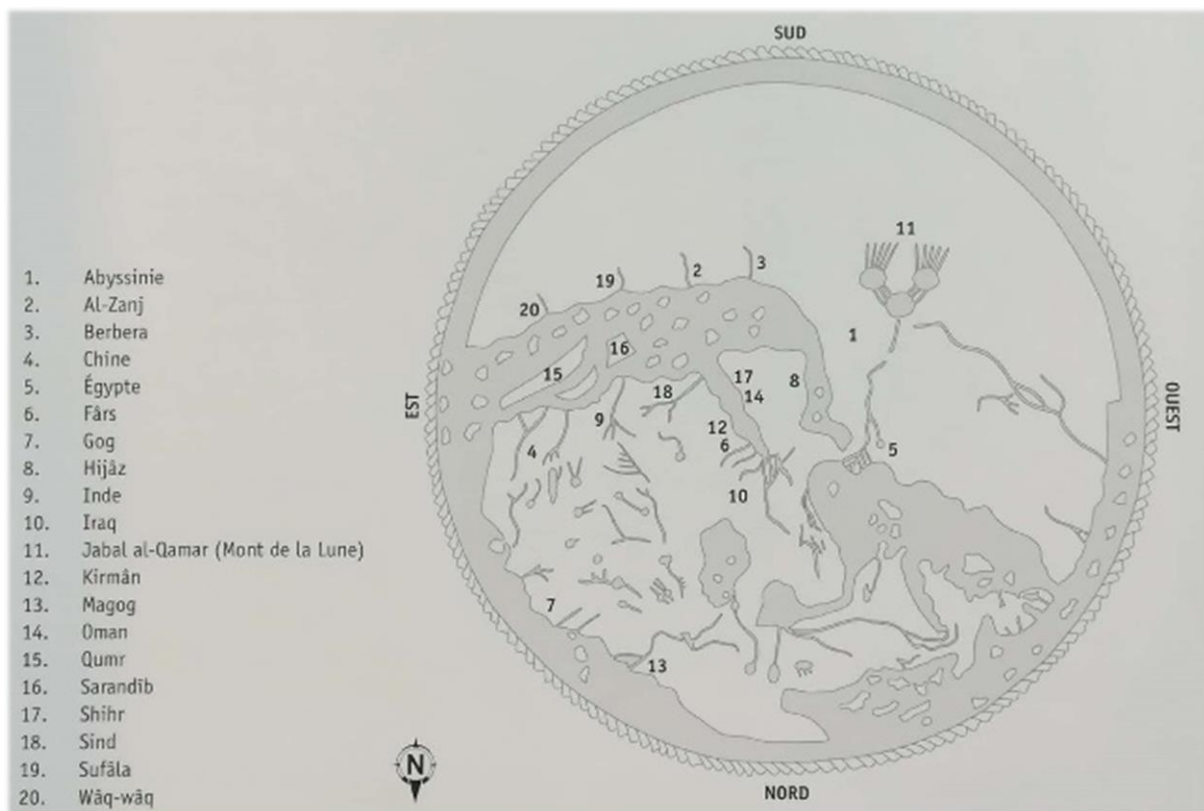
Carte de Al-Idrissi, *Kitāb Nuzhat al-mushtāk fī khtirāk al-āfāk*, 1154, copiée au Caire en 1462

¹ Livre de divertissement pour celui qui désire parcourir le monde

² E. VAGNON et É. VALLET, *La fabrique de l'Océan Indien...*, op. cit.

Al-Idrīsī, Abū ‘Abd Allāh Muḥammad b. Muḥammad b. ‘Abd Allāh b. Idrīs al-‘Ālī bi-amr Allāh, serait né en 1100 et mort en 1165 mais ces dates sont très incertaines. Cependant, il est admis que *Le Livre de Roger* ait été finalisé en 1154.¹ Ce livre nous est parvenu grâce à 6 exemplaires² ce qui témoigne de son importante diffusion. Il a été rédigé sur commande de Roger II, roi normand de Sicile, pour accompagner un grand planisphère³.

On sait peu de choses sur la vie de cet auteur. Après avoir étudié à Cordoue, il entre à la cour d’un roi chrétien. Bien que Al-Idrissi n’ait sûrement pas voyagé en dehors de la Méditerranée⁴, il se trouve en Sicile au carrefour des savoirs des anciens grecs, de l’Occident chrétien, du monde byzantin et du monde arabo-musulman. Son travail est avant tout une compilation littéraire basée sur de nombreux auteurs dont Ptolémée et Ibn Hawqal.



Traduction des toponymes de la carte d’Al-Idrissi par E. Vagnon et E. Vallet⁵

¹ G. OMAN, « Al-Idrīsī », *Encyclopédie de l’Islam*, 1 octobre 2010,

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ E. VAGNON et É. VALLET, *La fabrique de l’Océan Indien...*, op. cit.

Sur cette carte, on trouve un océan Indien assez proche de celui de Ibn Hawqal, mais l'océan est plus fermé entre l'Afrique australe et la Chine comme sur les cartes de Ptolémée. Au centre à l'« Est » on trouve l'île de Qumr (N°15). On sait qu'il s'agit probablement des Comores et de Madagascar. On retrouve un peu après Serandib (N°16), c'est-à-dire le Sri Lanka. Il y a quatre toponymes le long de l'Afrique de l'Est : Waqwaq (N°20), Sofala (N°19), Al-Zanj (N°2) et Berbera (N°3). Al-Zanj pourrait être Zanzibar.

On note que l'auteur a séparé distinctement l'Abyssinie et la *Berbera* et que cette dernière ainsi que Al-Zanj, Sofala et Waqwaq ont reçu chacun une embouchure de fleuve. Est-ce qu'il s'agit d'un savoir nouveau ou d'une illustration d'ancrage pour des toponymes mal situés ? Le livre donne davantage de descriptions :

« El-Banès est la dernière dépendance du Zendj; elle touche au Sofala pays de l'or. D'el-Banès à la côte de la ville nommée Tohnet, par mer, 150 milles, et par terre, 8 journées, attendu que dans l'intervalle il existe un grand golfe qui, s'étendant vers le midi, oblige les voyageurs à se détourner du droit chemin, et une haute montagne nommée Adjoud, dont les flancs ont été creusés de tous côtés par les eaux qui tombent avec un bruit épouvantable. Cette montagne attire à elle les vaisseaux qui s'en approchent, et les navigateurs ont soin de s'en écarter et de la fuir. La ville de Tohnet dépend aussi du pays de Sofala, et touche à celui des Zendjes. Il y a beaucoup de villages, et ils sont tous placés sur le bord des rivières. Dans tout le Zendj, les principales productions sont le fer et les peaux de tigre du Zenghebar¹. »

Al-Idrissi nous décrit la frontière entre ce qui paraît être deux pays distincts ; les Zanjs et Sofala. Une région nommée *El-Banès* constitue cette zone de transition. La ville de *Tohnet* est dans le pays de Sofala bien que sa côte ainsi que de nombreux villages côtiers appartiennent à *El-Banes*. Dans cette dernière citation, on note la mention de l'or, du fer et des peaux de tigre. Plus loin Al-Idrissi nous décrit Sofala :

Cette section comprend la description du restant du pays de Sofala.

On y trouve (d'abord) deux villes ou plutôt deux bourgs, entre lesquels sont des villages et des lieux de campement semblables à ceux des Arabes. Ces bourgs se nomment Djentama et Dendema. Ils sont situés sur les bords de la mer, et peu considérables. Les habitants sont pauvres, misérables, et n'ont d'autre ressource pour vivre que le fer ; en effet, il existe un grand nombre de mines de ce métal dans les montagnes du Sofala². »

¹ SOCIETE DE GEOGRAPHIE, *Recueil de voyages et de mémoires, Géographie d'Edrissi, Everat, 1836. Tome 1, p57*

² *Ibid.* p65

Nous avons deux petites villes *Djentama* et *Dendema* entourées de villages et de lieux de campement « *semblables à ceux des Arabes* ». Il est difficile de comprendre ce que ce détail signifie, mais il pourrait être une trace d'une culture swahilie. L'auteur insiste ensuite sur l'importance du fer et des mines des montagnes de Sofala.

« Les habitants des îles de Zandj et des autres îles environnantes viennent chercher ici du fer pour le transporter sur le continent et dans les îles de l'Inde, où ils le vendent à un bon prix, car c'est un objet de grand commerce et de grande consommation dans l'Inde ; et, bien qu'il en existe dans les îles et dans les mines de ce pays, cependant il n'égale pas le fer du Sofala, tant sous le rapport de l'abondance que sous celui de la bonté et de la malléabilité. Les Indiens excellent dans l'art de le fabriquer, dans celui de préparer le mélange des substances au moyen desquelles, par la fusion, on obtient le fer doux qu'on a coutume de désigner sous le nom de fer de l'Inde. Ils ont des manufactures où l'on fabrique les sabres les plus estimés de l'univers ; c'est ainsi que les fers du Sind, de Serendib et de Iémen, rivalisent entre eux sous le rapport de la qualité résultant de l'atmosphère locale, aussi bien que sous celui de l'art de la fabrication, de la fonte, de la forge, de la beauté du poli et de l'éclat ; mais il est impossible de trouver rien de plus tranchant que le fer de l'Inde. C'est une chose universellement reconnue, et que personne ne peut nier¹. »

Le fer de Sofala est donc exporté en grande quantité vers l'Inde qui selon l'auteur est le métal brut à l'origine du meilleur fer du monde. Qui sont les habitants des îles de Zandj qui viennent chercher cette marchandise ? Il pourrait s'agir ici de Zanzibar ou même de Kilwa Kisiwani. L'auteur poursuit :

« De Djentama à Dendema, on compte par mer 2 journées ; par terre 7 journées. Dendema est une des principales villes du Sofala ; trois autres touchent au territoire de ce pays. L'une d'elles est Siouna ville de médiocre grandeur, dont la population se compose d'Indiens, de Zendjes et autres. Elle est située sur un golfe où les vaisseaux étrangers viennent mouiller. De Siouna à Boukha sur le rivage de la mer, 3 journées ; de là même à Dendema du Sofala vers l'ouest, par mer 3 journées, et par terre, environ 20 journées, parce qu'il y a, dans l'intervalle, un grand golfe qui s'étend vers le midi, et qui oblige à un détour considérable. De Boukha à Djentama par mer 1 journée, par terre 4 journées². »

Al-Idrissi nous parle de trois autres villes. *Siouna* est décrite comme une ville moyenne mais elle semble avoir une importance commerciale. En effet elle est située dans un golf où des bateaux étrangers viennent commercer. Les échanges seraient suffisamment soutenus pour qu'une diaspora indienne y vive de manière permanente. *Boukha* n'est pas décrite mais on suppose que les quatre villes mentionnées ; *Djentama*, *Dendema*, *Siouna* et *Boukha* sont au

¹ *Ibid.* p79

² *Ibid.* p79

bord de la mer. En faisant un schéma des emplacements relatifs grâce au temps de voyage par mer on obtient approximativement d'est en ouest c'est-à-dire du Nord au Sud :

Dendema-2 jours de distance - Djentama - 1 jour de distance - Boukha - 1 jour de distance – Siouna

C'est différentes villes pourraient-elles correspondre à des sites déjà connus ? L'auteur continue :

« Dans tout le pays de Sofala, on trouve de l'or en abondance, et d'excellente, qualité. Cependant les habitants préfèrent le cuivre, et ils font leurs ornements avec ce dernier métal.

L'or qu'on trouve dans le territoire de Sofala surpasse en quantité comme en grosseur celui des autres pays, puisqu'on en rencontre des morceaux d'un ou de deux mithcal, plus ou moins, et quelquefois même d'un rotl. [...]

La ville de Daghouta est la dernière du Sofala, pays de l'or ; elle est située sur un grand golfe. Ses habitants, vont nus ; ce pendant ils cachent avec leurs mains (leurs parties sexuelles), à l'approche des marchands qui viennent chez eux des autres îles voisines. Leurs femmes ont de la pudeur, et ne se montrent ni dans les marchés, ni dans les lieux de réunion, à cause de leur nudité ; c'est pourquoi elles restent fixées dans leurs demeures. On trouve de l'or dans cette ville et dans son territoire, plus que partout ailleurs dans le Sofala. Ce pays touche celui de Wacwac, où sont deux villes « misérables et mal peuplées, à cause de la rareté des subsistances et du peu de ressources en tout genre. » L'une se nomme Derou et autre Nebhenars. Dans son voisinage est un grand bourg nommé Da'rgha. Les naturels, sont noirs de figure hideuse, de complexion difforme; leur langage est une espèce de sifflement¹. »

Daghouta, la dernière ville de Sofala paraît être la plus importante. L'auteur insiste sur l'or de Sofala et c'est à *Daghouta* qu'il semble se concentrer. La ville est au bord d'un golf et visitée par les marchands. Aucune population musulmane ne semble y habiter puisque l'auteur nous dit que tout le monde est nu. Le littoral se poursuit en pays Waqwaq avec trois dernières villes dites misérables : *Derou*, *Nebhenars*, *Da'rgha*.

Tohnet, *Dendema*, *Djentama*, *Boukha*, *Siouna*, *Daghouta*, *Derou*, *Nebhenars*, *Da'rgha*, le pays obscur de Sofala s'est rempli d'un seul coup de nombreuses villes le long du littoral. *Daghouta* semble être la ville de l'or, celle qui pour Al-Idrissi a déjà la réputation d'être un lieu d'exception pour les marchands de l'océan.

Cependant, on ne comprend pas d'où viennent toutes ces informations, Al-Idrissi n'y a pas voyagé. Il ne fait pas appel aux marins en donnant cette description et nous ne connaissons

¹ *Ibid.* p80

pas de texte précédent faisant mention de toutes ces villes. On peut supposer, soit qu'il a eu à sa disposition un texte qui ne nous est pas parvenu, soit qu'il a été directement bien informé par des marchands.

2. Yāḳūt, Ibn Sa‘īd, al-Ḳazwīnī, Abū l-Fidā, des sources plus nombreuses au XIII^e siècle, mais peu concordantes

Yāḳūt al-Rūmī (1179-1229)¹, est un célèbre voyageur et écrivain qui a rédigé de nombreux dictionnaires. Il rassemble dans le *Mu‘djam III* des informations sur l’Afrique de l’Est dans lequel il écrit que Sofala est la dernière ville connue des Zanj².

Ibn Sa‘īd al-Maghribī (1213-1286) est un poète et géographe andalou qui passa une grande partie de sa vie en Egypte³. Il mentionne également le pays de Sofala en précisant que sa capitale est *Sayūna* et que le roi *Sofalien* y trône⁴. Il ajoute que les principales ressources sont l’or et le fer⁵.

Ces différentes informations sont rassemblées et discutées par Abū l-Fidā’ (1273 - 1331), un prince de la famille des Ayyūbides. Sans s’éloigner du pouvoir et des fonctions politiques, cet auteur composa des poèmes, des ouvrages géographiques et des ouvrages historiques. Il écrivit le *Taḳwīm al-buldān* dans lequel il cite de nombreux auteurs dont Ibn Sa‘īd al-Maghribī et Yāḳūt al-Rūmī :

« Au nombre des villes du pays de Sofala est Batyna, située à l'extrémité d'un grand golfe qui entre dans les terres, partir de la ligne équinoxiale, sous le 2e degré et demi de latitude, pt le 876 degré de longitude. »
» D'après Ibn-Sayd, à l'ouest de Batyna, se trouve Adjred, nom d'une montagne qui se prolonge dans la mer, vers le nord-est jusqu'à une distance de cent milles ; les vagues que la mer forme en cet endroit font un grand fracas. A l'est de cette montagne sont les habitations du peuple de Sofala, dont la capitale se nomme Seyounà, sous le 99e degré de longitude, et le 2 e degré et demi de latitude (méridionale), Cette ville est située sur un grand golfe, où se jette une rivière qui descend de la montagne de Comr. C'est là que réside le roi de Sofala⁶. »

L’auteur présente *Batyna*, une des villes du pays Sofala au bord d’un golfe à proximité de cette montagne de *Adjred* dont nous avons déjà entendu parler. A « l’est » de cette montagne,

¹ CI GILLIOT, « Yāḳūt al-Rūmī », *Encyclopédie de l’Islam*, 1 octobre 2010,

² G. FERRAND et G.S.P. FREEMAN-GRENVILLE, « Sofala »..., *op. cit.*

³ Ch PELLAT, « Ibn Sa‘īd al-Maghribī », *Encyclopédie de l’Islam*, 1 octobre 2010,

⁴ G. FERRAND et G.S.P. FREEMAN-GRENVILLE, « Sofala »..., *op. cit.*

⁵ *Ibid.*

⁶ ABOULFEDA, *Géographie d’Aboulféda, traduite de l’arabe en français et accompagnée de notes et d’éclaircissements par M. Reinaud (et M. Stanislas Guyard)*..., Paris, France, Impr. nationale, 1848, p208

donc au Sud, se trouve la capitale de Sofala ; *Seyouna*. Les montagnes de *Adjred* et *Comr* ne sont pas identifiés.

On notera que pour la première fois, les différentes villes nous sont données avec des coordonnées. Cependant elles sont totalement fausses, car ses villes sont placées sur un continent africain complètement infléchi vers la Chine. Comment ces coordonnées ont-elles été produites ? Ibn Sa‘īd ne les donne pas, c’est donc Abū l-Fidā’ qui les a construites par déduction géographique. On peut supposer qu’en se référant aux temps de voyages des itinéraires, l’auteur a disposé le long de la côte les différentes villes. Cependant cette côte africaine fait face au continent eurasiatique pour finir près de la Chine. Ainsi, ces coordonnées nous donnent *Seyouna* tout près du Sri Lanka.

Dans *Le Rhinocéros d’or*, François-Xavier Fauvelle-Aymar¹ consacre un petit chapitre à Sofala. Ce livre de vulgarisation prend le parti de se consacrer à quelques textes par sujet pour les traiter de manière plus approfondie. Pour Sofala il décide de parler de ce passage d’Abū l-Fidā’. Il ne lui a pas échappé que la particularité de ce texte sont les coordonnées géographiques. Il explique que l’on peut prendre le littoral « relatif » de ce texte, et le réorienter d’Est-Ouest à Nord-Sud. Cette manipulation pourrait nous donner les emplacements « absolus »² des segments de côtes dont il est question dans le texte d’Abū l-Fidā’.

Cependant, comme le dit lui-même l’auteur ce résultat serait très approximatif. Nous avons essayé cette manipulation, et notre littoral dépasse le pôle-sud. De plus il faut arbitrer où l’on place le fameux « coude » imaginaire de la cartographie arabe. Sous la corne de l’Afrique, le continent fait un brusque virage à l’est, presque en angle droit selon les cartes, pour venir se placer en face de la péninsule arabique, la Perse, l’Inde et la Chine. Ainsi pour placer ce segment de côte le long de l’Afrique, qui descend par Sud-Sud-Ouest en moyenne, il faut décider à quels niveaux on transforme les distances longitudinales en distances latitudinales. Même en admettant la justesse des informations d’Abū l-Fidā’ dans son modèle et sa cohérence interne,

¹ François-Xavier FAUVELLE-AYMAR, *Le rhinocéros d’or : histoires du Moyen Âge africain*, Paris, Gallimard, coll.« Collection Folio », n° 239, 2014.

² Relatif : points placés dans un espace relatifs c’est-à-dire ici sur une carte du littoral. Ici absolu ne veut pas dire précis mais seulement repositionné sur le géoïde terrestre.

la déformation est trop importante pour avoir un résultat précis. L'exercice n'est pas inintéressant mais il ne nous a pas paru suffisamment probant pour en donner ici les résultats¹.

De là, on arrive à la ville de Leyrana. Ibn-Fathima, qui a visité cette ville, dit que c'est un lieu où abondent et d'où mettent à la voile les navires. Les habitants professent l'islamisme. La longitude de Leyrana est de cent deux degrés et sa latitude d'environ trente minutes ; elle est située sur un grand golfe. La ville de Daghouta est la dernière du pays de Sofala, et la plus avancée de la partie habitée du continent (du côté du midi). Sa longitude est de cent neuf degrés, et sa latitude de douze degrés.

Le littoral continue avec la ville de Leyrana qui serait une ville musulmane puis enfin *Daghouta*, premier toponyme familier. Nous comparons les deux littoraux :

Al-Idrissi :

*Tohnet- (Zanj>Sofala) - Dendema - Djentama – Boukha – Siouna – Daghouta –
(Sofala>Waqwaq) – Derou – Nebhenars - Da'rgha*

'Abū l-Fidā' d'après Ibn Sa'īd

(Zanj>Sofala) Batyna – Seyouna (capitale) – Leyrana (musulmans) - Daghouta

Nous n'avons qu'une seule concordance entre ces deux séries de toponymes. *Daghouta* est dans les deux cas la dernière ville du pays de Sofala. Aucun des autres toponymes ne se croise. Nous noterons comme première explication que la première description date du XII^e et la deuxième du XIV^e siècle. Certaines villes décrites par Al-Idrissi ne semblaient déjà pas être d'un grand intérêt pour le commerce. Il est logique que les aléas des circuits commerciaux et de la démographie urbaine modifient en deux siècles les villes ou villages dignes d'être mentionnés.

De plus il est tout à fait possible que certains de ces toponymes recouvrent un même site. Nous noterons que la *Batyna* d'Abū l-Fidā' correspond assez bien à la *Dendema* de Al-

¹ Cependant on pourrait trouver des résultats plus intéressants avec le même exercice pour une portion de côte segmentée par deux points de repères dans le texte et identifiée comme des sites humains ou géologiques connus. Ainsi le segment pourrait être déformé de manière à ce que les distances relatives et les erreurs d'échelles soit corrigées. Nous n'avons ici pas eu le temps de reprendre la géographie d'Abū l-Fidā' à la recherche de ces points de repère mais si on estimait que ces coordonnées donnent des distances relatives sérieusement construites, ce travail pourrait avoir un grand intérêt.

Idrissi. C'est deux cas sont décrits comme de vraies villes à l'ouest (au sud) d'une montagne. Il faudrait davantage de repère pour pouvoir le déterminer.

Daghouta est la seule ville en commun entre ces deux auteurs mais comme nous venons de le voir, nous disposons d'un deuxième repère. « *Adjred, nom d'une montagne qui se prolonge dans la mer, vers le nord-est jusqu'à une distance de cent milles ; les vagues que la mer forme en cet endroit font un grand fracas* » chez 'Abū l-Fidā' et « *une haute montagne nommée Adjoud, dont les flancs ont été creusés de tous côtés par les eaux qui tombent avec un bruit épouvantable* » chez Al-Idrissi.

Adjoud/Adjred est la montagne chez les deux auteurs qui détermine le début du pays de Sofala. L'explorateur et géographe Charles Guillain note la même correspondance entre d'Abū l-Fidā' et Al-Idrissi dans un ouvrage¹ de 1856 sur l'Afrique orientale, bien documenté. Dans un passage sur la géographie du pays des Zanjs il affirme que la seule formation géologique pouvant correspondre à cette description est le Cap Delgado au niveau de l'actuelle frontière entre la Tanzanie et le Mozambique. Cette hypothèse est intéressante. Si elle s'avère juste alors l'île de *Mocambique* serait sur le littoral décrit par ces auteurs. En effet la première mention² identifiée attendra Ibn Majid au XV^e siècle sous le nom de *Malanbūnī*. Nous verrons cet auteur plus loin.

Cependant deux problèmes se posent, d'abord cela fait commencer le pays de Sofala très au Nord-Ouest mais la ville de *Daghouta* mentionnée pour son or, pourrait correspondre à ce que d'autre appellerons plus tard la ville de Sofala. C. Guillain ne manque pas de faire remarquer un second problème, Kilwa est très proche du Cap Delgado. Pourquoi ne pas préciser qu'il s'agit d'une montagne tout de suite à l'Est de Kilwa, pourtant connue à cette époque. L'absence de Kilwa est surprenante pour Al-Idrissi mais incohérente pour Abū l-Fidā'. Soit le Cap Delgado est une fausse piste soit les auteurs eux même n'ont pas réconcilié la description qu'il avait du début du pays de Sofala avec celle des alentours de Kilwa.

¹ Charles (1808-1875) Auteur du texte GUILLAIN, *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale. Partie 1 / recueillis et rédigés par M. Guillain,...*, Paris, A. Bertrand, 1856.

² G. S. P. FREEMAN-GREENVILLE, « Mozambique », *Encyclopédie de l'Islam*, 1 octobre 2010,

On note enfin les quelques informations intéressantes collectée par Abū l-Fidā' sur les musulmans habitants la région et sur les marchandises qui recourent la description de Al-Idrissi notamment dans un autre passage :

« La situation de Sofala est dans le pays des Zendjs. Suivant l'auteur du Canoun, les hommes qui l'habitent sont musulmans. Ibn-Sayd dit que leurs principaux moyens d'existence reposent sur l'extraction de l'or et du fer, et que leurs vêtements sont en peaux de léopard¹. »

Abū l-Fidā' nous donne de nombreuses informations tirées de Ibn Sa'īd mais on ne sait pas d'où viennent les descriptions de ce dernier. Mais sa description n'est pas une simple répétition d'Al-Idrissi.

¹ ABOULFEDA, *Géographie d'Aboulféda, traduite de l'arabe en français et accompagnée de notes et d'éclaircissements par M. Reinaud (et M. Stanislas Guyard)....., op. cit.* p222

3. Ibn Battuta et Ibn Khaldoun : Sofala redevient une ville au XIV^e ?

Nous avons au XIV^e siècle des descriptions beaucoup moins détaillées de Sofala. Ibn Baṭṭūṭa (1304-1377) est le plus célèbre voyageur de son temps. Originaire du Maroc il aurait visité entre 1325 et 1349, toute l’Afrique du Nord, la péninsule arabique et l’Afrique de l’Est jusqu’à Kilwa.¹ Bien que, comme pour tous les explorateurs, la distinction entre les voyages effectués par eux-mêmes et ceux qui sont simplement rapportés, soit difficile à faire, Ibn Baṭṭūṭa nous a rapporté une quantité gigantesque d’informations sur le monde. *Tuḥfat an-Nuẓẓār fī Gharā’ib al-Amṣār wa ‘Ajā’ib al-Asfār* ou simplement *Voyages* est une œuvre rédigée par Ibn Diuzavv vers 1356 sous la dictée de Ibn Baṭṭūṭa.²

La description de Sofala de Ibn Baṭṭūṭa est très succincte. Il n’y est pas allé mais aurait passé un séjour à Kilwa vers 1335³ :

« Nous passâmes une nuit dans cette île ; après quoi nous reprîmes la mer pour nous rendre à Couloua, grande ville située sur le littoral, et dont les habitants sont pour la plupart des Zendjs, d’un teint extrêmement noir. Ils ont à la figure des incisions, semblables à celles qu’ont les Lîmiîn de Djenâdah. Un marchand m’a dit que la ville de Sofâlah est située à la distance d’un demi-mois de marche de Couloua, et qu’entre Sofâlah et Yoûfi (Noua), dans le pays des Lîmiîn, il y a un mois de marche. De Yoûfi, on apporte à Sofâlah de la poudre d’or. Couloua est au nombre des villes les plus belles et les mieux construites ; elle est entièrement bâtie en bois ; la toiture de ses maisons est en dîs (sorte de jonc, *ampelodesmos lenax*), et les pluies y sont abondantes⁴. »

On notera qu’il décrit Kilwa comme une grande ville située sur le littoral, ce qui incohérent avec l’île de Kilwa Kisiwani. La ville et les maisons sont selon lui très belles et il dit dans un autre passage que les habitants sont musulmans et qu’ils font le Djihad contre les Zanjs infidèles.

¹ A. MIQUEL, « Ibn Baṭṭūṭa », *Encyclopédie de l’Islam*, 1 octobre 2010,

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ Muḥammad ibn ‘Abd Allāh IBN BAṬṬUṬĀĪ, Charles DEFREMERY, Beniamino Raffaelo SANGUINETTI et Vincent-Mansour MONTEIL, *Voyages d’Ibn Battûta*, Paris, Anthropos, coll.« Collection d’oeuvres représentatives. Série arabe », 1979.

Il nous renseigne également sur Sofala. Un marchand lui dit qu'il s'agit d'une ville à un demi mois de distance. La poudre d'or viendrait de Youfi, mais on ne sait pas quel est ce lieu. Le Zimbabwe ?

Ibn Khaldūn (1332-1406), philosophe et historien tunisien a produit les célèbres *Muqaddima* ou *Les prolégomènes* en 1377¹. Il nous fait une description rapide de l'océan Indien sans nouveauté :

« Plus à l'est, se trouve le pays de Sofala, qui borde la rive méridionale de cette mer, dans la septième section du même climat. Ensuite, à l'orient de Sofala, sur le même rivage méridional, on rencontre le pays de Ouac-Ouac, qui s'étend, sans interruption, jusqu'à la fin de la dixième section du climat, à l'endroit où la mer Indienne sort de la mer environnante. Les îles de la mer Indienne sont très nombreuses. La plus grande est celle de Serendib, qui a une forme arrondie et renferme une montagne célèbre, la plus haute, dit-on, qui soit au monde. Cette île est placée vis-à-vis de Sofala.² »

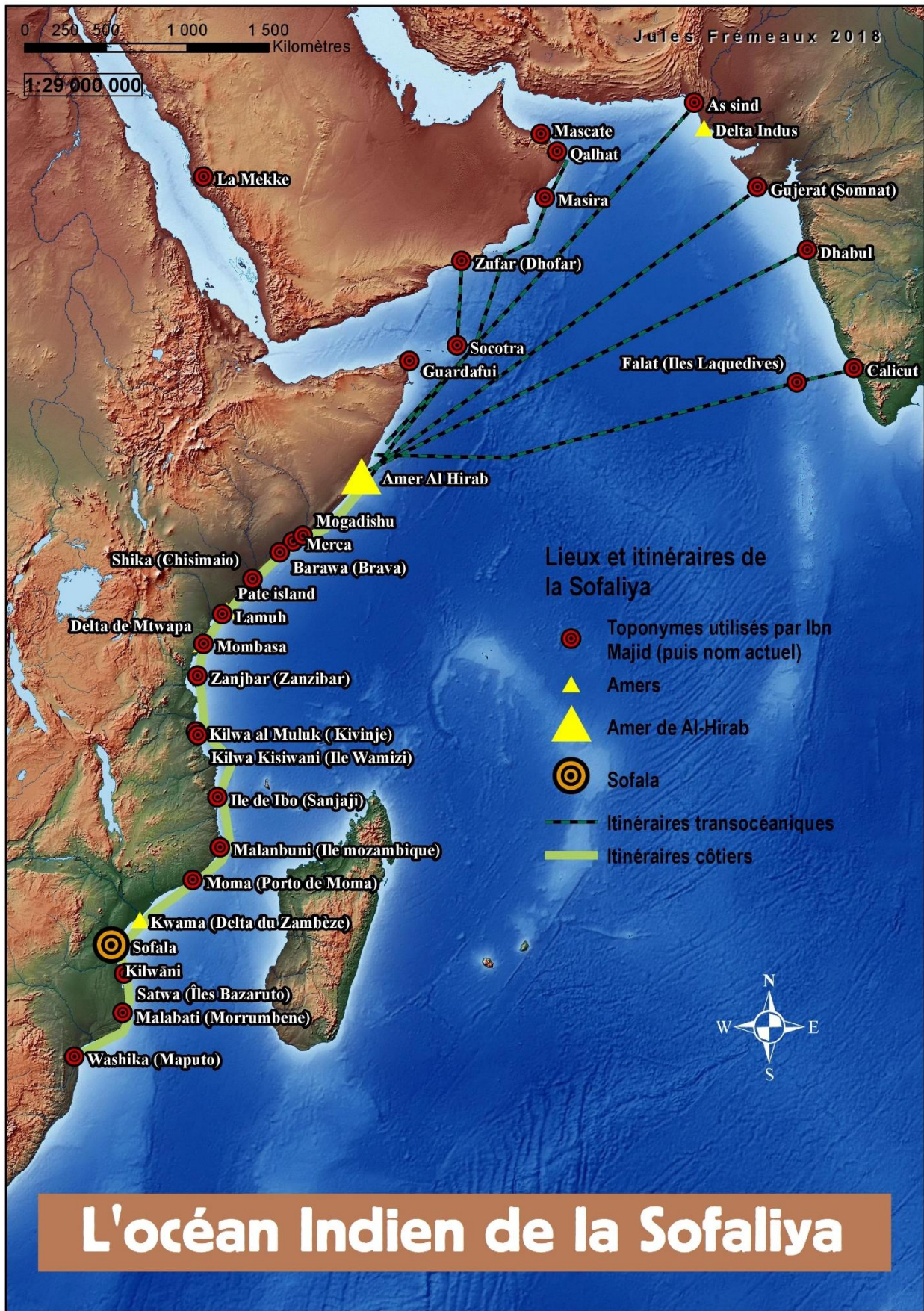
Sofala est avant le pays Waqwaq et face à Sofala, il y a l'île de Serendib avec la plus haute montagne qui soit au monde. Le sommet Pidurutalagala culmine aujourd'hui à 2 524 mètres au Sri Lanka mais c'est un sommet ultra-proéminent³ ce qui donne une impression de grande hauteur. Cependant l'auteur, en mettant le Sri Lanka face au Mozambique, est mal renseigné, même pour son époque où, comme on l'a vu, on place déjà l'île de *Qumr* qui recouvre Madagascar et les Comores.

Selon Ibn Baṭṭūṭa, Sofala est redevenue une ville, mais ces deux textes du XIV^e siècle paraissent beaucoup moins renseignés que nos auteurs du XIII^e

¹ M. TALBI, « Ibn K̄haldūn », *Encyclopédie de l'Islam*, 1 octobre 2010,

² William MAC GUCKIN DE SLANE, William MAC GUCKIN DE SLANE et IBN HALDÜN, *Prolégomènes historiques*, Paris, France, Imprimerie impériale, 1862, Tome 1 p174

³ Hauteur de culminance qui dépasse 1 500 m



Carte générale du chapitre 3

Chapitre 3

La Sufālīya

Le suffixe abstractif *-īya* désigne « l'idée de » au sens conceptuel. Il ne s'agit pas d'une autre orthographe, mais bien de l'idée de Sofala comme destination. Bien que tardive, la *Sufālīya* constitue une des principales sources sur Sofala. Ce texte rédigé par Ibn Majid aurait été écrit vers 1480, c'est-à-dire 25 ans seulement avant l'arrivée de Pero D'Anaia et des Portugais. Mais, si l'écart dans le temps n'est pas important, il s'agit d'un document témoin d'une tradition maritime et commerciale différente et beaucoup plus ancienne que celle des Portugais.

Le manuscrit a été découvert peu après la Révolution russe à l'Institut des Études orientales de Leningrad par Kratchovsky, un chercheur soviétique renommé dans les études arabes¹. En 1948, Chumovsky, un de ses élèves, traduit le manuscrit en russe, et l'académie des sciences d'URSS le publie en 1957. Une seconde traduction est faite trois ans plus tard du russe au portugais par Myron Malkiel-Jirmounsky.² C'est cette traduction que l'on rencontre le plus souvent dans les références. Les textes du manuscrit sont alors utilisés dans plusieurs études mais Ibrahim Khoury estime que les traductions russes et portugaises sont très mauvaises et conduisent à de nombreux contresens. Il publie une troisième traduction de la *Sufālīya*, un des trois poèmes du manuscrit, depuis l'arabe vers l'anglais.

En 2001, Claude Jouannes produit une nouvelle traduction de la *Sufālīya* d'après le même manuscrit de Saint-Petersbourg de l'arabe vers le français. Cette fois C. Jouannes réalise un double travail, linguistique d'abord en essayant d'éviter les erreurs de toutes les traductions précédentes, et astronomiques en rendant accessible une grande quantité d'informations

¹ Claude JOUANNE, « La *Sufālīya*, un poème du maitre-pilote Şihāb Ad-dīn Ahmad Bin Mājid », *Études Océan Indien*, 31, 2001, p. 35-114, Inalco.

² T. A. CHUMOVSKY, *Tres Roteiros Desconhecidos de Amhad Ibn Majid, o piloto arabe de Vasco da Gama*, Lisbonnes, 1960, (Traduit du Russe par Myron Malkiel-Jirmounsky)

données dans le cadre d'un système scientifique difficilement accessible pour nos contemporains.

La traduction utilisée ici est celle de Claude Jouannes¹ d'après le manuscrit W992 (feuillet 83r à 96r) du « Fonds de répartition des manuscrits de l'Institut des Études orientales de l'Académie des sciences de Russie » à Saint-Pétersbourg.

On notera donc que toutes les traductions de la *Sufālīya* proviennent du même manuscrit et qu'aucune autre copie n'est connue, interdisant ainsi toute comparaison.

Le texte traduit fait 57 pages et il occupe 27 feuillets dans le manuscrit d'origine. En plus d'être long, la nature de ce texte est atypique. D'abord, le format : il s'agit d'un poème *urjūza* c'est-à-dire qui utilise le mètre *rajaz*. Tous les vers ont la même rime, celle du premier hémistiche du premier vers. L'essentiel du contenu de ce poème est de l'astronomie, les vers décrivent avec précision la position des étoiles et la manière de les utiliser. Ainsi à la première lecture, on croit lire une carte du ciel et non une carte terrestre. Mais la nature du document est avant tout celle d'un traité nautique qui décrit avec une très grande précision toutes les routes maritimes pour accéder à Sofala depuis tous les points de l'océan Indien. Ce « poème nautique » est donc une série d'instructions astronomiques et maritimes permettant de suivre les routes de l'océan Indien (voir carte générale du chapitre)². La mise en vers ne serait qu'une technique de mémorisation des instructions.

¹ Claude JOUANNE, « La *Sufālīya*, un poème du maître-pilote Ṣihāb Ad-dīn Ahmad Bin Mājīd », *Études Océan Indien*, 31, 2001, p. 35-114, Inalco, Paris.

² Les chapitres 3, 4 et 5 ont chacun, au début, une carte générale importante pour la compréhension. La mention « voir carte générale du chapitre » renvoie à ces trois cartes dans chacun des chapitres.

1. Ibn Majid et la Sufālīya

Şihāb ad-Dīn Ahmad Bin Mājid, né en 1418 ou 1432 et mort vers 1500, est souvent présenté comme un grand poète arabe. Pourtant si son œuvre est essentiellement composée de poèmes, il est avant tout un navigateur et un pilote. Il naît à Julphar, dans les actuels Émirats arabes unis, dans une grande famille de navigateur.¹

David Lopes²(1867-1942) le considère comme le pilote potentiel de Vasco de Gama. Selon lui, ce pourrait être Ibn Majid qui aurait permis aux Portugais d’aller en Inde. L’idée est reprise par Gabriel Ferrand,³ un linguiste et ethnologue français du début du XX^e siècle (1864-1935). Chumovsky, le premier traducteur du manuscrit, publie les poèmes d’Ibn Majid sous le nom de *Tres Roteiros Desconhecidos de Amhad Ibn Majid, o piloto arabe de Vasco da Gama*⁴ c’est-à-dire *Trois itinéraires inconnus de Amhad Ibn Majid, le pilote arabe de Vasco de Gama*. L’erreur est dans le titre et elle sera reprise par tout le monde comme par exemple par W.G.L. Randles qui écrit une histoire du Monomotapa⁵. On sait aujourd’hui, avec les travaux⁶ de M. Chandeigne et J. Duviols, que le pilote de Vasco de Gama était Malemo Cana, un pilote donné par le roi de Malindi.

Le livre le plus important de Ibn Majid est le *Kitab al-Fawā'id fī usūl 'Ilm al-Bahr wa 'l-Qawā'id*, ou « Livre d'informations utiles sur les principes et les règles de la navigation », écrit en 1490. C'est une encyclopédie de navigation décrivant l'histoire et les principes de base de la navigation. Il écrivit également de nombreux traités nautiques décrivant les routes de l’océan Indien et les instructions pour les utiliser (dont une partie fut découverte et traduite par G. Ferrand) et des traités d’océanographie qui expliquent la météorologie et les mécanismes des coques de bateaux.

¹ Thomas W. ARNOLD, René BASSET et Richard HARTMANN, *Encyclopédie de l’Islam: dictionnaire géographique, ethnographique et biographique des peuples musulmans*, Leyde Paris, E.J. Brill Picard Klincksieck, 1913, Ibn Majid.

² José Pedro MACHADO, « Le professeur David Lopes (1867-1942) », *Bulletin hispanique*, 45-1, 1943, p. 81-83.

³ Gabriel FERRAND, « Le pilote arabe de Vasco de Gama et les instructions nautiques des arabes au XV^e siècle », *Annales de géographie*, 31-172, 1922, p. 289-307.

⁴ T. A. CHUMOVSKY, *Tres Roteiros Desconhecidos de Amhad Ibn Majid, o piloto arabe de Vasco da Gama*, Leningrad, 1957

⁵ W.G.L. RANGLES, *L’empire du Monomotapa, du XV^e siècle au XIX^e siècle.*, Paris, Mouton EHESS, 1975. P22

⁶ Michel CHANDEIGNE et Jean-Paul DUVIOLS, *Sur la route de Colomb et Magellan : idées reçues sur les grandes découvertes*, Paris, le Cavalier bleu éd, coll.« Idées reçues », 2011, vol. 1/.

La *Sufālīya*, comme les autres poèmes de Ibn Majid, est d’abord destinée aux *muallims*¹. Ces pilotes hauturiers, c’est-à-dire formés à la haute mer, sont les marins qui maîtrisent l’astronomie et les sciences de la navigation. Ibn Majid commence avant le poème par quelques lignes d’introduction en prose² :

« Au nom de Dieu, [...] »

Voici l’urjūza nommée la *Sufālīya* dont la teneur nécessite [de la part de celui qui l’a composée]³ de connaître les routes et les « latitudes par observations d’astres » depuis le Malabar, le Konkan, le Gujerat, le Sind et l’Atwāh vers as-Sīf at-Tawīl et, de là, vers les régions des Sawāhil et du Zanj, le pays de Sufāla, Madagascar et ses îles, de même que [de posséder] des connaissances exceptionnelles sur tout ce qui se trouve dans ces régions jusqu’à la fin de la terre du sud, avec mention des mesures de hauteurs d’étoiles dont le muallim connaît la diminution ou l’augmentation pour tous les rhumbs [du compas], la description des choses exceptionnelles rencontrées sur ce trajet à propos des prises de hauteurs d’étoiles, des orientations de côtes et des routes, des habitants des pays et de leurs rois, de leurs saisons et de leurs voyages selon ce qui convient à ces lieux et à leurs voyages. Elle est une composition du quatrième des trois, le pèlerin des deux illustres Saints Lieux, Şihāb ad-Dīn Ahmad Bin Mājid, que Dieu l’assure constamment de sa miséricorde. »

Cette introduction confirme l’auteur du texte et ses destinataires. Le *muallim* est une fonction difficile à définir. *Muallim* se traduit en arabe ancien par maître ou professeur⁴. La fonction de *muallim* dans la marine peut se traduire par pilote/maître astrologue. Mais cette fonction est également très prestigieuse. Les *muallims* peuvent parfois officier comme imam⁵ sur le navire. Ils sont des « savants », c’est eux qui sur le bateau maîtrisent les techniques de navigation en regroupent des savoirs divers : connaissances de la météorologie et des climats, astronomie, astrologie, géographie et navigation proprement dite. Mais un *muallim* peut également être un maître qui reste à terre et que l’on consulte toujours avant de prendre la mer.⁶

La fonction première du vers est mnémotechnique. Pourquoi les instructions nautiques doivent-elles être apprises par cœur ? Soit le coût de reproduction est trop cher pour que chaque bateau ait ses propres manuscrits soit, bien que les muallims maîtrisent de nombreux savoirs,

¹ Nous utilisons ici la transcription de C. Jouannes, mais nous le trouvons parfois écrit « mualim », mu‘allim encore « qual’im ».

² C. JOUANNE, « La *Sufālīya*, un poème du maître-pilote Şihāb Ad-dīn Ahmad Bin Mājid » p.41

³ Les éléments entre crochets sont du traducteur Jouannes pour aider à la compréhension

⁴ Muallim est toujours utilisé aujourd’hui dans la langue turque.

⁵ Romain BERTRAND, « Puisque ton navire n’est pas fait de planches... », *Ethnologie française*, 45-1, 4 mars 2015, p. 19-29.

⁶ Raymond JANIN, « Ferrand (Gabriel), Introduction à l’astronomie nautique arabe », *Revue des études byzantines*, 28-156, 1929, p. 497-498.

une partie d'entre eux n'était pas alphabétisée. Il se pourrait que le savoir maritime s'échange et se diffuse par l'oralité. Cependant, dans le cas de la *Sufālīya*, il s'agit de 57 pages d'instructions comprenant parfois plusieurs mesures par vers. La mémorisation de ce manuscrit et de tous les autres paraît peu probable. On peut imaginer dans le cas de la *Sufālīya*, qui donne de multiples itinéraires, que seules certaines parties ont été mémorisées.

Comment ce texte a-t-il été produit ? Ibn Majid est un personnage célèbre aujourd'hui. Des documentaires¹, dessins animés, ou livres pour enfants² lui rendent hommage et il est resté dans la tradition politique et culturelle panarabique comme le plus grand des marins et le génie derrière Vasco de Gama. Il est vrai que, sans même parler de la *Sufālīya*, l'œuvre de Ibn Majid contient une somme de connaissances colossale et marque un saut qualitatif dans le savoir maritime de l'époque.

Les textes qui lui sont attribués, dont la *Sufālīya*, sont tous signés, il y a donc peu de doute sur le fait qu'il les ait rédigés. Cependant d'où viennent l'ensemble de ses connaissances ? Dans le texte Ibn Majid rappelle souvent sa grande expérience :

« La côte est saine et la route claire.
Fait selon ta manière et les conseils reçus
D'une personne avisée habituée à ces routes.
Dans tout ce que tu fais, ô homme sage,
N'attends rien de bon d'une personne ignorant le terrain³. »

Mais parfois, il précise quand il s'agit d'une information qu'on lui a transmise :

« Sur la route est l'estuaire de Moma, ses habitants
Sont musulmans, mais, par sept [doigts], des infidèles
[Vivent] à l'estuaire de Kwama, je le tiens d'une information⁴. »

Il est évidemment impossible de décomposer dans le détail l'ensemble de la production de Ibn Majid pour en séparer les savoirs empiriques collectifs construits et transmis par le corps des *muallims*, des travaux et des expériences de sa famille auxquels il a eu directement accès et

¹ Khal TORABULLY, *La Mémoire maritime des Arabes*, 2000.

² AMHED IMAM, *Ibn Majid The Master Navigator Scientific Series*.

³ C. JOUANNE, « La *Sufālīya*, un poème du maître-pilote Ṣihāb Ad-dīn Ahmad Bin Mājīd » page 56, Ligne 11.

⁴ C. JOUANNE, « La *Sufālīya*, un poème du maître-pilote Ṣihāb Ad-dīn Ahmad Bin Mājīd » page 81, Ligne 15

de juger de son apport personnel soit en nouvelles connaissances soit dans la vérification empirique d'un ensemble de connaissances. On peut cependant admettre que l'ensemble de ses traités nautiques cristallisent un saut qualitatif d'importance dans le savoir astronomique et nautique de l'océan Indien et dans sa transmission aux navigateurs.

La *Sufālīya* n'est pas datée, mais on estime qu'elle a été écrite vers les années 1480. Ibn Majid dans un autre manuscrit contenant le *Kitāb al-Fawā'id* cite la *Sufālīya*. Ce document est daté et il a été écrit en 1488¹, ce qui indique que la *Sufālīya* est antérieure. Or une incohérence chronologique apparaît dans le manuscrit de Saint Pétersbourg :

« Aux environs du deux centième [jour]², ô pilote,
Et la houle augmente à cette époque.

Les Francs ont dérivé à cause d'elle en fermeture de saison,
A la Saint Michel, suppose-t-on,
Ils furent assaillis par les grosses vagues des caps
A Sufāla et chavirèrent
Et leurs mâts furent retournés sens dessus dessous dans l'eau
Avec les coques au-dessus de l'eau, ô mon frère,
Se noyant à la vue des uns des autres !
Connais bien les saisons de cette terre !

Mais au cent soixante dixième [jour de Nairūz]
C'est l'unique saison, note mes directives »³

Ce passage, ainsi que deux autres, mentionnent « les Francs », ce qui désigne à cette époque tous les Européens et donc ici les Portugais. Il est raconté plus loin que des Francs atteignirent l'Inde, or Vasco de Gama a commencé son expédition en 1497 et est arrivé en Inde en 1498. Pour Ibrahim Khoury, le chercheur qui a traduit le manuscrit en anglais en 1983, les trois passages sur les Francs sont des ajouts de copistes. Jouannes précise également que ces trois passages marquent une rupture évidente dans le style bien visible en arabe. En français aussi on constate que ces passages sont superflus. Si on lit d'une traite la citation ci-dessus en enlevant le paragraphe central, le texte se comprend très bien.

¹ *Ibid.*

² 1^{er} juin

³ C. JOUANNE, « La Sufālīya, un poème du maître-pilote Ṣihāb Ad-dīn Ahmad Bin Mājīd »..., Page 80, ligne 1.

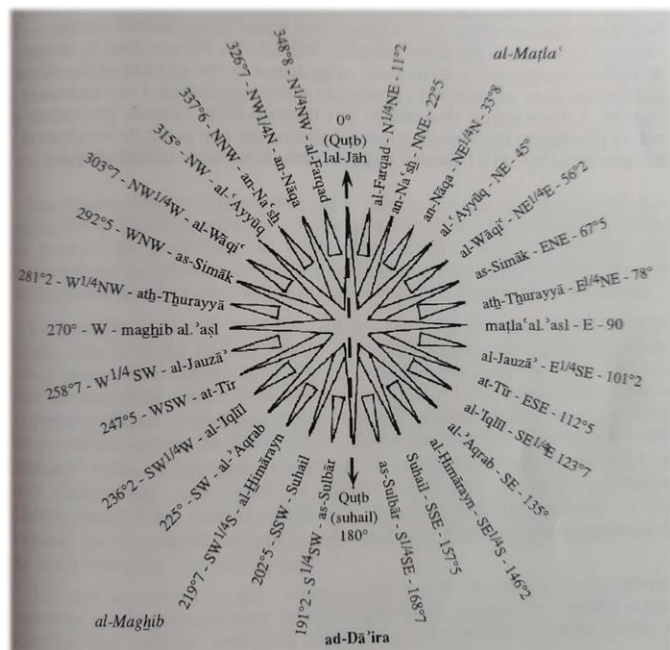
Pour Jouannes, il est donc évident que tout le texte est bien d'origine, c'est-à-dire des années 1480, et que seuls ces trois passages sur les Francs ont été plus tard insérés par un copiste.

2. L'océan Indien d'Ibn Majid

Nous nous sommes intéressés à l'origine et à l'auteur de la *Sufālīya*. Si Ibn Majid a collecté et diffusé une telle somme d'informations, qu'est-ce qu'elle peut nous apprendre sur la navigation et le commerce dans l'océan Indien ? Quand nous parlons ici de l'océan Indien nous parlons en fait de sa moitié Ouest, c'est-à-dire l'espace compris entre l'Inde, la péninsule Arabique et l'Afrique.

La *Sufālīya* est, comme nous l'avons vu, un traité nautique dont la majorité du contenu concerne la géographie céleste plutôt que la géographie terrestre. Il est par conséquent très ardu à décrypter pour quelqu'un qui ne serait pas familier avec la poésie astronomique arabe du XVI^e siècle. Ibn Majid donne des directions et parfois les toponymes visés ne sont pas explicitement définis. Reconstituer l'océan Indien de Ibn Majid demande de maîtriser le système astronomique arabe pour comprendre les longitudes, les latitudes et les caps donnés. Un problème supplémentaire se pose : notre système solaire se déplaçant dans la galaxie, les astres se déplacent au fil des siècles. Si le déplacement d'une étoile en cinq siècles est assez faible, il est suffisant pour considérablement modifier un cap. D'autant plus que les directions données par Ibn Majid sont rarement définies avec un seul astre, mais plutôt par une combinaison géométrique construite avec plusieurs étoiles.

C'est un travail que Claude Jouannes a réalisé dans sa traduction de la *Sufālīya*. Il a utilisé un logiciel, Red Shift 2 (d'Alsud Multimedia) pour repositionner les caps en fonction de l'emplacement des étoiles au XV^e siècle. On voit ci-contre la rose du compas avec les 32 rhumbs, c'est-à-dire les angles, qui correspondent à 32 astres avec leurs positions de l'époque. Sur cette carte les astres ont été convertis en direction moderne (format Sud-Sud-



La rose du compas

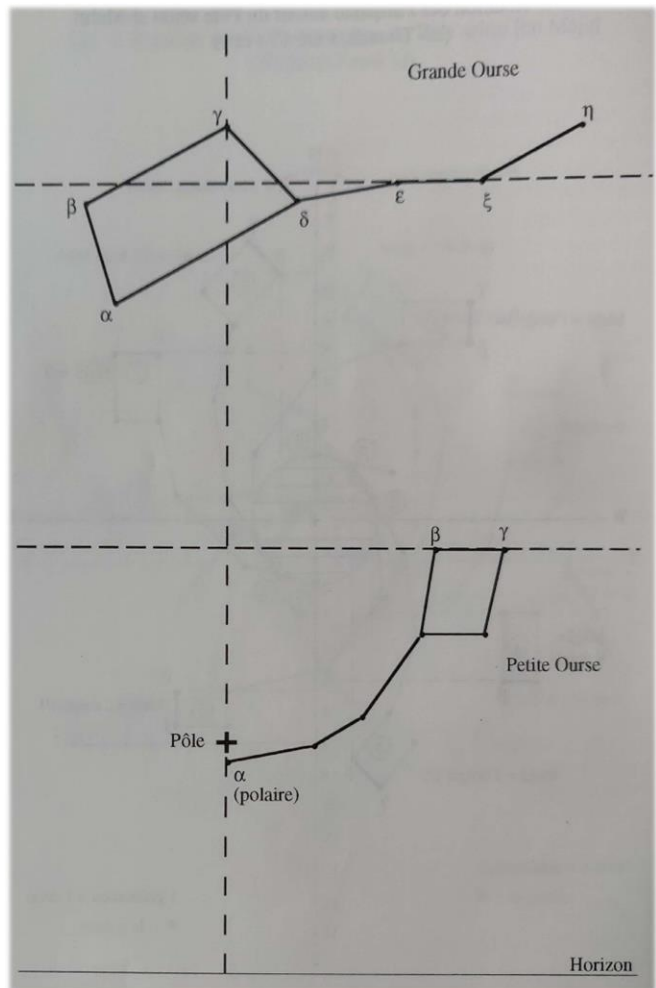
Est) en prenant en compte les déplacements des astres avec le temps.

Le même travail a été effectué pour les repères de position du système astronomique arabe. Ces trois lignes¹ tracées dans le ciel sont les traits d'origines de toutes les longitudes et les latitudes. Ainsi ces caps et ces positions rectifiés offrent des positions assez précises à l'échelle de l'océan Indien. La majorité des directions viennent du couplage d'un astre à ce quadrillage virtuel.

Jouannes n'a pas fait de cartes, mais il a dans le texte donné toutes les directions et les coordonnées auxquelles elles doivent correspondre.

La carte générale du chapitre montre les principales étapes citées par Ibn Majid. La majorité des toponymes de la carte sont cités par Ibn Majid, mais d'autres sont déduits en fonction de la route et du cap empruntés.

Sur la carte, on voit tous les itinéraires décrits par la *Sufālīya*². Il y a deux types de routes correspondant à la navigation côtière et à la navigation transocéanique. La navigation transocéanique est saisonnière, car elle est soumise au calendrier des moussons. Elle permet de se rendre compte des trajets directs dans l'océan. Ibn Majid y apporte une attention particulière. La traversée interdit tout repère terrestre et les astres deviennent les seuls guides.



Les deux farqads parallèles et l'an-Na'sh perpendiculaire

¹ Ci-dessus on peut voir les deux *farqad* parallèles (en pointillés horizontaux) et l'*an-Na'sh* perpendiculaire (en pointillés verticaux).

² A l'exception de ceux vers Madagascar, trop compliqués à replacer.

Se perdre ou faire fausse route est un donc un risque, mais deux autres grands dangers liés à l’atterrissage inquiètent Ibn Majid qui met continuellement en garde le *muallim*. L’atterrissage, ici ne veut pas forcément dire accoster mais seulement revoir la terre après l’avoir perdu de vue en pleine mer. La qualité de la navigation détermine où l’on atterrit. Le premier danger est évident, un bateau au large pendant plusieurs semaines qui s’approcherait des terres de nuit avec un vent arrière à toutes les chances de venir s’abimer sur les terres ou sur des îles près de la côte. Ainsi Ibn Majid donne de nombreuses indications pour que le *muallim* repère la position du navire grâce aux astres et sache précisément quand il faudra ralentir et rester alerte pour changer de cap et suivre la côte au bon moment.

De plus l’atterrissage quand il est détecté à temps comporte un autre risque. La navigation astronomique n’est pas très précise. Ainsi on approche la côte que l’on veut, mais parfois pas exactement à l’endroit souhaité. Pour se repérer sur la côte, les marins utilisent des amers, c’est-à-dire des repères terrestres suffisamment visibles depuis la mer pour servir de point de repère. Aujourd’hui les amers sont généralement des phares, mais au XV^e siècle on ne peut utiliser que les structures naturelles. Un amer d’atterrissage doit donc être suffisamment visible pour être vu à des kilomètres de manière à ce que le *muallim* puisse le trouver malgré un atterrissage approximatif. Comme on le voit sur la carte générale du chapitre, l’amer de Al-Hirab¹ est le point de repère de toutes les traversées pour atterrir sur la côte des Zanj :

« Et puis viens au SW, ô navigateur !
Jusqu’à ce que tu atteignes la côte entre Tabaqāt
Et Jīrīsh, note mes descriptions !
Là se trouve le Hirab des sables
[...]
De la mer et connu sous forme de dunes.
Aux Tabaqāt tu trouveras l’étoile ar-Rāmih
Et az-Zil mesurées exactement à cinq [doigts]. »²

Ce poème nous donne une carte commerciale de l’océan Indien. On y voit les ports de commerce et les routes maritimes (voir carte générale du chapitre). Ibn Majid rassemble une grande quantité de savoirs et on voit qu’il s’inscrit dans la tradition géographique arabe :

¹ Aujourd’hui près de Obbia en Somalie 5°21’N 48°32’E

² C. JOUANNE, « La Sufālīya, un poème du maître-pilote Ṣhīhāb Ad-dīn Ahmad Bin Mājīd », p. 56, ligne 1.

« Et [cela] montre que le Nil se divise
En trois branches, sans illusion !
Une branche vers la Nubie, mer boueuse
D'eau douce près de Shanha, ô mon espoir !
Et la deuxième branche [va] vers Kwāma
J'en ai déjà parlé en tant qu'amer
Et la troisième est le Nil d'Egypte. »

Il considère le Nil blanc, le Nil bleu, et le Zambèze comme un même fleuve. Cette représentation de l'intérieur des terres est intéressante, car elle s'appuie sur la tradition des cartes de Ibn Hawqal comme nous avons vu dans le chapitre précédent.

3. *Sufāla*

La *Sufālīya* ne nous donne pas beaucoup d'informations sur Sofala, car l'essentiel du texte porte sur la navigation. Mais le fait même qu'un traité entier soit dédié aux routes vers Sofala, nous renseigne sur son importance :

« Si tu atteints l'estuaire [de Sufāla] à la nuit, approche-toi
Et réduis la voile jusqu'au matin, tu trouveras l'entrée
Marquée sur son pourtour par des pieux.
Les pêcheurs de la région viendront vers toi,
Tu entres ainsi à Sufāla et sois reconnaissant¹ ! »

Si Ibn Majid écrit ce poème, c'est que les flux commerciaux doivent y être importants et qu'il répond à un besoin. Ibn Majid produit et utilise du savoir concret, les informations sont toujours précises et au-delà du cadre poétique et religieux les informations de l'ensemble du poème ne cherchent pas à être symboliques, mais pratiques. Dans la citation précédente, il nous précise que Sofala est indiqué par des pieux.

« Là, les repères sont faits de pieux de bois,
Jusqu'à l'estuaire, [posés] par quelqu'un recherchant des mérites². »

Dans ces deux citations, on nous précise que des pieux en bois indiquent le chemin. Ce dispositif permet aux bateaux de ne pas s'approcher des hautfonds et d'indiquer des chenaux navigables. Ibn Majid donne des descriptions pour accoster dans de nombreuses autres places commerciales et aucune autre ne semble avoir ce genre d'installation. Cette information pourrait nous laisser penser que le port de Sofala est plus organisé que la moyenne.

De plus l'auteur nous précise souvent que Sofala est bien visible. Pour d'autres villes, il indique de petits amers pour se repérer. Pour Sofala, il ne semble pas y avoir de problème :

« Et hâte-toi vers l'entrée avec les festivités [d'usage]
Et va vers la cité près de l'entrée,
Tu l'auras bien à la vue³. »

¹ *Ibid.*, p. 79, ligne 6.

² *Ibid.*, p. 78, ligne 25.

³ *Ibid.*, p. 76, ligne 33

Politiquement, Ibn Majid nous donne deux informations à priori contradictoires.

« Mais Sufāla est au Munāmunāwā
Et le nom du siège du roi est Zimbāwā¹ »

Un peu plus loin, il nous dit :

« Mais Sufāla, le port de l'or,
Est sous domination de Kilwa, ne discute pas !
Je veux dire le littoral, ô toi qui me questionnes² ! »

Ibn Majid nous dit que Sofala est sous domination de l'empire du Monomotapa et du sultanat de Kilwa. Elle est bien intégrée à la sphère d'influence de Kilwa au XII^e siècle par le sultan Suleiman Hassan. Mais Sofala garde en fait son autonomie et constitue l'interface entre l'empire du Monomotapa et Kilwa. A la fin du XV^e siècle, Sofala aurait rompu ses liens avec Kilwa à l'occasion d'une succession du sultanat.³ Ainsi cette incohérence pourrait être liée à un rajout sur la copie originale liée à la nouvelle situation de Sofala. Il est plus probable cependant que les deux citations ne soient pas contradictoires sous la plume de l'auteur et que Sofala soit effectivement considéré comme sous l'influence des deux entités.

Ibn Majid insiste sur l'intérêt commercial de Sofala. Comme on peut voir dans la citation précédente, Sofala est souvent désigné comme le port de l'or dont il nous indique même la provenance.

[Mais] les mines d'or, note mon indication,
Au-dessus de Sufāla et de la côte, ô mon frère, vers ces mines,
Le chemin est de plus d'un mois, sache-le bien⁴ !

Cette affirmation est difficile à interpréter. Les marchands arabes peuvent facilement avoir cette information à Sofala, mais sans forcément comprendre où se trouve ce lieu à un mois de marche. Il pourrait s'agir du plateau du Zimbabwe ou de la Nubie. Comme nous l'avons vu

¹ *Ibid.*, p. 82, ligne 23

² *Ibid.*, p.85, ligne 12

³ Malyn NEWITT, *A history of Mozambique*, Londres, C. Hurst & Co., 1995.

⁴C. JOUANNE, « La Sufālīya, un poème du maître-pilote Şihāb Ad-dīn Ahmad Bin Mājid »..., *op. cit.*

un peu plus haut, la vision déformée de l’Afrique les pousse à croire que le plateau du Zimbabwe et la Nubie sont voisins :

« [Vivent] à l’estuaire de Kwama, je le tiens d’une information.
Cet estuaire [pénètre] loin [en terre] et son origine
Est au pays du Nil d’Egypte, là où il se sépare.
Les habitants [du pays] entre Sufāla
Et Kajalwa sont des infidèles malfaisants ;
Ils s’appellent Munā, du nom d’un grand roi,
Munā Batūr, et quel infidèle il est !
Il possède une mine comme celle d’as-Sufāl
Car son pays le suit immédiatement dans l’Est.
De l’Est de Sufāla tu peux voir
Le royaume des infidèles, sur lui soit l’aversion !
Il règne depuis les « Estuaires » jusqu’à Zanzibar
Sur terre et sur mer, comme il le veut,
Et il possède des mines d’or,
Car elles sont dans le pays des infidèles
Avec ses habitants grossiers et vils,
Et la mine de Nubie leur est voisine.
Ils ont des relations les uns avec les autres,
Un fleuve les sépare. Les confins de leur terre »

Pour Ibn Majid et les géographes de l’époque, les « confins de la terre » se rejoignent et les trois fleuves, le Zambèze appelé *Kwama* dans cette citation, et les Nil blanc et bleu en sont la jonction. Ainsi comme nous avons vu, dans la géographie ptoléméenne dont les géographes arabes ont héritée, le continent africain fléchit à l’Est pour fermer l’océan Indien.

Qui est *Munā Batūr* et quel est son royaume ? Nous n’avons pas d’idée là-dessus, mais on peut penser qu’il ne s’agit pas du Monomotapa, cité à d’autres endroits sous le nom de *Munāmunāwā*. D’ailleurs, Ibn Majid sait qu’il en vient de l’or et des esclaves :

Qui [Monomotapa] est une mine d’hommes, sache-le bien,
Et qui est le pays des trafiquants d’esclaves, ô mon cher¹ !

¹ *Ibid.*, p. 82, ligne 26.

Ibn Majid ne nous parle ni d'ambre ni d'ivoire à Sofala, mais l'or et les esclaves y sont décrits comme très abondants. Dernier point intéressant dans la description de Ibn Majid, les alentours de Sofala, que ce soit au Nord ou au Sud, sont décrits comme habités par de vils et dangereux infidèles.

Car c'est une côte exposée, crois-en mon avis !
Elle te jette vers Kwāma des infidèles,
A cause de cela, reconnais [la terre] au grand jour
Et si cela est nécessaire, réduis la toile
Jusqu'au matin et sois vigilant¹ !

Selon Ibn Majid, la seule ville islamisée au sud de Kilwa est Sofala. On peut penser que cette considération n'est pas véritablement religieuse ou morale, mais que l'idée d'islamisation correspond ici à l'inclusion dans un réseau commercial. Les « musulmans » sont d'abord les marchands réguliers plus ou moins islamisés. Ainsi Sofala pourrait être effectivement la seule ville commerciale au sud de Kilwa. L'auteur est très virulent avec ces populations qu'il considère comme dangereuses. S'agit-il d'une aversion convenue contre les « infidèles » ou bien de sociétés exclues des échanges qui peuvent jouer un rôle parasitaire, par la piraterie par exemple ?

De nombreuses villes sont entourées de fantômes et de mythes, surtout quand il s'agit d'or. Ce texte ne nous donne pas de description précise de la ville, mais il inscrit Sofala, ville intégrée au monde swahili et principal port de l'or, dans une approche pragmatique des routes commerciales de l'océan Indien donnant ainsi une vraie consistance à cet objet historique disparu.

¹ *Ibid.*, p. 77, ligne 7.

Partie II

Rassembler et produire les sources archéologiques

Sofala, Daghouta, Sayuna, les villes du pays de Sofala sont donc nombreuses. Pourtant à la fin de notre période il semble qu'un site se soit fixé au XV^e siècle avec Ibn Majid. Le corpus documentaire pour la période médiévale permet de donner des pistes, mais ne fournit aucune information précise sur la chronologie ou sur l'organisation de ces villes.

Si Sofala a occupé le rôle commercial qu'on lui attribue, il est possible que l'on trouve un jour de nouvelles archives. On ne peut exclure l'idée que des témoignages directs dorment dans un fonds d'archives sans être connus ou même qu'ils soient connus sans être accessibles. L'accélération de la numérisation et le traitement de nouveaux fonds d'archives pourraient un jour y donner accès.

Pour le moment, les documents écrits sont maigres et surtout trop éloignés d'un témoignage direct. La production de sources archéologiques pourrait constituer la principale perspective pour avancer sur le sujet. L'archéologie ne fournit pas le même type de réponses, mais offre un cadre dans lequel il est possible de peser des indices littéraires. Établir une chronologie de l'occupation du site, trouver d'éventuelles traces d'industries, collecter des artefacts identifiés comme un import, plusieurs objectifs.

La production archéologique n'est pas beaucoup plus riche. Entre autres causes, le Mozambique a connu une guerre civile après son indépendance tardive de 1975. Sur fond de

guerre froide, les affrontements entre le FRELIMO¹, le Parti au pouvoir, et la RENAMO², parti rebelle nationaliste et anticommuniste, ont considérablement déstabilisé la province de Sofala jusque dans les années 1990.

Malgré ce silence, des auteurs ont essayé de replacer Sofala dans l'histoire de la région. Deux principales aires connaissent déjà une production historique et archéologique bien plus importante, celle du plateau du Zimbabwe et celle de la côte Swahili. Le site de Chibuene au sud de Sofala a également été l'objet de fouilles et d'études.

Nous allons donc étudier les productions archéologiques pour la région puis comment envisager une nouvelle production de sources archéologiques à Sofala.

Les chapitres 5 et 6 se veulent pratiquement utiles à une nouvelle mission archéologique à Sofala. L'objectif est de garder le maximum de sources d'informations (cartes anciennes) susceptibles d'être mobilisées une fois sur le terrain et à la lumière de nouvelles découvertes. Les coordonnées géographiques (exprimés lat.-long. géodésiques) par exemple seront systématiquement indiqués, mais la majorité des précisions techniques seront contenues dans les notes pour ne pas ralentir la lecture.

¹ FreLiMo : Frente de Libertação de Moçambique ou Front de Libération du Mozambique en français est un parti anticolonial créé en 1962 et toujours au pouvoir depuis l'indépendance du Mozambique en 1975. Après un rapprochement avec le bloc de l'Est en 1977, il devient « marxiste-léniniste ».

² ReNaMo : La Resistência Nacional Moçambicana, ou Résistance nationale mozambicaine en français fait référence à la guérilla anticommuniste initiée en 1975 dans le contexte d'indépendance. Sur fond de guerre froide, elle est soutenue par l'Afrique du Sud et les États-Unis puis est transformée en parti politique la fin de la guerre civile en 1992.



Carte générale du chapitre 4

Chapitre 4

L'archéologie à Sofala

Contrairement à de nombreux toponymes de la côte swahilie, aucun site n'a été identifié comme correspondant à la Sofala médiévale. Mais des travaux archéologiques y ont déjà été tentés à la fin des années 60.

R. W. Dickinson¹, professeur à l'University College of Rhodesia, a mené plusieurs missions archéologiques autour du Fort Portugais de Sofala. Il y a fait une première mission de reconnaissance en septembre 1968 pour repérer les lieux. Il y retourne du 9 au 18 juin 1969 et à la même période en 1970 pour approfondir les recherches. Estimant ses travaux trop peu concluants, il décide de tenter un autre site, celui de la bouche de la rivière Sabi² 90 km plus au Sud où il mènera deux missions en 1971 et 1972 sans plus de succès.

Ce chapitre s'appuie presque exclusivement sur trois publications qui constituent pour Sofala les seules sources archéologiques relativement accessibles³ :

- Le rapport de fouille de la mission de prospection de 1969 publié par Ron Dickinson la même année⁴. Cette publication est la plus détaillée (54 pages), elle donne notamment des tableaux très complets des types d'artéfacts de la collecte de surface et leur localisation sur le site ainsi que de nombreux dessins céramologiques.

¹ Je n'ai trouvé aucune information supplémentaire sur Ron. W. Dickinson. Pas de date de naissance ou de mort, pas de nationalité, les seules traces accessibles sont ses articles toujours publiés au « Zimbabwe/Rhodésie » à Harare. Il y a le titre de « Senior tutor ».

² 20°54'35.44"S 35° 4'1.01"E

³ L'article de Dickinson de 1975 est en ligne sur la plateforme Jstor tandis que l'article de Liesegang (connu pour d'autres publications) est facilement accessible en bibliothèque spécialisée puisqu'il suffit de trouver le numéro 7 de la revue *Azania*. Cependant, ce second article n'est à ma connaissance pas cité et il est très mal référencé sur internet. J'ai trouvé cet article, car Liesegang est nommé dans « les remerciements », en cherchant son nom j'ai trouvé une liste sommaire de ses publications dont une portant sur Sofala. Enfin, le rapport de fouille de Dickinson de 1969 est très difficile d'accès. Il n'existe selon Worldcat que deux exemplaires, un à la « Biblioteca de Arte – Fundação Calouste Gulbenkian » à Lisbonne et un autre à la bibliothèque de « University of London, School of Oriental and African Studies, SOAS » J'ai commandé l'exemplaire de Londres par le PEB international (cote : SOAS, Level D FXA.L /285465). En plus d'être rare, l'exemplaire utilisé est dans un très mauvais état.

⁴ R. W Dickinson, *Report on Sofala investigations*, Harare, University College of Rhodesia, 1969.

- Un article de 1972 publié par Gerhard Liesegang¹ dans la revue *Azania*. Liesegang² semble être un élève de Dickinson, il a sûrement dû l'assister pendant les fouilles et continuer ses travaux. Il précise dans sa publication que « l'auteur avait l'avantage de discuter personnellement avec M. Dickinson³ ». Son article recoupe ceux de Dickinson, mais à l'avantage d'être plus clair et plus détaillé sur la localisation des différents sites sondés.
- Un article de Dickinson⁴ plus synthétique sur les fouilles à Sofala et à *Sabi mouth* entre 1969 et 1972 publié en 1975.

En nous appuyant sur ces trois articles qui se recoupent en partie, nous présenterons la démarche de Dickinson, les difficultés auxquelles il a été confronté et l'apport de ses travaux pour la recherche d'un site dans la région de Sofala.

¹ Gerhard Liesegang, « Archaeological Sites on the Bay of Sofala », *AZANIA: Journal of the British Institute in Eastern Africa*, 7, 1 janvier 1972, p. 147-159.

² Également peu d'informations sur Liesegang. Il doit être allemand, car il publie de la « Frobenius-Institut, Frankfurt-am-Main » et voyage au Mozambique grâce à une bourse de la « Deutsche Forschungsgemeinschaft ». Il a continué sa carrière à l'Université Eduardo Mondlane de Maputo où il a encore publié un article en 2014. J'ai essayé sans succès de le contacter par Academia.

³ Liesegang, « Archaeological Sites on the Bay of Sofala », première page de l'article.

⁴ R. W. Dickinson, « The Archaeology of the Sofala Coast », *The South African Archaeological Bulletin*, 30-119/120, 1975, p. 84-104.

1. Les sources portugaises comme point de départ

Le point de départ spatial et littéraire de l'enquête de Dickinson repose exclusivement sur les sources portugaises, littéraires et monumentales. Le toponyme de Sofala désigne aujourd'hui une région. Un village s'appelle Nova Sofala, mais le repère spatial le plus sûr reste les ruines du fort portugais¹ construit au XVI^e siècle. Cette structure est notamment le premier bâtiment portugais édifié en Afrique de l'Est. Déjà fortement abimé à cause de l'érosion maritime, le fort a été détruit au début du XX^e siècle pour réemployer les pierres dans la construction de la cathédrale de Beira. En 1968, et encore aujourd'hui, il reste des ruines suffisantes pour localiser l'ancien emplacement du fort.



Le fort de Sofala début XX^e, déjà abimé par la mer².



Le fort quelques années plus tard.³

Ainsi Dickinson essaye de reconstituer les alentours du fort et l'emplacement du village musulman d'après les écrits des générations d'administrateurs ou de chroniqueurs qui sont passées par Sofala⁴.

¹ 20°10'41.96"S 34°45'40.07"E

² S. CAMACHO, Forteresse de Sofala - La tour de Naya détruite aujourd'hui par l'action de la mer. Première forteresse des Portugais à l'Est - Archives Historico Ultramarino, Calçada da Boa Hora, n.30, 1300-095 Lisboa Portugal, www.europeana.eu.

³ S. CAMACHO, Où était la forteresse de Sofala - Archives Historico Ultramarino, Calçada da Boa Hora, n.30, 1300-095 Lisboa Portugal, www.europeana.eu.

⁴ IMPORTANT : Par manque de temps et à cause de la trop grande richesse de ce corpus, je n'ai pas pu traiter dans ce M1 les sources portugaises. L'ensemble des ouvrages portugais cités ne correspondent pas à mon travail, mais à la restitution synthétique du travail de Dickinson et de Liesegang sur les documents portugais. Je restitue malgré cela leurs travaux et leurs références, car ils me paraissent utiles à la bonne compréhension des problèmes que je poserai ultérieurement dans le chapitre.

Dickinson retrace ainsi les débuts du comptoir portugais à l'aide d'une littérature relativement riche.¹ Selon Joao de Barros², un historien du XVI^e siècle, les Portugais ont construit le fort dès l'expédition de Pero D'Anaia en 1505. Le but était de contrôler la zone pour disputer aux commerçants musulmans le commerce de l'or en provenance de l'intérieur des terres.

Diogo de Alcaçova qui fut gouverneur de Sao Tomé-et-Principe quelques années plus tard, a participé à la mission et rapporte au roi une description de la région³. Selon lui, deux sociétés cohabitaient, celle des « Maures » ou des musulmans et celle « des Cafres ou hommes de tribus » c'est-à-dire les habitants locaux non-islamisés. La communauté musulmane comptait 800 marchands dirigés par leur chef Sheikh Yusuf. Plusieurs milliers de « cafres » vivaient autour du village des musulmans. En 1506, une guerre éclate et les « tribus » menées par leur chef Moconde attaquent le fort. Pero d'Anaia repousse l'attaque « des tribus », et attaque le village musulman. Yusuf est tué et son village brûlé. Dans les descriptions, le village de Yusuf comporte de grands bâtiments dont sa maison qui peut accueillir une centaine d'hommes, mais aucun n'est construit en pierre comme il en existe à Kilwa ou ailleurs sur la côte Swahili. Cependant, si ce témoignage s'avérait exact, les ruines du village brûlé pourraient se conserver beaucoup mieux pour l'archéologie qu'un habitat abandonné.

Ces sources donnent quelques informations géographiques. La colonie portugaise aurait été à l'Est et au nord du Fort, zone aujourd'hui complètement submergée. On ne sait pas vraiment ce qui est advenu de la communauté islamique, le chroniqueur portugais Damiao de Gois⁴ écrit qu'un village musulman existait encore au début du XIX^e siècle à côté du fort, mais que, victime de l'érosion, le village a été abandonné en 1826 et déplacé 400 mètres au Nord. Ce serait en 1885 que ce second village, de nouveau victime de l'érosion maritime, se serait encore déplacé vers l'actuelle Nova Sofala. (voir carte générale du chapitre)

Ce qui intéresse en premier lieu Dickinson, c'est le village de Yusuf. On apprend qu'en 1506, il était à moins de 2 kilomètres du fort⁵. De plus, il est censé être au bord de la rivière

¹ R.W. Dickinson, « The Archaeology of the Sofala Coast »..., op. cit. Première page de l'article.

² JOÃO DE BARROS, *Joao De Barro Decadas Da Asia Decada I*.

³ Alcaçova, D., 1506, Letter from Diogo de Alcaçova to the king. Documents in Mozambique, 389-399, Lisbon, Centro de estudos historicos ultramarinos, 1963.

⁴ Damião de Góis, *Crónica do Felicíssimo Rei D. Manuel*, Edições Vercial, 2014.

⁵ R.W. Dickinson, « The Archaeology of the Sofala Coast »..., op. cit.

Inhaminagi identifiée aujourd'hui comme la rivière Mwenye Mukulu¹. La zone délimitée correspond aujourd'hui au ruisseau Chitua Maotua². À moins de 200 mètres de cet endroit, se trouve aujourd'hui une tombe³ attribuée à un saint musulman préportugais. (voir carte générale du chapitre)

Concernant la tombe, Dickinson a relevé deux traditions orales. Le gardien du site sacré considère cette sépulture comme celle du saint « Saide Abdul Raman » tandis que des habitants de la région considère la tombe comme celle de « Yusufu », c'est-à-dire très certainement celle de Sheikh Yusuf.⁴

L'entrée de la rivière Mwenye Mukuru paraît donc être l'emplacement le plus probable pour retrouver le village de Yusuf. Cependant quelques problèmes persistent. D'abord, les informations collectées par Dickinson et Liesegang dans les sources portugaises sont très approximatives et parfois contradictoires. Plusieurs des auteurs portugais sont des témoins indirects. De plus, le repère sur lequel tout repose est le fort portugais. Le fort a été construit en bois en 1505. Mais un peu plus tard, le fort a été reconstruit en pierre. Ce sont les ruines de ce deuxième fort que Dickinson utilise en 1969 comme repère tandis que les informations collectées datent du fort en bois. Est-ce que le fort en pierre a été reconstruit au même endroit ? Liesegang nous dit « qu'il est probable que l'emplacement du fort soit resté le même lorsqu'il a été reconstruit en pierre »⁵. Pourtant le problème principal de cette zone est l'instabilité des rivages. L'érosion modifie avec une grande rapidité le dessin de l'embouchure. On peut facilement imaginer que le meilleur emplacement pour construire une structure en bois ne soit plus du tout adéquat pour construire une structure en pierre un ou deux ans plus tard⁶.

Le travail de Dickinson et Liesegang sur les sources portugaises est précieux, car il donne un certain nombre d'informations concrètes sur l'occupation de la baie de Sofala. Mais on peut considérer que replacer ces informations dans l'espace cinq siècles plus tard sur un littoral considérablement modifié est un exercice incertain. Dickinson dit lui-même :

¹ G. Liesegang, « Archaeological Sites on the Bay of Sofala »..., op. cit.

² 20°10'5.35"S 34°45'10.40"E

³ 20°10'10.38"S 34°45'10.77"E

⁴ G. Liesegang, « Archaeological Sites on the Bay of Sofala »..., op. cit.

⁵ Ibid. P.149: "It is likely that the site of the fort remained the same when it was rebuilt in stone"

⁶ Je ne sais pas à quelle date exactement le fort a été reconstruit en pierre. Je pense que Dickinson n'a pas trouvé l'information dans les sources sinon il la donnerait.

« La côte actuelle à cet endroit [le Nord de la baie de Sofala] a perdu une bande de terre d'un demi-kilomètre de largeur par empiètement maritime depuis que le capitaine Owen a publié son relevé il y a 140 ans (Owen 1833) ¹»

On notera d'ailleurs sur la carte générale du chapitre le recul du rivage entre aujourd'hui (2018) et 1969. Les cartes de Dickinson et Liesegang ont pu être géoréférencées avec des points de contrôle² stables : le fort, la route, et quelques formations géologiques. On voit ainsi que le dessin du rivage a beaucoup changé notamment la plage principale de Dickinson qui est maintenant dans l'eau.

Ce travail sur les sources portugaises n'est que le point de départ, Dickinson est ensuite allé trois fois sur le terrain.

¹ R.W. Dickinson, « The Archaeology of the Sofala Coast »..., op. cit. p85: "The present coast at this point has lost a strip of land up to half a kilometer wide by sea encroachment since Captain Owen published his survey 140 years ago (Owen 1833)."

² Un point de contrôle en géomatique est un « ancrage » d'un même repère entre un fichier raster (par exemple photo d'une carte ancienne en Jpeg) et un fond de carte géoréférencé. Une fois plusieurs points de contrôle placés, on peut opérer une transformation du raster pour qu'il corresponde parfaitement à la réalité en résolvant par exemple les problèmes d'échelles d'une même carte. On obtient alors une coordonnée géographique très précise sur une carte médiévale dans les limites de sa fiabilité. Plus les points de contrôle sont nombreux plus le géoréférencement du raster est exact. Certaines techniques permettent de trouver des points de contrôle qui ne semblent pas évidents à l'œil nu.

2. Démarches et développement des fouilles de Dickinson

Dickinson est allé une première fois sur le terrain en 1968 pour faire de la prospection superficielle¹. Il a repéré sur la plage principale² de nombreux tessons mélangeant matériel local et import et une concentration particulière au niveau du ruisseau de Chitua Maotua. La première saison de fouille en 1969 se donne trois objectifs³ :

- Réaliser plusieurs sondages dans la zone de Chitua Maotua et essayer d'y trouver des traces d'habitation.
- Réaliser une collecte de surface sur la plage de la zone de Chitua Maotua et de la tombe, mais aussi de la plage se prolongeant vers l'Est que Dickinson appelle « main beach » et essayer de produire une première typologie céramologique.
- Réaliser une étude comparative avec la production artisanale contemporaine de la région, en répertoriant les types de poteries locales et leurs fonctions.

Comme vu précédemment Dickinson se concentre sur Chitua Maotua. Il y voit le site le plus probable d'autant plus qu'il repère en prospection de surface une importante concentration de tessons africains. Six sondages ont donc été réalisés par Dickinson le long du ruisseau de Chitua Maotua, mais les informations stratigraphiques se résument à cette citation⁴ :

« Le n° 5 [le sondage n°5] nous a donné une image à laquelle toutes les autres tranchées semblaient correspondre : (voir croquis). Au fond se trouvait de l'eau douce, non affectée par le flux et le reflux des marées. Au-dessus se trouvait la dune la plus ancienne séparée d'une dune supérieure par une bande de décoloration de 2" [2 pouces ≈ 5 cm], en forme de fronton, dans notre section. La dune supérieure n'a produit que des tessons épais d'une grande poterie africaine. La surface de cette dune était très inégale et a été suivie d'une couche d'humus, sombre au sommet et ombragée dans le sable à son niveau inférieur. Aucun sondage, à l'exception du n° 5, n'a produit de la poterie sous 3' [3 pieds ≈ 90 cm] de la surface.⁵ »

¹ Prospection de surface sans aucun sondage

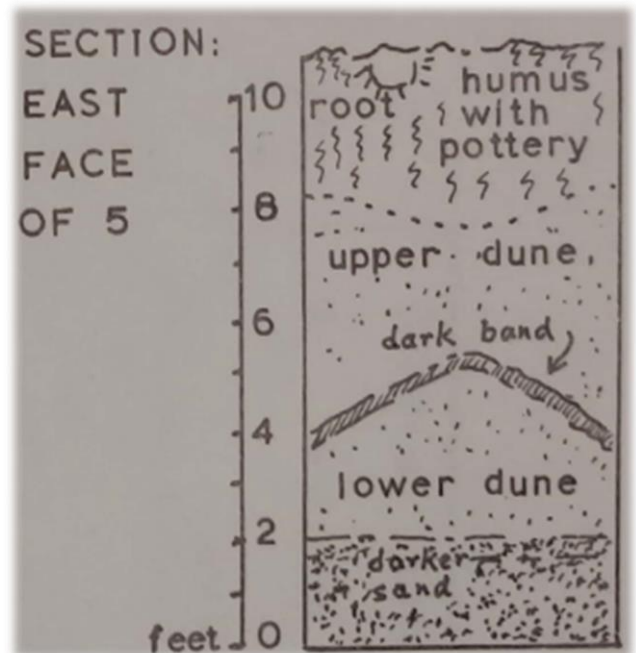
² « La main beach » pour Dickinson correspond la plage allant de 20°10'12.31"S 34°45'13.74"E à 20°10'13.86"S 34°45'49.62"E

³ R.W. Dickinson, Report on Sofala investigations..., op. cit.

⁴ Ibid.p1

⁵ « No. 5 gave us a picture to which all the other trenches appeared to correspond. (See sketch). At the bottom lay sweet water, unaffected by tidal ebb and flow. Above this came the oldest dune separated from an upper dune by a 2" band of discoloration, pediment shaped, in our section. The upper dune produced only thick plain body sherds of a large African vessel. The surface of this dune was very uneven and was succeeded by a layer of humus, dark at the top and shading off into the sand at its lower level. No excavation apart from No. 5 produced pottery below 3' from the surface" .

Le sondage 5 fait modèle, mais la stratigraphie ne nous donne que des informations relatives sans repères chronologiques. Dans l'ensemble des sondages, Dickinson trouve quelques céladons et diverses céramiques chinoises, des perles de canne rouge indien, des fragments de cerceaux de tonneaux en fer, une tuyère avec fer fondu incrusté, et beaucoup de vaisselle africaine dont certains tessons richement décorés avec de la graphite ou des coquillages. Les couches anthropiques sont assez minces, maximums 3' [3 pieds ≈ 90 cm] pour le sondage n°5. Dickinson ne propose pas d'interprétation stratigraphique, car la zone étudiée au bord du rivage est extrêmement perturbée.



Stratigraphie du sondage n°5 sur le site de Chitua Maotua dessiné par R. W. Dickinson tiré du rapport de 1969

La collecte de surface sur les plages de Chitua Maotua et celle de la plage principale offrent également de nombreux tessons de céramiques africaines, des perles rouges, du céladon et quelques autres poteries importées. De manière générale, Dickinson remarque que les zones 1 à 7 c'est-à-dire la surface correspondant aux plages de Chitua Maotua et de la tombe offrent des tessons plus anciens et plus de perles que les zones 8 à 25 c'est-à-dire celles correspondant à la « plage principale ». (voir carte générale du chapitre)

La première mission de 1969 ne révèle donc aucune structure. Le village pourrait très bien être déjà détruit par la mer ou pourrait être un peu plus loin dans les terres. Le périmètre de 2 kilomètres donne d'ailleurs encore de la marge. (voir carte générale du chapitre)

Dickinson conclut donc dans son rapport de 1969 :

« La poursuite de la recherche de vestiges de structures de l'ancienne Sofala est vitale avant que la marée d'empiètement n'engloutisse complètement le site. Un examen attentif de l'arrière-pays immédiat de la tombe, hors de la zone clôturée, semblerait être la prochaine étape, car il y a ici des monticules qui

pourraient bien indiquer une profondeur de dépôt apparemment absente près du ruisseau. L'épaisseur de la végétation peut aussi être un signe de structures enfouies. »¹

En 1970, Dickinson reprend la prospection de surface et repère un certain nombre de sites qui semblent présenter un intérêt. Il mentionne ainsi deux sites le long de la route de Nova Sofala et un au niveau du ruisseau Ndongwe.² N'ayant pas le temps de faire des sondages, il les marque en y enterrant des boîtes de conserve pour les retrouver plus tard. Ces repères doivent toujours y être. Liesegang donne quelques informations supplémentaires sur la prospection et sur la chronologie éventuelle des sites prospectés en fonction des tessons trouvés. Il conclut son article de 1972 :

« La séquence suggérée est basée sur peu de données stratigraphiques et sur des matériaux peu concluants et ne peut être considérée que comme une hypothèse de travail. La plupart des objets datables importés proviennent de collections de surface et presque tous se sont vu attribuer une date postérieure au XV^e siècle par Mme Airs, M. Chittick et M. Kirkman, qui ont examiné la collection de M. Dickinson »³

¹ R.W. DICKINSON, *Report on Sofala investigations...*, *op. cit.*

“Continuance of the search for structural remains at old Sofala is vital before the encroaching tide swallows the site completely. Careful examination of the immediate hinterland of the Tomb, clear of course of the fenced area, would appear to be the next step, for there are mounds here which may well indicate a depth of deposit seemingly absent near the Creek. The thickness of vegetation, too, may well be a sign of buried structures.”

² R.W. DICKINSON, « The Archaeology of the Sofala Coast »..., *op. cit.*

³ “The suggested sequence is based on few stratigraphic data and not very conclusive material and can only be considered a working hypothesis. Most of the datable imported objects have come from surface collections and nearly all of them have been assigned a post-fifteenth century date by Mrs. Airs, Mr. Chittick and Dr. Kirkman, who have examined Mr. Dickinson's collection”.

3. Les résultats des travaux de Dickinson

Les deux saisons de fouilles ont offert beaucoup d'artéfacts dont de nombreuses poteries locales et poteries d'import. (voir tableaux ci-dessous)

TABLE I

Pottery Types recovered at Sofala 1969

A. African (i.e. fired at low temperatures, hand-made and unglazed)			
Total sherds collected	268	%
Broad-gouged shallow bowls (origin uncertain)	21	7,8
Flat bases of bowls	29	10,8
Flat, shallow rimmed bases of bowls	3	1,1
'Stamped' (excluding shell-impressed)	7	2,6
Incised	87	32,1
Red and black polished (includes 2 shell-impressed)	4	1,5
Mufuniko bowl/lid (includes 2 graphited)	20	7,5
Raised pattern (included as 'African' but origin as yet unknown)	23	8,6
Undecorated rims	74	28,4
B. Imports			
Total sherds collected	141	%
Chinese celadon	8	5,7
Chinese porcelain	68	48,5
Chinese stoneware	7	5,0
Islamic brown burnished ware	1	0,7
Persian	3	2,1
Celanese	1	0,7
European 'china'	39	27,8
Terracotta of unknown origin	9	6,4

TABLE II

Location of Pottery Types at Sofala 1969

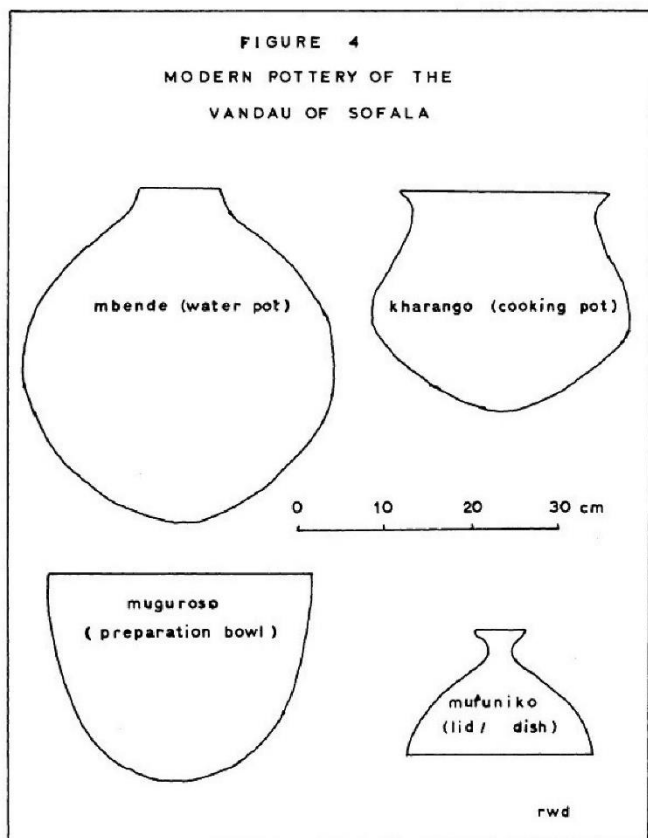
Type	Creek				Totals
	surface	exca- vation	beach	Main beach	
<i>African</i>					
Broad-gouged	1	7	0	13	21
Flat base	12	2	1	14	29
Rim base	1	0	0	2	3
'Stamped'	0	3	1	3	7
Incised	15	18	8	46	87
Red and black	0	2	1	1	4
<i>Mufuniko bowl/lid</i>					
lid	3	0	0	17	20
Raised pattern	16	4	2	1	23
<i>Imports</i>					
Chinese celadon	4	0	1	3*	8
Chinese porcelain	2	2	12	52	68
Chinese stone-ware	1	0	1	5	7
Islamic	0	0	0	1	1
Persian	1	0	1	1	3
Celanese	0	0	1	0	1
European	0	0	3	36	39
Terracotta, unknown	0	0	5	4	9

Tableaux récapitulatifs du mobilier découvert pendant la mission de 1969 tiré de R.W. Dickinson, « The Archaeology of the Sofala Coast », 1975.

Mais les stratigraphies sont assez pauvres et aucun habitat n'y a été trouvé. Dickinson ne se risque même pas à les interpréter. Des couches anthropiques sont bien visibles, mais sans qu'il y ait une cohérence claire des sondages.

Que ce soit par la collecte de surface ou dans les sondages eux-mêmes, tout ce matériel doit donc être considéré hors contexte.

Dickinson fait quelques analyses C14, mais ne donne pas les dates, car trop peu probantes. La zone fouillée au bord de la plage est trop perturbée. Les couches peuvent être un brassage de divers substrats déplacés dans la décennie avant les fouilles. Ainsi, partir des sources portugaises semble être la démarche la plus logique, mais la spatialisation des informations littéraires dans une région aussi instable s'avère ensuite difficile.



Dessin des poteries contemporaines de la région tirée de R.W. Dickinson, « The Archaeology of the Sofala Coast », 1975.

Cependant, un des objectifs des missions a connu plus de succès. La typologie comparative entre la poterie contemporaine et les tessons retrouvés semble bien correspondre. Dickinson a rencontré un potier de la région qui lui a décrit les types d'objets produits par les potiers Sofalan déjà disparus à la fin des années 60. Dickinson a ainsi pu répertorier les principaux types de pots encore produits en 1970 et qui correspondaient le mieux au matériel retrouvé à Sofala. Il montre (dessin ci-contre) un pot à eau, un pot de cuisson, un pot de préparation et un couvercle.

Ces fouilles ne sont donc pas très concluantes sur la position d'un éventuel site mais, elles offrent un point de départ pour nos propres réflexions.



Carte générale du chapitre 5

Chapitre 5

Reprendre les fouilles ?

Il apparait dans le cadre du programme ANR Globafrica¹ une éventuelle perspective de reprise des travaux à Sofala. Si une telle mission venait à se réaliser, nous aurions besoin de déterminer un plan de travail basé sur une série de problématiques et des objectifs de travail.

Comme nous venons de le voir, nous disposons d'une première source de réflexion pratique avec les travaux de terrain de Dickinson. Ses missions sont loin d'avoir apporté les résultats souhaités, mais sa démarche et son expérience vont nous permettre de nous adosser à un vis-à-vis théorique. Diverses critiques, dont certaines ne sont possibles que rétrospectivement, lui seront adressées, dans l'objectif unique de discuter et de formuler les problèmes.

En 50 ans, l'archéologie a évolué et entre autres événements, de nouvelles techniques sont apparues tandis que d'autres, par leur démocratisation, sont devenues économiquement accessibles. Nous discuterons ici de leur utilisation et de certaines de leurs applications dans le cadre d'une mission de prospection.

¹ Le programme ANR (Agence nationale de recherche) Globafrica de 2015-2019 est coordonné par Adrien Delmas et a pour but de financer et de mettre en relation les travaux historiques et archéologiques dans une approche historiographique de désenclavement de l'Afrique.

1. Nouvelles questions et nouveau mode opératoire après Dickinson

Les travaux de Dickinson constituent donc un point de départ précieux pour qui voudrait entreprendre une campagne de prospection du « site de Sofala ». Cependant on peut s'interroger sur sa démarche et sur ses conclusions. Il a été sur le site le plus probable, il n'y a pas trouvé le site d'habitat espéré et a considéré la baie de Sofala comme une impasse. Bien sûr il prend de grandes précautions dans ses publications et ne condamne pas la baie de Sofala, mais il abandonne le site après la campagne de 1970 et passe les saisons 1971 et 1972 à l'embouchure de la rivière Sabi, 90km au Sud. Pour les auteurs arabes de la période médiévale, Sofala est plus une côte qu'un lieu précis. Selon Dickinson, si la Sofala médiévale n'est pas dans la baie de Sofala actuelle, elle peut être dans n'importe quelle autre embouchure.

On peut rétrospectivement poser plusieurs questions : dans le cas de Sofala est-il nécessaire de chercher le site ? Pour trouver Sofala, Dickinson s'intéresse naturellement à l'occupation de communautés musulmanes dans la baie. Pour lui c'est cette population marchande qui doit constituer le comptoir swahili capable de revendiquer le toponyme de Sofala. Comme on l'a vu, Dickinson part des sources portugaises exclusivement. Ces sources nous informent de l'existence d'un village à l'arrivée des Portugais. Si la cohabitation a été extrêmement courte (autour d'un an), le village de Yusuf constitue ainsi pour qui lirait les sources portugaises l'héritière « légitime » de la Sofala médiévale.

Comme on peut le voir dans la carte générale du chapitre, la zone fouillée constitue une petite portion du nord de la baie. Dans certaines sources, on apprend que le village musulman compte 800 membres et que 2000 « hommes de tribus » vivent autour. Difficile d'évaluer la fiabilité de ces chiffres, mais même si on les divise par quatre on obtient une population de 700 personnes. Un village de ce type ne comporte évidemment pas de bâtiments sur plusieurs étages et la division accrue du travail n'exclut pas la nécessité de jardins à l'intérieur de l'agglomération. Ce type de village s'étend donc sur de très grandes superficies de terres qui ne sont pas du tout à l'échelle du site de Chitua Maotua creek.

L'espace de Sofala ne se résume donc pas au village présumé de Yusuf. Il doit s'étendre et pas seulement le long du littoral comme un village de pêcheurs, mais aussi vers l'intérieur des terres.

C'est surtout par son étendue dans le temps que la recherche du site prend une autre échelle. La première mention de Sofala par Massudi remonte au X^e siècle et la ville semble déjà plus ancienne. Le toponyme de Sofala fait donc sens pendant au moins six siècles avant l'arrivée des Portugais. De plus comme on a vu dans la partie une de nombreuses villes aurait pu exister dans le pays de Sofala. On peut imaginer que, sur une occupation aussi longue et aussi importante, il n'y ait pas un site, mais de très nombreuses zones d'occupation. Une majorité d'entre elles a déjà dû être détruite par la mer, mais de nombreuses autres pourraient encore s'étendre le long de la côte et vers l'intérieur des terres.

Dickinson s'intéresse lui à une échelle extrêmement fine en cherchant le village de Yusuf à Chitua Maotua creek. Cette zone est un minuscule espace dans la baie de Sofala. Nous ne reprochons évidemment pas à Dickinson d'avoir commencé quelque part, d'autant que son travail préliminaire pour définir le site semble très convaincant au regard des sources disponibles. Cependant après s'être confronté à une absence d'éléments probants, il saute directement à 90 km de là dans une autre embouchure. Cette décision a peut-être été motivée par de nouveaux éléments, mais ils ne sont pas donnés dans les documents à ma disposition.

Ainsi pour reprendre la question initiale : dans le cas de Sofala, est-il nécessaire de chercher le site ? En considérant que Sofala est un toponyme recouvrant une activité commerciale potentiellement étendue à la fois dans l'espace et dans le temps, il semble essentiel de trouver tous les sites possibles, aussi humbles qu'ils soient, pouvant être assimilés à ce pôle commercial.

À Kilwa, des édifices construits en pierre ont permis de découvrir de grands sites d'occupation les entourant. À Sofala, les structures en pierre sont peu probables. Aucune mention n'en est faite et les Portugais eux-mêmes auraient fait venir les pierres de Kilwa et Lisbonne pour la construction du fort. Que ce soit pour des raisons géologiques (absence d'affleurement de pierre de construction), ou pour des raisons culturelles, à savoir l'absence d'importation du savoir-faire technique et culturel, il faut s'attendre à ne pas trouver de structures monumentales à Sofala.

Mais une fois plusieurs sites repérés, leur étude pourrait répondre à de nombreuses questions. Quelle est la concentration de traces anthropiques dans la région ? Quelles sont les différentes périodes couvertes ? Si certains de ces sites peuvent être assimilés à des villages

contemporains les uns des autres, quel est leur lien entre eux dans l'espace et dans le temps ?
Se pourrait-il qu'ils fassent système ?

Pour le moment de nombreuses traces de sites potentiels sont indiquées par Dickinson au nord de la baie de Sofala, mais aucun site d'habitation n'a été découvert. Ces questions restent donc très anticipées, mais ces raisonnements nous indiquent une échelle de départ. Le toponyme de Sofala par son étendue spatio-temporelle potentielle demande un balayage suffisamment large pour trouver des sites au pluriel. La baie de Sofala en entier en y incluant la première bande vers l'intérieur des terres constitue un espace de départ suffisamment grand pour répondre à cet objectif. (Voir carte générale du chapitre)

Des recherches à cette nouvelle échelle spatiale, considérable, ne sont pas pour autant irréalisables, et pourraient être rendues possibles par la télédétection. Nous étudierons cette possibilité un peu plus loin.

2. Comprendre le terrain : commencer par une histoire géomorphologique

Comme nous l'avons déjà vu plusieurs fois, un des problèmes principaux auquel nous sommes confrontés est le terrain lui-même. Sofala est une zone côtière dans un endroit où le littoral est extrêmement instable. La morphologie d'un paysage évolue toujours et le milieu naturel se modifie. Mais le plus souvent, les changements les plus notables sont entraînés par des mécanismes relevant d'une échelle de temps bien supérieure à celle des sociétés étudiées. Ici ce ne sont pas des mécanismes géologiques qui modifient la géomorphologie, mais des phénomènes d'érosion bien plus rapides.

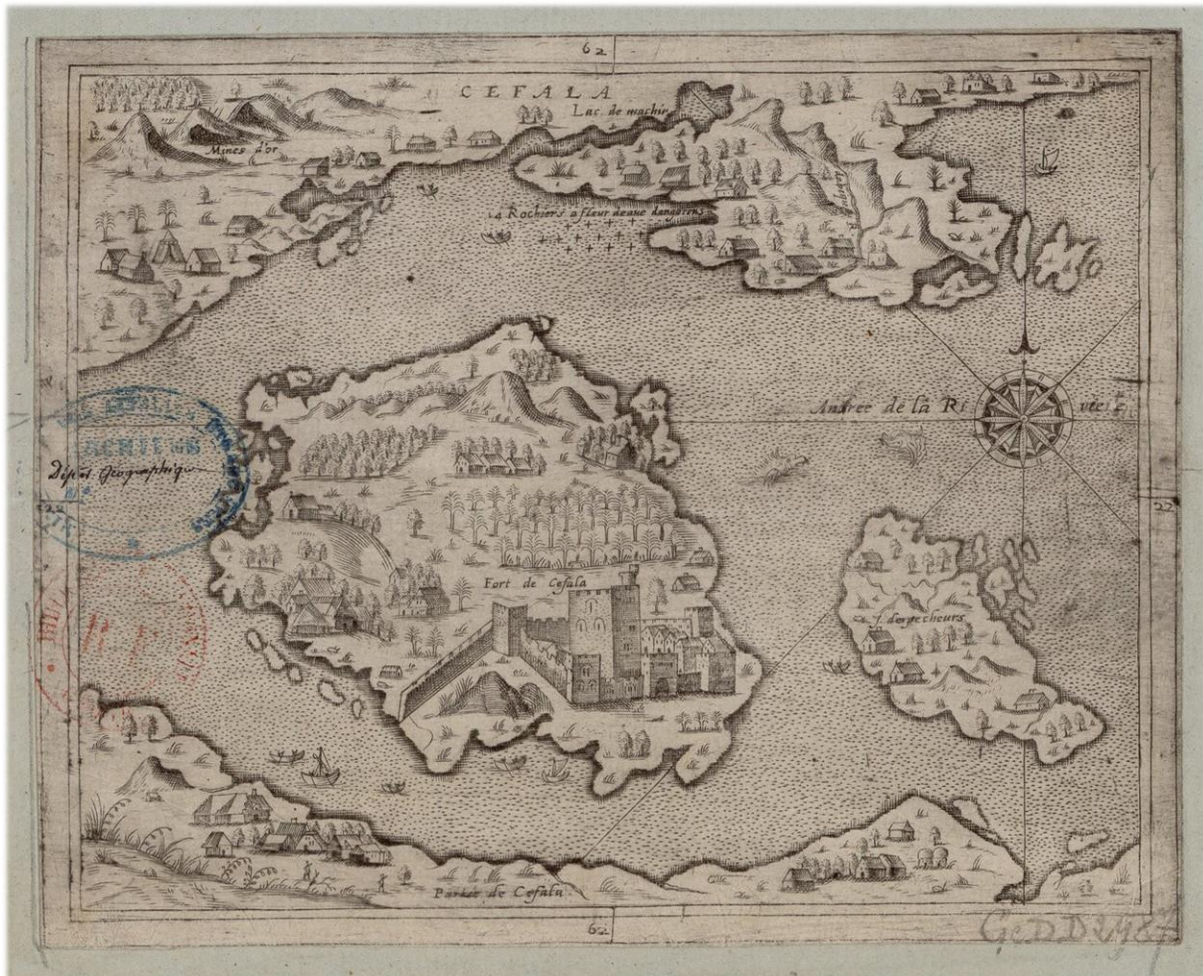
Sur la carte générale du chapitre 5, on voit le recul de la plage depuis les travaux de Dickinson, c'est-à-dire en 50 ans. Dickinson écrivait d'ailleurs dans son rapport de 1975 :

« La côte actuelle à cet endroit a perdu une bande de terre d'un demi-kilomètre de largeur par empiètement maritime depuis que le capitaine Owen a publié son relevé il y a 140 ans (Owen 1833). »¹

Une autre carte (ci-après) datant de 1580 est encore plus significative quant à l'instabilité de l'embouchure. Quel crédit peut-on lui accorder ? André Thevet (1502-1590) est un explorateur et géographe français² célèbre pour ses voyages d'une part en méditerranée et d'autre part au Brésil. Il paraît assez improbable qu'il ait été à Sofala, mais sa carte a pu être construite à partir de plusieurs autres plans que des anonymes ont pu lui ramener. Il est difficile d'évaluer le niveau de fiabilité de cette carte, mais on peut faire quelques observations. Les maisons sont de style européen et leur dissémination autour de la baie semble assez figurative. Cependant en ce qui concerne le dessin du rivage on peut noter que la carte se veut être suffisamment fiable pour prétendre aider à la navigation. En effet, on peut voir au nord de la carte l'indication : « Rochiers a fleur deaue dangereus ». On peut donc estimer que la carte cherche à être la plus exacte possible.

¹ R.W. DICKINSON, « The Archaeology of the Sofala Coast »..., *op. cit.* The present coast at this point has lost a strip of land up to half a kilometre wide by sea encroachment since Captain Owen published his survey 140 years ago (Owen 1833).

² Jacques LAFAYE, Itamar OLIVARES, « NOUVEAU MONDE CHRONIQUES DU », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 23 août 2018. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/chroniques-du-nouveau-monde/>



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Carte de Cefala (Sofala) 1580 par André Thevet, (1516-1590)¹

Dickinson n'a probablement jamais eu accès à cette carte qui devait se trouver aux archives nationales françaises. Il ne la mentionne d'ailleurs jamais alors qu'elle lui aurait été d'une grande aide. La carte nous montre le fort et son village sur une île, un village de pêcheurs sur une deuxième île plus petite à l'Est et diverses habitations à peu près également réparties autour de la baie. On nous indique des mines d'or dans des montagnes au nord-ouest de la carte sans que l'on sache si cela symbolise le plateau du Zimbabwe au loin ou si cela correspond à des monts plus près.

On peut dans tous les cas faire une observation importante, le dessin de la baie sur cette carte n'a rien à voir avec la baie aujourd'hui. On peut déjà se rendre compte visuellement de

¹THEVET, André, Cefala, 1580, Bibliothèque nationale de France, département Cartes et plans, GE DD-2987

l'évolution en comparant la carte avec la carte générale du chapitre, mais en essayant de superposer cette carte sur le logiciel de SIG on se rend compte qu'il n'y a aucune correspondance d'aucun repère et qu'aucun « point de contrôle »¹ n'est possible.

On peut cependant proposer une hypothèse de travail malgré les incertitudes sur la fiabilité de la carte de Thevet. Sur le plan le fort n'est pas du tout à l'échelle, mais on voit qu'il est placé au sud de l'île, il est donc séparé du rivage Nord par une portion de terre et un bras de mer et se retrouve dans le tiers Sud de l'embouchure. Aujourd'hui l'île a disparu et le fort est dans l'eau, mais il est seulement à 700 mètres de la côte et se trouve dans le quart Nord de l'embouchure. Ce déplacement semble indiquer que depuis le XVI^e siècle l'embouchure aurait connu un déplacement vers le Sud. L'espace au nord de l'embouchure est séparé du reste de la côte par une deuxième plage. (Voir sur la carte générale du chapitre, la plage est en gris) Ainsi,



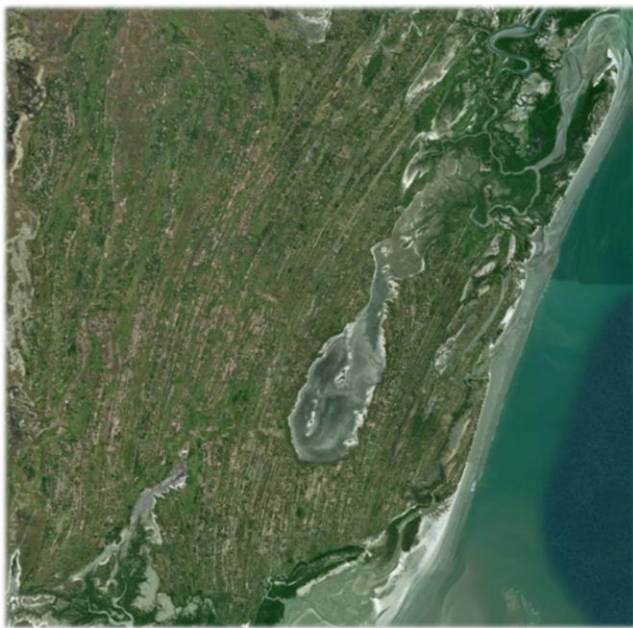
Image satellite de la baie de Sofala de 2007 avec de nombreuses zones inondées tiré de Google Earth Pro fond d'images archivés par année.

cette plage pourrait être un reste de l'ancien rivage et la pointe nord, et celle fouillée par Dickinson ne serait apparue que plus tard. La zone séparée par la plage grise est d'ailleurs inondable et passe partiellement sous l'eau. (voir image satellite ci-dessous) Cette hypothèse est très incertaine, mais si elle s'avérait exacte le sud de l'embouchure du XVI^e siècle serait la partie ayant connu la plus forte érosion tandis que la partie nord serait une avancée du littoral. La zone la plus indiquée pour trouver le village de Dickinson ou tout autre site serait 2 km plus au Nord, après la seconde plage.

¹ Un point de contrôle en géomatique est un « ancrage » d'un même repère entre un fichier raster (par exemple photo d'une carte ancienne en Jpeg) et un fond de carte géoréférencé. Une fois plusieurs points de contrôle placés on peut alors opérer une transformation du raster pour qu'ils correspondent parfaitement à la réalité en résolvant par exemple les problèmes d'échelles d'une même carte. On peut alors obtenir une coordonnée géographique très précise sur une carte médiévale dans les limites de sa fiabilité. Plus les points de contrôle sont nombreux plus le géoréférencement du raster est exact. Certaines techniques permettent de trouver des points de contrôle qui ne semble pas évident à première vue.

Est-il possible que l'embouchure se déplace de 2km vers le Sud, et comment ? Laurent Bruxelles¹ chercheur géomorphologue et géoarchéologue à l'INRAP et en détachement à l'IFAS (l'Institut Français d'Afrique du Sud à Johannesburg) pourrait participer au projet et donner sur place une lecture beaucoup plus détaillée du paysage. Ayant déjà eu la chance de discuter avec lui du cas de Sofala, certains phénomènes sont dès maintenant explicables.

L'embouchure connaît un double mouvement, d'une part une accumulation de sédiments crée de la terre émergée et d'autre part l'érosion détruit des portions du littoral.



Stries d'alluvionnement au sud de la baie de Sofala

La côte peut donc avancer sur la mer à certains endroits. L'embouchure est la voie de sortie de plusieurs rivières et les alluvions charriées par l'eau douce se déposent le long du rivage et forment par sédimentation de nouvelles bandes de terres. Cette avancée de la terre sur la mer est visible vue du ciel. Ci-contre une image aérienne des 10km de portion de côte au sud de l'embouchure montre des stries correspondant aux différentes couches de dépôt dans le temps. Il est très difficile

avec une photo de savoir à quelle période correspond chacune de ces stries, mais une fois sur place Laurent Bruxelles pourrait donner des estimations selon les zones, comme on pourrait le faire avec une stratigraphie, mais ici, horizontale.

L'érosion est également à l'œuvre et peut agir plus rapidement selon divers facteurs, dont les courants. Si une couche humus se dépose, la végétalisation peut solidifier un bout de terre. Mais un banc de sable, une île par exemple, peut en se dévégétalisant, disparaître très vite.

Une lecture de l'histoire géomorphologique de la baie de Sofala pourrait permettre d'estimer les dates des différentes zones et de privilégier les espaces les plus susceptibles

¹ Laurent Bruxelles, né en 1970, est un karstologue et géoarchéologue français membre de l'Inrap. Médaille de bronze du CNRS 2015, il a notamment travaillé à la datation de l'hominidé fossile Little Foot en Afrique du Sud.

d'avoir préservé des sites archéologiques du IX^e au XVI^e siècle. Mais pour comprendre le terrain avec précision et faire l'histoire de sa géomorphologie il faudra aller sur place...

3. Utilisation de la télédétection et des techniques de prospection aérienne

Grâce à de nouvelles techniques, prospecter et interroger une zone plus vaste est un objectif devenu réaliste. La prospection aérienne et les outils de télédétection pourraient permettre de repérer tout autour de la baie les sites potentiels. Raphael Hautefort, spécialiste de la télédétection archéologique et collaborateur régulier de l'INRAP, doit participer à la mission. Nous avons la chance de nous entretenir régulièrement avec lui pour définir les objectifs et les possibilités que nous offre la prospection aérienne.

Il est possible de repérer des sites avec de simples photographies aériennes. Les anciens fossés comblés par une terre moins dense favorisent la rétention d'eau et donc un certain type de végétation. Les anciens murs, au contraire, se sédimentent et laissent une bande dense plus hydrophobe. La terre en surface sèche plus vite.

Ci-dessous on peut observer une anomalie repérée avec Google Earth Pro dans la baie de Sofala¹ proche de Nova Sofala. Ce cliché est noté « ?A » sur la carte générale du chapitre.



Une anomalie sur un cliché aérien de 2003, tiré de Google Earth Pro avec un fond d'image archivé par année.

¹ 20° 8'41.93"S 34°43'57.35"E

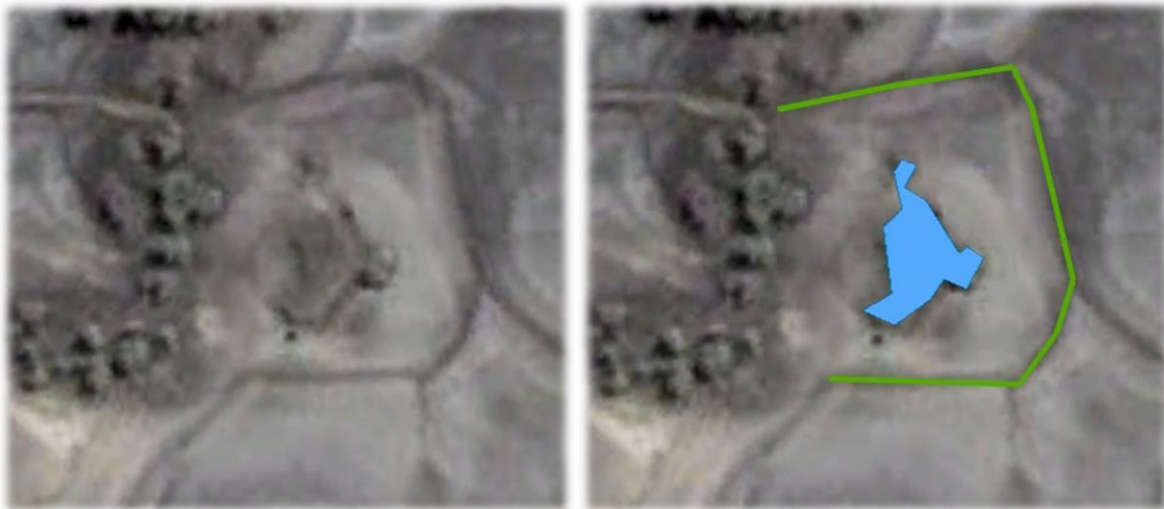
Les formes sur cette photographie sont totalement invisibles sur les clichés aériens des années précédentes et celle des années suivantes. La photographie a sûrement été prise à une période de l'année où la terre avait suffisamment séché pour faire ressortir ce type de traces.

On distingue ce qui pourrait être les fondations d'un mur d'enceinte. La superficie comprise dans ce mur extérieur (en marron) est de plus de deux hectares. Un second mur est visible (en vert) et cette deuxième enceinte occupe 1900 m². Enfin on repère au centre (en orange) une surface qui pourrait être un aménagement de sol pour un habitat. Si c'est le cas, la structure est gigantesque. Elle est à plusieurs kilomètres de la zone où Dickinson a prospecté, mais elle est bien au bord de la baie de Sofala à l'ouest de Nova Sofala.

Cette structure est sans aucun doute d'origine anthropique, sa nature et son époque sont beaucoup moins certaines. Cela pourrait être un grand caravansérail du XII^e siècle ou un projet hôtelier abandonné par son promoteur dans les années 1990. Pourtant il est intéressant de noter que cette structure est en périphérie de Nova Sofala dans une zone inondable et qu'elle ne ressemble à aucune habitation actuelle dans la région où les cases en terre composent l'essentiel du bâti. De plus il n'y a ni industrie, ni grandes installations agroalimentaires dans la région et ce lieu n'est accessible par aucune route. En réalité une structure touristique est tout à fait improbable dans cette région considérée comme instable depuis des décennies et elle n'aurait pas été construite si loin de la plage. La dernière possibilité serait le complexe militaire abandonné 1,5 kilomètre au sud. Mais encore une fois aucun des bâtiments ne ressemble à ces traces par leurs tailles et leurs formes, de plus ils sont toujours debout. A première vue aucune explication contemporaine ne semble très convaincante, la possibilité d'un site archéologique reste donc crédible. Sur place, il sera important de demander aux habitants les plus proches ce qu'ils pourraient savoir sur cette structure, mais aussi de réaliser d'autres relevés dont nous allons parler.

D'autres exemples moins évidents ont été repérés dans la zone. On voit sur ce deuxième cliché ci-après une autre anomalie¹ notée ?B sur la carte générale du chapitre.

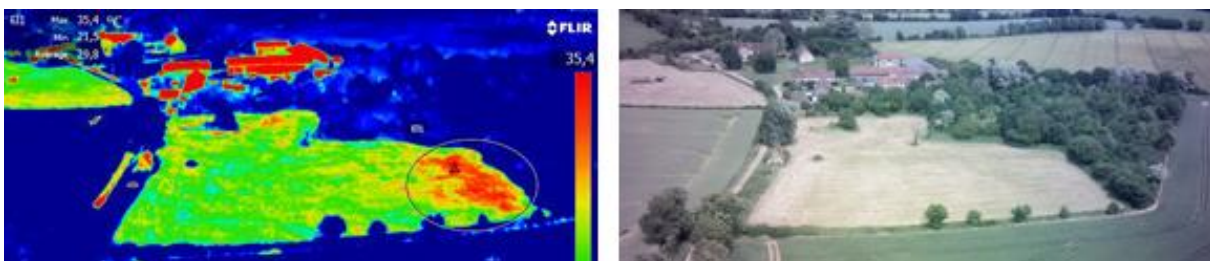
¹ 20° 9'6.36"S 34°42'19.22"E



Une anomalie sur un cliché aérien de 2003, tiré de Google Earth Pro avec un fond d'image archivé par année.

Les traces sur le sol correspondent ici à des cours d'eau. L'érosion liée à l'écoulement des eaux temporaire crée des sillons visibles dans toute la région. Mais ici l'eau semble contourner un obstacle et met en évidence un léger relief (en vert). Cet espace fait 40 mètres sur 35 mètres. Dans la nature, les formes carrées et rectangulaires sont très rares et ce carré approximatif pourrait être un aménagement de sol anthropique. Au centre, on voit un second relief (en bleu). A gauche, la végétation dessine également un angle droit. Cette structure peut tout à fait être une formation géologique atypique, mais il s'agit ici encore d'un exemple et la résolution de ces photos interdit toutes analyses détaillées.

Ces clichés offrent des indices, mais, heureusement, il n'est pas nécessaire d'attendre une sécheresse ou une pluie diluvienne pour repérer ce genre de trace. Plusieurs outils de télédétection peuvent être embarqués sur des drones quadricoptères. Des clichés de bien meilleures résolutions permettraient d'identifier d'autres sites. Les fosses ou les murs, comme nous l'avons vu, modifient la rétention de l'eau.¹

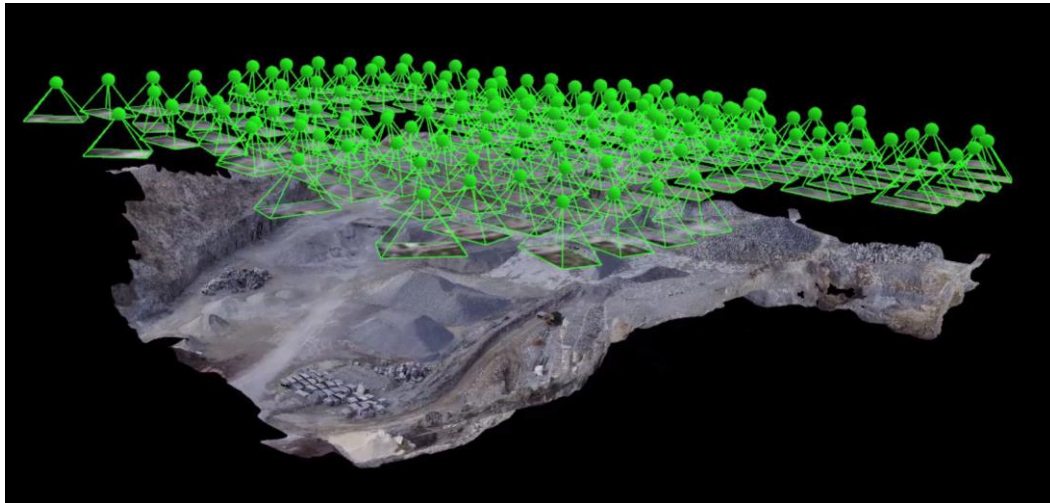


Exemple d'anomalie thermique : Un test de thermographie aéroportée par drone réalisé en Berry pour l'identifier des sites archéologiques

¹ N. POIRIER, « Archéodrone en Berry | Archéodrone »
<https://blogs.univtlse2.fr/archeodrone/2013/08/28/archeodrone-en-berry/>.

Ce phénomène produit une empreinte thermique. Un balayage de la zone par drone utilisant le spectre thermique¹ pourrait mettre en évidence toutes ces structures enterrées.

Une technique complémentaire consiste à reconstituer un terrain en 3 dimensions. La photogrammétrie est une technique permettant de visualiser les reliefs et microreliefs. Des structures peuvent former de très légers reliefs imperceptibles depuis le sol.



Modélisation d'un relevé photogrammétrique²

Un drone quadrille une zone et prend des clichés de manière à ce que chaque point de la zone soit relevé sur au moins trois clichés ou beaucoup plus selon la précision souhaitée. Chaque pixel sera donc photographié sous plusieurs angles créant ainsi des orthophotos. Il est ensuite possible de créer un nuage de points correspondant à la superposition de tous ces angles. En rajoutant la texture, on obtient enfin un MNT (modèle numérique de terrain).

Le MNT permet de voir tous les reliefs, mais aussi les différences de relief. C'est-à-dire que par certains traitements du MNT il est possible de voir tous les reliefs superposés.

Ces techniques permettent de prospecter sur de grandes superficies et de voir des éléments enfouis avant même d'ouvrir un sondage. Il y a cependant des limites à ces techniques. Le relevé est très rapide mais le poids des données est considérable. Le traitement informatique

¹ Pour éviter une trop importante perturbation de la végétation nous utilisons du PIR (Infrarouge proche 0,78 – 3µm de longueur d'onde) ou du MIR (Infrarouge moyen 3 – 50 µm de longueur d'onde)

² TECHNI DRONE, « Formation photogrammétrie ». <http://techni-drone.com/formation-drone/formation-photogrammetrie/>

pour produire un MNT multiplie le nombre d'information par pixel. Le poids des données finit par avoir un poids réel en disques durs qui devront être portés durant la mission. Il faudra donc opérer des choix et définir des priorités. Un relevé sera effectué puis traité et les éventuelles anomalies feront l'objet d'une prospection pédestre. Les MNT ou leurs parties ne présentant pas d'anomalies pourront être détruits.

Toutes ces techniques ne « trouvent » pas de grands sites archéologiques mais permettent de mettre à jours des faisceaux d'indices. Les deux exemples « ?A » et « ?B », vus plus haut, sont peut-être eux-mêmes sans intérêt archéologique. Mais c'est la méthode qui elle, une fois systématisée, offrira certainement des sites archéologiques parmi l'ensemble des anomalies identifiées.

Après l'identification d'anomalies, seule l'ouverture de sondages permettra de dater et d'estimer la nature des sites. Les sondages ou les éventuelles fouilles plus extensives pourront faire l'objet d'une deuxième mission.

Conclusion

Le toponyme de Sofala recouvre une région, celle du Sud de la côte des Zanj. On peut dire qu'il s'agit approximativement des côtes du Mozambique actuel. Cette région est connue dans la littérature dès le X^e siècle, mais cette première trace dans nos sources pourrait témoigner d'échanges bien plus anciens. Les villes de Sofala et dans une moindre mesure leur région, restent difficiles à saisir. Nous pouvons néanmoins considérer que nos recherches confirment l'intégration de cette région au système commercial de l'océan Indien et sa participation importantes aux échanges commerciaux.

La disposition des régions constitue la seule constante de toute notre période. Les auteurs du X^e siècle décrivent un pays des Zanj qui commence à la corne de l'Afrique par l'Abyssinie. Au Sud du pays des Zanj commence le pays de Sofala, puis vient le pays Wâqwâq. Toute la partie centrale constitue le pays des Zanj proprement dit. « Zanj » voulant dire « noir », nous pourrions penser qu'il désigne l'ensemble de la côte africaine. Mais, selon les auteurs et leurs formulations, les pays d'Abyssinie et de Sofala correspondent soit, à des régions limitrophes à celles du pays des Zanj, soit à des sous régions du pays des Zanj.

En ce qui concerne le toponyme de Sofala on rencontre plusieurs évolutions. Dans les sources que nous avons étudiées, nous avons considéré trois périodes différentes. Etant donné

l'imprécision et le nombre de sources, ces trois périodes ne constituent qu'une hypothèse de travail à soumettre à tout nouvel élément.

La première période qui débute avec Al-Mas'udi nous décrit Sofala comme une région et une capitale. Pour lui, la dynastie *waflimi* qui trône à Sofala et qui dirige une armée serait le roi de Sofala et du pays des Zanj. Le *Hudūd al-'Ālam* désigne également Sofala comme la ville du roi des Zanj. Dans l'histoire d'Ibn Šahriyār, les marins arrivent à Sofala dans une ville où ils sont reçus par un roi qui dirige un pays. Cette capitale est difficile à situer, mais nous avons une information concordante entre d'Ibn Šahriyār et Al-Mas'udi. Sofala est à une grande distance¹ à l'Est (au Sud) de *Qanbalū*. Si ce toponyme correspond bien à Pemba, cela nous emmène facilement sur les côtes du Mozambique. Tous les auteurs s'accordent sur un point, l'intérêt commercial de cette zone. 'Ibn Šahriyār et Al-Mas'udi nous parlent de l'or, mais de nombreuses autres marchandises sont mentionnées ; les esclaves, l'ambre, l'ivoire, diverses cornes massivement utilisées en Inde, des peaux de panthère, des écailles de tortue, les perles de nacre, etc. Al-Bīrūnī nous dit même que la richesse de la ville indienne de Somanāth repose sur son commerce avec Sofala. Les informations de nos auteurs semblent nouvelles. Elles ne viennent pas des grecs puisque dans le *Périples de la mer d'Erythrée*, aucune terre n'est mentionnée au sud de la côte est-africaine. Les informations viennent des marchands de l'océan et en priorité ceux de la péninsule arabique. Seul 'Ibn Šahriyār nous décrit les habitants de Sofala comme musulmans, mais tout le monde s'accorde sur l'importance du commerce avec eux. D'ailleurs les toponymes de Sofala et Waqwaq sont des désignations de commerçants arabes. Pourquoi marquer une rupture entre le pays de Sofala et sa continuité un peu plus au Sud ? Ces noms pourraient avoir une origine linguistique mais de nombreuses langues sont parlées le long de l'Afrique de l'Est et ne constituent pas pour autant des « peuples » différents pour les marchands. Nous pourrions soumettre l'hypothèse selon laquelle ces deux noms expriment une différenciation entre d'une part, un peuple intégré au système marchand transocéanique et, d'autre part, des populations, plus au sud, exclues de ces échanges, sinon en tant que « marchandises » plutôt que marchands².

¹ Entre 4800 et 6000 kilomètres pour 'Ibn Šahriyār et simplement « aux confins » pour Al-Mas'udi.

² Il est difficile d'estimer l'importance de Sofala dans la traite mais il serait logique que les régions limitrophes du pays soient les premières touchées par le rapt. Bien entendu ce raisonnement n'exclut pas l'approvisionnement en esclaves dans le pays de Sofala lui-même.

La deuxième période du XII^e au XIII^e siècle fournit des informations plus précises. Al-Idrissi et 'Abū l-Fidā' d'après les informations de Ibn Sa'īd, nous décrivent un pays de Sofala occupé par de nombreuses villes¹. *Daghouta*, la seule ville en concordance des deux auteurs est la ville de l'or, mais pour 'Abū l-Fidā' c'est *Seyouna* la capitale et *Leyrana* la ville musulmane. Sofala est devenu un pays aux multiples villes. Est-ce que ces villes sont apparues ou est-ce que les auteurs du XIII^e sont mieux informés que ceux du X^e. 'Ibn Šahriyār et Al-Mas'udi auraient pu avoir tendance, par méconnaissance, à rassembler toutes les histoires des différentes villes de Sofala dans une seule ville logiquement appelée Sofala. Ou alors une ville du pays de Sofala avait vraiment une importance particulière au X^e. Les marins omanais et yéménites utilisaient un terme arabe propre à la région et à la ville. Puis le développement d'autres villes et de comptoirs secondaires dans le pays de Sofala aurait amené les marins à les différencier en s'inspirant des toponymes locaux. Une des villes de Al-Idrissi, par exemple *Daghouta*, aurait pu être celle que l'on appelait avant simplement Sofala. Tout ceci ne constitue pas des réponses mais seulement des hypothèses. Durant cette deuxième période les auteurs insistent particulièrement sur une nouvelle marchandise à Sofala, le fer, abondamment utilisé en Inde.

Une troisième période entre le XIV^e et le XV^e siècle redonne à la région de Sofala une ville de Sofala. Elle est brièvement décrite comme telle par Ibn Battuta, mais c'est surtout Ibn Majid qui nous renseigne le mieux. La *Sufālīya* nous fait prendre la mesure de l'importance commerciale de la ville de Sofala au XV^e siècle. L'auteur produit pour les marins de l'océan Indien un grand traité pour leur permettre d'y accéder depuis n'importe où. L'or y est souvent mentionné ainsi que le Monomotapa. A cette période on considère qu'il existe un lien important entre l'Empire Zimbabwéen et la ville de Sofala. D'autre part les Portugais, en arrivant, font une description similaire de Sofala avec un roi musulman et de nombreuses marchandises.

Cependant nous n'avons pas pu étudier ici les sources portugaises par manque de temps. Des ouvrages comme ceux de Joao de Barros² constituent une autre grande fenêtre sur notre sujet et pourrait être un des objectifs de la suite de nos recherches en master 2.

Nous avons essayé de démontrer dans notre seconde partie l'intérêt que pourrait apporter l'archéologie aux objets trop peu documentés. Retrouver un site en lien avec Sofala fournirait une chronologie et une base à nos sources textuelles. Il ne faut pas chercher un site dans la baie

¹ Voir récapitulatif p50

² JOÃO DE BARROS, *Joao De Barro Decadas Da Asia Decada I...*, op. cit.

de Sofala ou sur le reste du littoral, mais des sites. Il est impossible pour le moment de mettre en lien la Sofala du X^e, la *Daghouta* du XIII^e et la Sofala de Ibn Majid, mais le site de Nova Sofala paraît être l'endroit le plus indiqué pour commencer quelque part. Et retrouver les villes de *Sayuna*, *Dendema* ou toute autre ville est tout aussi important. Il sera certainement impossible d'attribuer tel site archéologique à tel toponyme mentionné par Al-Idrissi, mais redessiner le littoral archéologique pourrait permettre de reconstituer le sud de la côte swahilie dont on montre dans la partie une, sa place dans le réseau mondial. Le site de Chibuene est un premier point sur la carte des villes de Sofala et de Waqwaq. D'autres sites potentiels existent le long de la côte mozambicaine et pourraient être fouillés, mais ce type d'avancée dépend directement des programmes et des ressources de l'archéologie mozambicaine.

Dickinson nous a offert une première réflexion sur le site de la baie de Sofala. Nous pensons que la prospection aérienne et la démarche de terrain que nous avons exposées dans ce mémoire pourrait en constituer la continuité et permettre la découverte de sites. C'est d'ailleurs ce que nous concluons des textes arabes : les informations sont imprécises mais de nombreux sites pourraient être trouvés dans cette région riche d'histoire et de connexions.

Bibliographie

Etudes

ABOULFEDA, *Géographie d'Aboulféda, traduite de l'arabe en français et accompagnée de notes et d'éclaircissements par M. Reinaud (et M. Stanislas Guyard)...*, Paris, France, Impr. nationale, 1848, vol. 3/.

AHMAD S. Maqbul, « Ibn Mādjid », *Encyclopédie de l'Islam*, 1 octobre 2010,

AMHED IMAM, *Ibn Majid The Master Navigator Scientific Series*.

ARNOLD Thomas W., BASSET René et HARTMANN Richard, *Encyclopédie de l'Islam: dictionnaire géographique, ethnographique et biographique des peuples musulmans*, Leyde Paris, E.J. Brill Picard Klincksieck, 1913.

BEAUJARD Philippe, *Les mondes de l'océan Indien*, Armand Colin, 2012.

BERTRAND Romain, « Puisque ton navire n'est pas fait de planches... », *Ethnologie française*, 45-1, 4 mars 2015, p. 19-29.

BOILOT D. J., « Al-Bīrūnī », *Encyclopédie de l'Islam*, 1 octobre 2010,

BOIVIN Nicole, CROWTHER Alison, HELM Richard et FULLER Dorian Q., « East Africa and Madagascar in the Indian Ocean world », *Journal of World Prehistory*, 26-3, 1 septembre 2013, p. 213-281.

BOSWORTH C. E., « Ḥudūd al-ʿĀlam », *Encyclopédie de l'Islam*, 1 octobre 2010,

CHAMI Felix A., « A Review of Swahili Archaeology », *The African Archaeological Review*, 15-3, 1998, p. 199-218.

CHANDEIGNE Michel et DUVIOLS Jean-Paul, *Sur la route de Colomb et Magellan : idées reçues sur les grandes découvertes*, Paris, le Cavalier bleu éd, coll.« Idées reçues », 2011, vol. 1/.

COMPAGNIE DE MOZAMBIQUE, *Les mines d'or de Manica & Sofala : Afrique du sud-est : notices historiques, géographiques et géologiques*, Paris, Compagnie de Mozambique, 1892.

DAPPER Olfert (1639-1689), *Description de l'Afrique : contenant les noms, la situation et les confins de toutes ses parties... ([Reprod.]) / trad. du flamand d'O. Dapper,... ; [publ. par l'Institut national des langues et civilisations orientales]*, Amsterdam, W. Waesberge, Boom et Van Someren, 1686.

DEVIC L.-Marcel (1832-1888) Auteur du texte, *Le pays des Zendjs, ou La côte orientale d'Afrique au moyen âge : (géographie, mœurs, productions, animaux légendaires), d'après les écrivains arabes / par L.-Marcel Devic,...*, Paris, Hachette, 1883.

DUCENE Jean-Charles, « Une nouvelle source arabe sur l'océan Indien au X^e siècle : le Ṣaḥīḥ min aḥbār al-biḥār wa-'aḡā'ibihā d'Abū 'Imrān Mūsā ibn Rabāḥ al-Awsī al-Sīrāfī », *Afriques. Débats, méthodes et terrains d'histoire*, 06, 25 décembre 2015,

DUNLOP D. M., « Al-Balkhī », *Encyclopédie de l'Islam*, 1 octobre 2010,

FAUVELLE-AYMAR François-Xavier, *Le rhinocéros d'or: histoires du Moyen Âge africain*, Paris, Gallimard, coll.« Collection Folio », n° 239, 2014.

FERRAND G. et FREEMAN-GRENVILLE G. S. P., « Sofala », *Encyclopédie de l'Islam*, 1 octobre 2010,

FERRAND Gabriel, « Le pilote arabe de Vasco de Gama et les instructions nautiques des arabes au XV^e siècle », *Annales de géographie*, 31-172, 1922, p. 289-307.

FREEMAN-GRENVILLE G.S.P., *The East african coast, Select documents from the first to the earlier Nineteenth century*, 1962.

FREEMAN-GRENVILLE G. S. P., « Mozambique », *Encyclopédie de l'Islam*, 1 octobre 2010,

GIBB H. a. R., « Abū l-Fidā », *Encyclopédie de l'Islam*, 1 octobre 2010,

GILLIOT Cl, « Yāḳūt al-Rūmī », *Encyclopédie de l'Islam*, 1 octobre 2010,

GOSSELAIN Olivier, CORNELISSEN Els, MACEACHERN S. et LIVINGSTONE Smith, *Manuel de terrain en archéologie africaine*, Tervuren, Musée Royal de l'Afrique centrale (MRAC) / Koninklijk Museum voor Midden-Afrika (KMMA), 2017.

GUILLAIN Charles (1808-1875) Auteur du texte, *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale. Partie 1 / recueillis et rédigés par M. Guillain,...*, Paris, A. Bertrand, 1856.

HIRSCH Bertrand et CHRETIEN Jean-Pierre, « Maîtriser le temps », *Afrique & histoire*, 2-1, 2004, p. 19-29.

JANIN Raymond, « Ferrand (Gabriel), Introduction à l'astronomie nautique arabe », *Revue des études byzantines*, 28-156, 1929, p. 497-498.

JOUANNES Claude, « La Sufālīya, un poème du maître-pilote Ṣḥihāb Ad-dīn Ahmad Bin Mājīd », *Etudes Océan Indien*, 31, 2001, p. 35-114, coll.« Inalco ».

LAFFITTE Roland, « Comment Vasco de Gama a bénéficié de la nautique arabe dans l’océan Indien », 2014.

LE GUENNEC-COPPENS Françoise et MERY Sophie, « Les Swahili : une singularité anthropologique en Afrique de l’Est », *Journal des Africanistes*, 72-2, 2002, p. 55-70.

LEYDEN John (1775-1811) Auteur du texte et MURRAY Hugh (1779-1846) Auteur du texte, *Histoire complète des voyages et découvertes en Afrique, depuis les siècles les plus reculés jusqu’à nos jours*, Paris, A. Bertrand, 1821.

MACHADO José Pedro, « Le professeur David Lopes (1867-1942) », *Bulletin hispanique*, 45-1, 1943, p. 81-83.

MIQUEL A., « Ibn Baṭṭūṭa », *Encyclopédie de l’Islam*, 1 octobre 2010,

MIQUEL A., « Ibn Ḥawḳal », *Encyclopédie de l’Islam*, 1 octobre 2010,

MOTA A. Teixeira da, *Cartografia antiga de Sofala*, Lisboa, Junta de Investigações do Ultramar, coll.« Centro de Estudos de Cartografia Antiga », n° 87, 1973.

NEWITT M. D. D., « The Early History of the Sultanate of Angoche », *The Journal of African History*, 13-3, 1972, p. 397-406.

NEWITT Malyn, *A history of Mozambique*, Londres, C. Hurst & Co., 1995.

NIANE Djibril Tamsir et COMITE SCIENTIFIQUE INTERNATIONAL POUR LA REDACTION D’UNE HISTOIRE GENERALE DE L’AFRIQUE, *Histoire générale de l’Afrique. IV, IV*, Paris, UNESCO, 2011.

OMAN G., « Al-Idrīsī », *Encyclopédie de l’Islam*, 1 octobre 2010,

PELLAT Ch, « Al-Mas’ūdī », *Encyclopédie de l’Islam*, 1 octobre 2010,

PELLAT Ch, « Ibn Sa’īd al-Maghribī », *Encyclopédie de l’Islam*, 1 octobre 2010,

PWITI Gilbert, « Settlement and Subsistence of Prehistoric Farming Communities in the Mid-Zambezi Valley, Northern Zimbabwe », *The South African Archaeological Bulletin*, 51-163, 1996, p. 3-6.

RANGLES W. G. L., « La fondation de l’empire du Monomotapa. », *Cahiers d’études africaines*, 14-54, 1974, p. 211-236.

RANGLES W.G.L., *L’empire du Monomotapa, du XV^e siècle au XIX^e siècle.*, Paris, Mouton EHESS, 1975.

TALBI M., « Ibn Ḳhaldūn », *Encyclopédie de l’Islam*, 1 octobre 2010,

VAGNON Emmanuelle et VALLET Éric, *La fabrique de l’Océan Indien: cartes d’Orient et d’Occident, Antiquité-XVI^e siècle*, Paris, France, Publications de la Sorbonne, 2017.

VELHO Álvaro et TEYSSIER Paul, *Vasco de Gama. Le premier voyage (1497-1499). La relation attribuée à Álvaro Veho*, Chandaigne, 2017.

VERIN Pierre, INSTITUT NATIONAL DES LANGUES ET CIVILISATIONS ORIENTALES et CENTRE D'ETUDES ET DE RECHERCHES SUR L'OCEAN INDIEN OCCIDENTAL (éd.), *Études Océan Indien*, Paris, France, Publications Langues'O, 1983.

VERNET-HABASQUE Thomas, DELMAS Adrien et LANE Paul, *Rapport de mission ANR Globafrica/IFAS-Recherche Mozambique, 14-22 mars 2017*, 2017.

WIET Gaston, « Ibn Majid. — Le pilote des mers de l'Inde, de la Chine et de l'Indonésie, texte arabe, reproduction phototypique du manuscrit 2292 de la Bibliothèque Nationale de Paris, publié par Gabriel Ferrand, 8 fascicules formant le tome I. », *Syria. Archéologie, Art et histoire*, 6-4, 1925, p. 379-381.

WYNNE-JONES Stephanie et LAVIOLETTE Adria, *The Swahili World*, Routledge, 2017.

Sources arabo-musulmanes

ABOULFEDA, *Géographie d'Aboulféda, traduite de l'arabe en français et accompagnée de notes et d'éclaircissements par M. Reinaud (et M. Stanislas Guyard)...*, Paris, France, Impr. nationale, 1848, vol. 3/.

ABU AL-FIDA' ISMA'IL IBN 'ALI, REINAUD Joseph Toussaint et GUYARD Stanislas, *Ġūgrāfiya Abī al-Fidā' = Géographie d'Aboulféda. 2, Traduction du Texte arabe et Index général*, Francfurt am Main, Allemagne, Institute for the history of Arabic-Science, 1998.

ALBERUNI et SACHAU Carl Edward, *Alberuni's India. An account of the religion, philosophy, literature, geography, chronology, astronomy, customs, laws and astrology of India about AD 1030. Repr.*, New Delhi, Oriental Reprint, 1983.

BUZURK IBN SHAHRIYAR, LITH P. A. van der et DEVIC L. Marcel, *Livre des merveilles de l'Inde*, Leide, E.J. Brill, 1883.

FREEMAN-GRENVILLE G.S.P., *The East african coast, Select documents from the first to the earlier Nineteenth century*, 1962.

'ALI Abū al-Fidā' Ismā'īl ibn, *Géographie d'Aboulféda*, Imprimerie nationale, 1848.

IBN BAṬṬUTAī Muḥammad ibn 'Abd Allāh, DEFREMERY Charles, SANGUINETTI Beniamino Raffaelo et MONTEIL Vincent-Mansour, *Voyages d'Ibn Battūta*, Paris, Anthropolos, coll.« Collection d'oeuvres représentatives. Série arabe », 1979.

IBN ḤAWQAL Muḥammad ibn 'Alī al-Naṣībī Abū al-Qāsim, KRAMERS Johannes Hendrik, WIET Gaston et MIQUEL André, *La configuration de la terre*, Paris, Maisonneuve et Larose, coll.« Références », 2001.

JOUANNES Claude, « La Sufālīya, un poeme du maitre-pilote Ṣhīhāb Ad-dīn Ahmad Bin Mājīd », *Études Océan Indien*, 31, 2001, p. 35-114, coll.« Inalco ».

MAC GUCKIN DE SLANE William, MAC GUCKIN DE SLANE William et IBN HALDŪN,

Prolégomènes historiques, Paris, France, Imprimerie impériale, 1862, vol. 3/.

MAS'UDI 'Alī ibn al-Ḥusayn al-, BARBIER DE MEYNARD Charles, PAVET DE COURTEILLE Abel et PELLAT Charles, *Les prairies d'or*, Nouv. éd., Paris, Société asiatique, coll.« Collection d'ouvrages orientaux », 1971.

MINORSKY Vladimir et BARTOL'D Vasilij Vladimirovič, *Hudud al-'Alam « The regions of the world »: a persian geography 372 A.H.-982 A.D.*, Oxford, The University Press, coll.« E. J.W. Gibb Memorial Series. New Series », 1937.

RAMHURMUZI (09..-1009) Buzurk ibn Šahrayār al-, *Livre des merveilles de l'Inde*.

SOCIETE DE GEOGRAPHIE, *Recueil de voyages et de mémoires, Géographie d'Edrissi*, Everat, 1836.

Sources archéologiques

BALSAN François, « Ancient Gold Routes of the Monomotapa Kingdom », *The Geographical Journal*, 136-2, 1970, p. 240-246.

CHAMI Felix A., « A Review of Swahili Archaeology », *The African Archaeological Review*, 15-3, 1998, p. 199-218.

DICKINSON R. W., « The Archaeology of the Sofala Coast », *The South African Archaeological Bulletin*, 30-119/120, 1975, p. 84-104.

DICKINSON R. W., *Report on Sofala investigations*, Harare, University College of Rhodesia, 1969.

EKBLOM Anneli, EICHHORN Barbara, BADENHORST Shaw, BERGER Amelie et SINCLAIR Paul J., « Land use history and resource utilisation from a.d. 400 to the present, at Chibuene, southern Mozambique », *Vegetation History and Archaeobotany*, 23-1, 1 janvier 2014, p. 15-32.

EKBLOM Anneli et SINCLAIR Paul, « Chibuene », *The Swahili World*, 16 octobre 2017, p. 205-212.

LANE Paul et REID Andrew, *Editorial: Azania at Fifty*, 2015, vol.50.

LIESEGANG Gerhard, « Archaeological Sites on the Bay of Sofala », *AZANIA: Journal of the British Institute in Eastern Africa*, 7, 1 janvier 1972, p. 147-159.

MOTA A. Teixeira da, *Cartografia antiga de Sofala*, Lisboa, Junta de Investigações do Ultramar, coll.« Centro de Estudos de Cartografia Antiga », n° 87, 1973.

PAWLOWICZ Matthew, « A Review of Ceramics from Tanzania, Malawi, and Northern Mozambique, with Implications for Swahili Archaeology », *African Archaeological Review*, 30, 1 décembre 2013.

Annexes

Sélection sur Sofala extrait des *Prairies d'or*:

‘Alī ibn al-Ḥusayn al-MAS‘UDI, Charles BARBIER DE MEYNARD, Abel PAVET DE COURTEILLE et Charles PELLAT, *Les prairies d'or*, Nouv. éd., Paris, Société asiatique, coll. « Collection d'ouvrages orientaux », 1971.

Paragraphe : §243 à §258, paragraphes : §361 à §366, paragraphes : §844 à §874

CHAPITRE X

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX SUR L'OCÉAN INDIEN ET OPINIONS ÉMISES SUR SON ÉTENDUE, SES RAMIFICATIONS ET SES GOLFES ¹

§ 243. — On a déterminé les dimensions de la mer [qui baigne] l'Inde et qui [n'est autre que la mer] d'Abyssinie ² : sa longueur, de l'Ouest [I, 231] à l'Est, [c'est-à-dire] de l'extrémité de l'Abyssinie aux confins de l'Inde et de la Chine est de 8 000 milles; la largeur diffère selon les endroits et varie entre 2 700 et 1 900 milles. On donne encore, relativement à l'étendue de cette mer, différentes évaluations que nous passons sous silence, parce que, aux yeux des gens du métier, elles ne reposent sur aucune preuve satisfaisante. [Quoi qu'il en soit,] cette mer est la plus vaste du monde habitée.

§ 244. — Elle forme, sur les côtes d'Abyssinie, un golfe (*khalidj*) qui s'avance dans la contrée de Berbera (Barbarâ), dans le pays habité par les Zandj et les Abyssins; ce golfe, connu sous le nom d'al-Khalidj al-Barbarî (golfe d'Aden), a 500 milles de longueur, et sa largeur, d'une rive à l'autre, est de 100 milles. Il ne faut pas confondre cette Berbera avec la Berbérie, qui est située en Ifriqiya, au Maghrib, pays bien distinct [de celui dont nous parlons], et qui n'a de commun avec lui que le nom. Les pilotes de l'Oman traversent ce golfe pour gagner l'île [I, 232] de Qanbalû (Zanzibar), située dans la mer de Zanguebar ³ et habitée par une population mélangée de Musulmans et de Zandj idolâtres.

§ 245. — Ces mêmes marins de l'Oman prétendent que ce golfe d'Aden, qu'ils désignent sous le nom de mer de Berbera et pays de Hafûnâ ⁴, est d'une étendue plus grande que celle que nous venons d'indiquer; [ils ajoutent] que ses vagues ressemblent à de hautes montagnes, et ils les nomment « vagues aveugles » (*mawdj a'mâ*) parce que, après s'être enflées comme d'énormes montagnes, elles se creusent en forme de profondes vallées, mais elles ne se brisent pas et ne sont jamais couvertes d'écume

¹ La principale source paraît être Abū Zayd as-Sirāfi, mais Mas'ūdī y ajoute certainement des informations personnelles.
— ² al-baḥr al-Ḥabashī. — ³ baḥr az-Zandj. — ⁴ Ḥafûnâ ou Ḥafûnī = Opone.

comme on le remarque dans les autres mers; ils prétendent que ce sont des vagues possédées du démon. Les marins de l'Oman qui fréquentent ces parages sont des Arabes de la tribu des Azd; lorsqu'ils ont gagné le large et qu'ils montent et descendent au gré de cette mer agitée, ils chantent en cadence, durant leurs manœuvres, le refrain suivant :

Berbera et Hafûnà, et vos vagues folles!

[I, 233] *Hafûnà et Berbera, voilà leurs vagues.*

§ 246. — Le terme de leur course sur la mer de Zanguebar est l'île de Qanbalû dont nous avons déjà parlé, et le pays de Sufâla et d'al-Wâqwâq, situé sur les confins du territoire des Zandj et dans la partie inférieure de cette mer. Les Sirâfiens font aussi cette traversée, et j'ai moi-même navigué sur cette mer en partant de Sindjâr, capitale de l'Oman, en compagnie de plusieurs navigateurs (*nâkhûdha*) sirâfiens, entre autres Muhammad b. Zaydabûd (ar-Raydûn?) et Djawhar b. Ahmad, surnommé Ibn Sira¹; celui-ci y périt par la suite avec tout son équipage. Ma dernière traversée de l'île de Qanbalû à l'Oman remonte à l'année 304/916-7. J'étais à bord d'un bâtiment appartenant à Ahmad et 'Abd as-Samad², tous deux frères de 'Abd ar-Rahîm³ b. Dja'far as-Sirâfi, à Mikân⁴, qui est un quartier de Sirâf; ces deux mêmes personnages, Ahmad et 'Abd as-Samad, ont péri ensuite corps et biens dans [I, 234] cette mer. Lors de mon dernier voyage, l'émir de l'Oman était Ahmad b. Hilâl b. Ukht al-Qaytal⁴. Certes, j'ai navigué sur bien des mers, la mer de Chine⁵, la Méditerranée⁶, la Caspienne⁷, la mer Rouge⁸ et la mer du Yémen, j'y ai couru des dangers sans nombre, mais je n'en connais pas de plus périlleuse que cette mer de Zanguebar dont nous venons de parler.

§ 247. — C'est là aussi qu'on rencontre le poisson nommé *uwâl* (ou *ufâl* = baleine)⁹ qui atteint quelquefois une longueur de 4 à 500 coudées [dites] *'umari* qui sont usitées dans le pays; mais sa longueur ordinaire est de 100 coudées. Souvent, par les temps de calme, il sort de l'eau l'extrémité de ses nageoires qu'on peut comparer au grand *qildâ'* — c'est-à-dire à la grande voile — d'un navire; parfois, il laisse apparaître sa tête [à la surface] et souffle dans l'eau, qui est projetée dans l'atmosphère au-dessus d'une portée de flèche. Les marins qui, nuit et jour, redoutent son approche, heurtent des morceaux de bois ou battent le tambour pour le tenir à distance. À l'aide de sa queue et de ses nageoires, il rabat les poissons vers sa bouche qu'il ouvre en grand, [I, 235] et on les voit se précipiter à l'intérieur de son corps. Dieu¹⁰, pour réprimer les excès de ce monstre, dirige contre lui un poisson qui n'a qu'une coudée de long et qu'on nomme *lashk*. Celui-ci s'attache au fond de l'ouïe de la baleine qui, ne pouvant se débarrasser de son ennemi, plonge à une grande profondeur, se heurte

¹ Non identifiés. — ² 'Abd as-Şamad. — ³ 'Abd ar-Rahîm; ces personnages n'ont pas été identifiés. — ⁴ Non identifié. — ⁵ baħr as-Şîn. — ⁶ baħr ar-Rûm. — ⁷ baħr al-Khazar. — ⁸ baħr al-Qulzum. — ⁹ Ce passage est emprunté à *Relation*, § 1 et suiv., avec quelques remaniements de style. — ¹⁰ *Comp. Relation*, § 2.

contre le fond et finit par expirer; [on voit alors son cadavre] flotter à la surface de l'eau, semblable à une haute montagne. Lorsque le poisson nommé *lashk* s'attache à un bâtiment, la baleine, malgré son énorme volume, n'ose s'approcher du navire et prend la fuite à la vue de cette petite [bête] dont l'attaque est toujours la cause de sa mort.

§ 248. — Il en est de même du crocodile, qui a pour ennemi mortel un petit animal vivant sur le rivage ou dans les îles du Nil¹. Le crocodile n'ayant pas d'orifice intestinal, ses aliments se convertissent en vers dans son estomac; lorsque ces vers le tourmentent, il sort du fleuve et se renverse sur le dos, en tenant sa gueule béante. La Providence lui envoie alors quelques oiseaux aquatiques [I, 236] comme le pluvier², le *hisânt*³ et le *shâmurk* qui, habitués à ce genre d'exercice, dévorent tous les gros vers qui ont pris naissance dans le corps de cet animal. La petite bête, qui se tient en embuscade dans le sable, profite de ce moment pour se faufiler dans son gosier et s'introduire dans l'intérieur de son corps. En vain le crocodile se heurte contre le sol et regagne le fond du Nil; son adversaire, maître de ses entrailles, lui déchire l'abdomen et sort par cette ouverture. Il arrive souvent que le crocodile se donne volontairement la mort avant d'être délivré de la bête, qui sort ensuite de son corps. Cet animal, qui n'a guère qu'une coudée de long, ressemble à la belette (*ibn 'irs*), et il est pourvu d'un grand nombre de pieds et de griffes.

§ 249. — La mer de Zanguebar renferme encore plusieurs sortes de poissons, qui présentent les formes les plus variées. Sans la tendance qu'a l'esprit humain à nier ce qu'il ignore et à rejeter tout ce qui sort du cercle habituel [de ses connaissances], nous pourrions parler d'un grand nombre de merveilles qu'offrent ces mers, des poissons et des animaux qu'elles [I, 237] renferment et des autres curiosités que recèlent les eaux.

§ 250. — Mais revenons [à notre sujet] et décrivons les ramifications de l'océan Indien, ses golfes (*khalîdj*), les baies et les langues de terre qu'il forme. Un autre golfe (*khalîdj*) partant de l'océan Indien pénètre jusqu'à la ville d'al-Qulzum, qui est du ressort de l'Égypte, à trois jours de Fostat. Ce golfe, qui longe la ville d'Élath (Ayla), le Hedjaz, Djedda et le Yémen, a une longueur de 1 400 milles, sur 200 milles de large dans sa moindre largeur, et 700 milles en son milieu, point de sa largeur extrême. En face du Hedjaz et de la ville d'Élath, sur la rive occidentale de ce golfe, on rencontre le pays d'al-'Allâqî, le territoire de 'Aydhâb, situé dans la Haute-Égypte et dans le pays des Bedjas (Budja); puis vient le pays des Abyssins et des Noirs, jusqu'à l'endroit où le golfe rejoint l'extrémité inférieure du pays des Zandj, non loin de la région de Sofala (Sufâla).

§ 251. — [I, 238] Un autre bras de la même mer forme le golfe Persique⁴, qui s'étend jusqu'à al-Ubulla, aux estacades (*khashabât*) et à 'Abbâdân, dans la province de Bassora. Ce golfe a 1 400 milles de long et, à son origine, il n'a pas moins de 500 milles

¹ Mas'ûdî semble faire allusion à la mangouste (*nims*). — ² *iftawâ*. — ³ *hisânt*; cet oiseau n'a pu être identifié exactement, mais le mot semble désigner les « chevaliers ». — ⁴ baḥr Fâris.

de large; mais, en différents endroits, ses deux rives ne sont qu'à une distance de 150 milles. La forme de ce golfe est un triangle, dont le sommet est situé à al-Ubulla. A l'Est, il longe la côte du Fars, depuis la région de Dawraq al-Furs, la ville de Mahrubân, Sînîz — où se fabriquent les tissus brochés et autres étoffes nommées *sîntzi* —, la ville de Djannâbâ — qui donne son nom aux étoffes dites *djannâbî* —, la ville de Nadjîram — qui dépend de Sirâf — et le pays d'Ibn 'Umâra. [On rencontre] ensuite la côte du Kerman (Kirmân), avec la ville d'Ormuz (Hurmûz) située en face de Sindjâr, dans l'Oman; en suivant toujours le bord [oriental] du golfe, on arrive dans le Makrân¹, habité par les Khâridjites — les Shurât; ce [I, 239] pays abonde en palmiers.

§ 252. — Après Tiz Makrân, [commence] le littoral du Sind, où sont les bouches de l'Indus, principal fleuve de cette contrée, dont nous avons fait mention précédemment². Dans ces parages s'élève la ville d'ad-Daybul; c'est là que la côte indienne se joint au territoire de Broach³ — où l'on fabrique les lances dites *barwasî*⁴; enfin la côte se prolonge sans interruption, tantôt cultivée, tantôt stérile, jusqu'en Chine.

§ 253. — Sur la rive opposée aux côtes du Fars, au Makrân et au Sind, se trouvent le pays d'al-Bahrain⁵, les îles de Qatar⁶, le littoral des Banû Djadhîma, l'Oman, le Mahra, jusqu'à Ra's al-Djumdjuma qui est situé dans le pays d'ash-Shihr⁷ et d'al-Ahqâf⁸. Le golfe renferme plusieurs îles, telles que l'île de Khârak, ou pays de Djannâbâ, parce qu'elle est rattachée au territoire de Djannâbâ dont elle n'est distante que de quelques parasanges; c'est dans cette île que l'on pêche les perles connues sous le nom de *khârakî*. Telle est aussi l'île de Bahrain (Uwâl), habitée par les Banû Ma'n, les Banû Mismâr et plusieurs autres [I, 240] tribus arabes; elle n'est qu'à une journée ou même moins des villes de la côte du Bahrain. Sur cette côte, s'élèvent les villes d'az-Zâra et d'al-Qatîf⁹, sur le littoral du pays de Hadjar. A la suite de l'île de Bahrain viennent de nombreuses autres îles, entre autres celle de Lâft, ou île des Banû Kâwân (Abarkâwân), qui fut conquise par 'Amr b. al-'Âs¹⁰, et où l'on voit encore une mosquée portant son nom. Cette île est bien peuplée, couverte de villages et de plantations.

§ 254. — Dans son voisinage, est l'île de Handjam (?) où les marins font leur approvisionnement d'eau; non loin de là, sont les récifs désignés par [le dicton] : « Kusayr, 'Uwayr et un troisième qui n'est pas moins funeste »; et enfin le tourbillon connu sous le nom de *durdûr* de Masandam, et auquel les marins donnent le sobriquet d'Abû Humayr¹¹. Ces écueils sont formés par des rochers noirs qui se dressent vers le ciel; ils ne renferment ni végétation ni être animé et sont entourés par une mer d'une grande profondeur et dont les vagues qui s'entrechoquent frappent d'épouvante [le navigateur] qui s'en approche. [I, 241] Ces dangereux parages, compris entre

¹ Qui n'est déjà plus sur le golfe Persique. — ² Voir *supra*, § 217-218. — ³ Barwas. — ⁴ *barwasî*. — ⁵ al-B. *h̄rayn*. — ⁶ Qatar. — ⁷ ash-Shihr. — ⁸ al-Ahqâf. — ⁹ al-Qatîf. — ¹⁰ al-'Âs. — ¹¹ Abû Humayr.

l'Oman et Siráf, sont sur le passage obligé des bâtiments, qui ne peuvent éviter de s'y engager; les uns se trompent [et périssent], tandis que d'autres calculent juste.

§ 255. — Cette mer ou golfe de Fars est aussi connue sous le nom de mer Persique¹; elle baigne, ainsi qu'on vient de le voir, le Bahrain, le Fars, Bassora, l'Oman et le Kerman, jusqu'à Ra's al-Djumdjuma. Elle est séparée de la mer Rouge (khalidj al-Qulzum) par Élath, le Hedjaz et le Yémen; la distance continentale qui sépare les deux golfes est évaluée à 1.500 milles; [ce continent] s'enfonce dans la mer qui l'entoure de presque tous les côtés, d'après la description que nous en avons faite.

§ 256. — Telle est la configuration de l'océan qui baigne la Chine, l'Inde, la Perse, l'Oman, Bassora, le Bahrain, le Yémen, l'Abyssinie, le Hedjaz, al-Qulzum, le Zanguebar et le Sind. Quant aux nombreuses populations qui vivent dans ses îles ou sur ses côtes, Dieu seul, qui les a créées, en connaît [I, 242] le nombre et pourrait les décrire. Bien que chaque partie de cet océan soit distinguée par un nom particulier, elles ne forment en réalité qu'une seule étendue d'eau sans aucune interruption. C'est là que sont les pêcheries de perles (*durr* et *lu'lu'*); on tire du littoral la cornaline (*'aqiq*), l'alamandine (*mâdîndj*) qui est une variété de grenat (*bidjâdî*), plusieurs sortes de rubis (*yâqûl*), le diamant (*al-mâs*) et le corendon (*sunbâdhadj*). Aux environs de Kédah (Kalah) et de Sribuza (Palembang), on trouve des mines d'or et d'argent; des mines de fer dans le voisinage du Kerman, et du cuivre dans l'Oman. Ces pays produisent aussi différents parfums, des aromates, de l'ambre, des plantes médicinales et des simples, le bois de teck (*sâdj*), un autre bois nommé *darzandjî*, le jonc et le bambou. Nous aurons encore l'occasion d'énumérer avec plus de détails des régions de cette mer, car c'est de là ou des alentours que proviennent les pierres précieuses, les parfums et les plantes que nous avons mentionnés.

§ 257². — Cette mer est donc connue sous le nom collectif de mer d'Abyssinie; mais ses subdivisions, qui ont des noms [I, 243] particuliers comme la mer du Fars, la mer du Yémen, d'al-Qulzum, d'Abyssinie, des Zandj, du Sind, de l'Inde, de Kédah, du Djâvaga et de Chine, [sont soumises à] des vents différents. [Ici,] le vent qui sort du fond de la mer fait « bouillir » l'eau et soulève les vagues, comme l'eau d'une chaudière bout sous l'effet des matières calorifiques du feu placé au-dessous. [Ailleurs,] le vent, si redoutable [au navigateur], sort du fond et [se combine avec] la brise [extérieure] (*nasîm*). Enfin, en d'autres lieux, [la mer est agitée par] la brise [extérieure] et non par un vent venant de ses profondeurs. Quand nous parlons de vent qui sort des profondeurs de la mer, nous entendons par là les exhalaisons qui, engendrées par la terre, se dégagent dans le fond sous-marin puis montent à la surface. Mais Dieu connaît mieux [que nous] la nature de ce [phénomène].

¹ al-bahr al-Fârisî. — ² Passage reproduit dans Ferrand, *Textes*, 95.

§ 258. — Tous les marins qui fréquentent ces parages [tirent parti de] vents dont ils connaissent parfaitement les époques. Cette science est chez eux le fruit de l'habitude et d'une longue expérience, et ils se la transmettent par [l'enseignement] oral et la pratique. Ils se guident d'après certains indices [I, 244] et signes particuliers pour reconnaître l'époque de l'agitation, les temps de calme et d'excitation. Ce que nous disons ici à propos de l'océan Indien est également [vrai] des marins byzantins ou musulmans qui parcourent la Méditerranée, et des [navigateurs] qui traversent la mer Caspienne [pour se rendre] de Khazarie au Djordjan (Djurdjân), au Tabaristan et au Daylam. Nous donnerons ailleurs ¹ des généralités et des détails pour la connaissance de ces mers, leurs curieuses particularités et les traditions qui les concernent, si Dieu le veut. Il n'y a de force qu'en Lui.

¹ Voir en particulier, § 356 et suiv.

fabrique les peignes, ou bien encore en corne, mais jamais en bois; ils portent dans leurs oreilles du coton imprégné d'huile dont ils expriment une faible partie lorsqu'ils [I, 330] sont au fond de la mer, ce qui les éclaire suffisamment. Ils enduisent leurs pieds et leurs jambes d'une [matière] noire, car cette couleur fait fuir au loin les monstres marins par lesquels ils craindraient d'être engloutis. Quand ils sont au fond de la mer, ils poussent des cris semblables aux [aboiements des] chiens et dont ils puissent entendre les uns les autres le bruit perçant. Enfin, nous avons encore rapporté d'autres détails curieux concernant les plongeurs et leur art, l'huître perlière et son animal, les qualités, le caractère distinctif, le prix, le volume et le poids de la perle.

§ 361¹. — Ce golfe [Persique] commence dans la région de Bassora, d'al-Ubulla et du Bahrain, à partir des estacades (*khashabât*) de Bassora. Puis vient la mer du Lar (Lârawî) qui baigne les territoires de Saymûr², Sûbâra, Thana (Tâna), Sandân, Cambaye et autres, lesquels font partie de l'Inde et du Sind; puis le golfe du Bengale (Harkand); puis le Kalâhbâr, qui est la mer de Kédah et des îles [de la Sonde]; puis le golfe du Siam (Kandurandj), la mer de Tchampa³ — [pays] qui a donné son nom à l'aloès *sanfi*⁴ — et enfin la mer de Chine ou Tchang-Khai⁵ qui est [I, 331] la dernière de toutes.

§ 362. — Le golfe Persique, ainsi que nous l'avons dit, commence aux estacades de Bassora, à l'endroit connu sous le nom d'al-Kankalâ' (?); ce sont des madriers enfoncés dans la mer et servant de signaux aux bâtiments. [De là] à l'Oman, le long de la côte du Fars et du Bahrain, il y a 300 parasanges. De l'Oman, dont la capitale s'appelle Sohar⁶ ou Mazûn, d'après les Persans, à Mascate⁷, ville qui possède des puits où les marins viennent faire de l'eau douce, il y a une distance de 50 parasanges. Il y en a autant de Mascate à Ra's al-Djumdjuma, limite extrême de la mer de Perse, dont la longueur est de 400 parasanges, d'après l'évaluation des pilotes et des patrons [qui fréquentent ces parages]. Le Ra's al-Djumdjuma est une montagne qui va rejoindre le Yémen, par le pays d'ash-Shihr⁸ et d'al-Ahqâf⁹, et qui se prolonge dans les profondeurs de la mer, [sous la forme d'un banc] de sable, jusqu'à une distance inconnue. Toutes les fois qu'une montagne [I, 332] s'étend ainsi au loin sous les eaux, on lui donne dans la Méditerranée le nom de *sufâla*; telle est la *sufâla* qui, de l'endroit connu sous le nom de côte de Séleucie (Salûqiya), dans le pays des Rûm, s'étend sous la mer dans la direction de l'île de Chypre¹⁰, et sur laquelle tant de vaisseaux byzantins ont échoué et péri. Nous [aurons toujours soin] d'utiliser les termes dont [les navigateurs] de chaque mer se servent et qui sont entre eux d'un usage courant.

§ 363. — Du Ra's al-Djumdjuma, les vaisseaux, quittant le golfe Persique, passent dans la seconde mer, ou mer du Lar. On n'en connaît pas la profondeur et on n'en

¹ Passage reproduit en partie par Ferrand, *Textes*, 96-97; cf. *Relation*, § 13. — ² Saymûr,auj. Chaul. — ³ baħr aş-Şanf ou mer d'Annam. — ⁴ şanfi. — ⁵ baħr Şankhay. — ⁶ Şuhâr. — ⁷ al-Masqaţ. — ⁸ ash-Shihr. — ⁹ al-Ahqâf. — ¹⁰ Qubruş.

peut déterminer exactement les limites à cause de l'abondance de ses eaux et de son immensité; bien des marins prétendent qu'il est difficile d'en donner une description géographique tant est grande la multitude de ses ramifications. Les vaisseaux la traversent communément en deux ou trois mois, quelquefois même en un mois, lorsque le vent est favorable [I, 333] et [la navigation] sans danger, bien que ce soit la plus considérable et la plus orageuse de toutes les mers réunies sous le nom collectif d'océan Indien. [Elle est contiguë], dans [le sens de] la largeur, à la mer de Zanguebar et au pays des Zandj. L'ambre ('*anbar*) est rare dans la mer du Lar, mais il est rejeté en abondance sur les côtes des Zandj et sur le littoral d'ash-Shihr en Arabie.

§ 364. — Les habitants de ce dernier pays sont des descendants de Qudā'a¹ b. Mâlik b. Himyar², mêlés à d'autres Arabes; on les comprend tous sous le nom de Mahra. Ils ont une chevelure [épaisse] et tombant sur les épaules (*djamam*); leur langage diffère de celui des [autres] Arabes; ainsi, ils mettent un *shîn* à la place du *kâf* et disent par exemple *hal lash fimâ qulta li* «peux-tu [faire] ce que tu m'as dit», ou *qultu lash an tadj'al alladhî ma'î fi lladhî ma'ash* «je t'ai dit de mettre ce que j'ai avec ce que tu as», pour *lak* et *ma'ak*; ils ont encore, dans leur langage, d'autres particularités curieuses. Ils sont pauvres et misérables, mais ils ont une race excellente de [I, 334] chameaux, connus sous le nom de méhara (*mahrî*), qu'ils montent la nuit et qui, pour la vitesse, égalent les chameaux des Bedja (*budjâwî*) et sont même plus rapides, de l'avis de bien des personnes. Ils se rendent sur ces montures au rivage de la mer, et aussitôt que le chameau aperçoit l'ambre rejeté par les flots, il s'agenouille, ainsi qu'il y est dressé, et le cavalier ramasse cette substance³.

§ 365. — Le meilleur ambre⁴ est celui qui se trouve dans cette région, et celui des côtes des îles de l'Indonésie (az-Zâbadj); il est rond, d'un bleu pâle, quelquefois de la grosseur d'un œuf d'autruche ou d'un volume moindre. Il y a des morceaux qui sont avalés par la baleine (*uwâl*) dont nous avons déjà parlé⁵; lorsque la mer est très agitée, elle vomit de son sein des fragments d'ambre parfois aussi gros que des [rochers] détachés des montagnes, ou plus petits, ainsi que nous l'avons dit. Ce poisson les engloutit, en meurt et surnage ensuite sur les flots. Aussitôt des hommes du Djâvaga ou d'autres pays qui attendent sur des canots le moment favorable, attirent à eux l'animal avec des harpons (*kullâb*) et des câbles, lui fendent le ventre et en retirent l'ambre; [I, 335] celui qui était dans ses entrailles exhale une odeur nauséabonde, et les droguistes de l'Irak et de la Perse l'appellent *nadd*; mais les fragments qui se trouvent près du dos sont d'autant plus purs qu'ils ont séjourné plus longtemps dans l'intérieur du corps.

§ 366⁶. — Entre la troisième mer ou golfe du Bengale (Harkand) et la mer du Lar, il y a, comme on l'a dit, un grand nombre d'îles⁷ qui en forment [comme] la sépa-

¹ Qudā'a. — ² Himyar. — ³ Cf. Abū Zayd, 138. — ⁴ Cf. Abū Zayd, 139. — ⁵ Voir *supra*, § 247. — ⁶ Passage emprunté à *Relation*, § 4; reproduit dans Ferrand, *Textes*, 97. — ⁷ Ce sont les Laquedives et les Maldives; voir *supra*, § 192.

[III, 1] CHAPITRE XXXIII

LES NOIRS, LEUR ORIGINE, LEUR VARIÉTÉ DE RACES ET D'ESPÈCES
DISPERSION DE LEUR HABITAT. HISTOIRE DE LEURS ROIS ¹

§ 344. — Lorsque la postérité de Noé se répandit sur la terre, les fils de Kousch (Kûsh), fils de Canaan (Kan'an) ², se dirigèrent vers l'Ouest et traversèrent le Nil. Là, ils se partagèrent : les uns, c'est-à-dire les Nubiens, les Bedja (Budja) et les Zandj, tournèrent à [III, 2] droite ³, entre l'Orient et l'Occident; d'autres, qui constituaient de nombreuses espèces, telles que les Zaghâwa, les Kânim (Kanembous), les Maranda, les [Songhaï de] Gao (Kawkaw), les Ghanéens (Ghâna) et d'autres races de Noirs et de Damâdim, marchèrent vers l'Ouest. Ceux qui s'étaient dirigés sur la droite, entre l'Est et l'Ouest, se dispersèrent à leur tour et formèrent plusieurs nations : les M.kîr, les M.sh.kîr, les Berberâ et d'autres tribus de Zandj. Dans un des chapitres précédents, à propos de la mer d'Abyssinie ⁴, nous avons parlé d'al-Khalîdj al-Barbarî (golfe d'Aden), des variétés de Noirs qui l'habitent et [nous avons dit que] leur territoire est contigu à celui de Dahlak, az-Zayla' et Bâdi' ⁵.

§ 345. — Ce sont ces [Zandj] qui possèdent les peaux de panthères (*nimr*) fauves [dont ils se servent] pour se vêtir; c'est de cette région qu'elles sont exportées en pays musulman. Ce sont les plus grandes peaux de panthères et les plus belles pour les selles. La mer de Zanguebar et de l'Abyssinie ⁶ est à droite de la mer de l'Inde, bien que les eaux de ces deux mers ne forment qu'un tout. On exporte aussi [III, 3] de ce pays des écailles de tortue dont on fabrique des peignes, de même [que l'on emploie] la corne [à cet usage]. C'est dans ce pays que l'on trouve le plus grand nombre [de représentants] de l'espèce animale appelée girafe (*zarâfa*), quoiqu'elle soit très répandue en Nubie, à l'exclusion des autres régions de l'Abyssinie. On n'est pas d'accord sur l'origine de la girafe : les uns la considèrent comme provenant du chameau; d'autres disent que sa

¹ Ce chapitre contient des informations que Mas'ûdi a pu recueillir directement, mais on y trouve aussi de longues digressions tirées en partie de Djâhîz et d'Abû Zayd. — ² Alors qu'il respecte généralement les généalogies bibliques, Mas'ûdi adopte ici une tradition différente; au § 1141, il fait cependant de Kousch le fils de Cham (*Gen.*, x, 6). — ³ *tayammâna* « se dirigèrent vers le Sud ». — ⁴ Voir *supra*, § 244-245. — ⁵ Bâdi'. — ⁶ baḥr az-Zandj wa-l-Abâbîsh.

formation primitive est due à l'accouplement du chameau et de la panthère; d'autres enfin que c'est une espèce particulière et distincte, comme le cheval, l'âne et le bœuf, et non pas [le produit d'un croisement], comme les mulets qui sont formés par l'accouplement des espèces chevaline et asine. La girafe est nommé en persan *ushturgas*. On l'envoyait en présent de la Nubie aux rois de Perse, comme elle fut offerte plus tard aux rois arabes, aux califes 'abbâsides et aux gouverneurs de l'Égypte. Cet animal a les jambes antérieures et le cou très longs, [III, 4] les jambes postérieures beaucoup plus courtes; les jambes de devant sont les seules qui aient un genou. Al-Djâhiz, dans son *Livre des Animaux*¹, donne à propos de la girafe de longs détails sur son origine. Selon lui, un grand nombre de bêtes féroces et d'animaux sauvages ou domestiques se réunissent, pendant l'intense chaleur de l'été, au bord des vastes amas d'eau situés dans les hautes terres de Nubie; des accouplements qui en résultent, les uns sont stériles, les autres donnent naissance à des produits très variés de forme et d'aspect, entre autres à la girafe. Cet animal a le sabot fendu et penche vers l'arrière car son dos est incliné du fait que ses jambes postérieures sont très courtes.

§ 846. — L'origine de la girafe a donné lieu à de nombreuses discussions, comme nous venons de le dire. [On a fait remarquer] que la panthère de Nubie atteint un grand développement, tandis que le chameau de ce pays a la taille exiguë et de petites jambes. [On a cité] comme un exemple analogue les jeunes chamelles² arabes qui, saillies par des mâles (*fawâlidj*) originaires du Kerman [III, 5] ou d'autres provinces du Khorassan, donnent naissance aux espèces appelées *bukht* et *djammâzât*, alors que l'accouplement entre un mâle et une chamelle de la race des *bukht* ne donne pas de produit, et que cette espèce provient uniquement du croisement des chameaux *fawâlidj* — qui ont deux bosses — avec les *qilâs*³, c'est-à-dire les jeunes chamelles arabes; [un autre exemple est fourni] par l'accouplement des *bukht* et des chameaux de l'espèce des Bedja (*budjâwl*) ou de Mahra (*mahr*). Une longue notice sur la girafe se trouve dans le grand ouvrage d'Aristote sur les animaux; cet auteur y explique les fonctions de chaque organe dans la girafe et chez tous les animaux en général. Nous avons exposé dans notre ouvrage intitulé *Questions et expériences*⁴ tout ce qu'il est nécessaire de connaître sur ce sujet. La girafe est remarquable par sa douceur et l'affection qu'elle témoigne à sa famille. Dans cette espèce, comme parmi les éléphants, il y a des individus sauvages et d'autres domestiqués.

§ 847. — Ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, les Zandj et d'autres peuplades de l'Abyssinie se répandirent au Sud [III, 6] du Nil, jusqu'à l'extrémité de la mer d'Abyssinie. Seuls parmi toutes les tribus d'Abyssins, les Zandj traversèrent le canal (*khaldj*) qui sort du cours supérieur du Nil et se jette dans la mer de Zanguebar; ils se fixèrent dans cette contrée, et leurs établissements s'étendirent jusqu'au pays de Sofala (Sufâla), qui est la frontière la plus reculée de ce territoire et le terme de la navigation des bâtiments de l'Oman et de Sirâf dans la mer de Zanguebar. De même que l'extrême limite de la mer de Chine touche à la Corée (as-Silâ), dont nous avons eu déjà l'occasion de parler⁴, de même, les limites de la mer de Zanguebar se situent au pays de Sofala et d'al-Wâqwaq.

¹ Djâhiz, *Kitâb al-Hayawân*, I, 142-143, 151, VII, 241. — ² *qilâs*. — ³ *al-Qaḏâyâ wa-t-tadjrib*. — ⁴ Voir *supra*, § 302, 405.

contrée qui produit de l'or en abondance et [possède] mille merveilles; le climat y est chaud et la terre fertile.

§ 848. — C'est là que les Zandj bâtirent leur capitale; puis ils se donnèrent un roi qu'ils nommèrent Waffimî. Ce nom, comme on l'a déjà vu ¹, a été dans tous les temps le titre dynastique de leurs souverains. Le Waffimî règne sur tous les Zandj, et commande à 300 000 (?) ² cavaliers. Les Zandj emploient [III, 7] le bœuf comme monture, car leur pays ne fournit ni chevaux, ni mulets, ni chameaux, et ils ne connaissent [même] pas [ces animaux]. De même la neige et la grêle leur sont inconnues, comme à tous les Abyssins. Il y a parmi eux des tribus qui ont les dents très acérées et qui sont anthropophages. L'habitat des Zandj commence au canal dérivé du haut Nil et se prolonge jusqu'au pays de Sofala et d'al-Wâqwâq. Leurs établissements s'étendent sans interruption sur un parcours d'environ 700 parasanges en long et en large, dans un pays coupé de vallées, avec des montagnes et des [déserts de] sable.

§ 849. — Ce pays abonde en éléphants, qui sont tous sauvages, [et l'on n'en trouve] pas un seul qui soit domestiqué. Les Zandj ne s'en servent ni pour la guerre ni pour d'autres usages, [et s'ils leur font la chasse, c'est pour] les tuer. [Quand ils veulent les prendre], ils jettent dans l'eau les feuilles, l'écorce et les branches d'un arbre qui croît dans leur pays; puis ils se mettent en embuscade jusqu'à ce que les éléphants viennent s'abreuver. Cette eau les brûle et les [III, 8] enivre; ils tombent alors [et ne peuvent se relever], leurs jambes, comme nous l'avons dit ³, étant dépourvues d'articulations et de rotule. Les Zandj se précipitent sur eux, armés de lances très longues, et les tuent pour prendre leurs défenses. En effet, c'est de leur pays que proviennent ces défenses d'éléphant dont chacune pèse 150 *manns* et davantage ⁴. La plupart d'entre elles sont expédiées de l'Oman en Chine et dans l'Inde; elles partent en effet du pays des Zandj pour l'Oman, d'où elles sont réexpédiées; si on ne leur donnait pas cette destination, l'ivoire serait très abondant en pays musulman.

§ 850. — En Chine, les rois, les officiers militaires et civils (*arkûn*) se servent de cannes (*'amûd*) en ivoire; aucun fonctionnaire, aucun personnage notable ne peut entrer chez le roi avec un objet de fer, mais seulement avec ces cannes faites en ivoire. Aussi recherchent-ils les défenses d'éléphant bien droites, sans courbure, pour confectionner les cannes dont nous parlons. Ils brûlent aussi de l'ivoire dans leurs [III, 9] temples d'idoles et en encensent leurs autels, comme les Chrétiens emploient à cet usage, dans les églises, l'encens de Marie (*dakhnat Maryam*) et d'autres parfums. Les Chinois n'utilisent pas d'éléphants, et ils considèrent comme funeste d'en acquérir pour les employer à la guerre; cette crainte a son origine dans une tradition qui date d'une de leurs plus anciennes expéditions.

§ 851. — Dans l'Inde, l'ivoire importé est très employé : on en fait des manches pour les poignards nommés *kri* ⁵, ainsi que des gardes de sabres recourbés qui, dans le pays, ont le nom de *qartal*, au plu-

¹ Voir *supra*, § 412, 714. — ² Les manuscrits donnent les chiffres de 3 000 et 300 000. — ³ Il ne l'a dit que du rhinocéros (*supra*, § 430). — ⁴ Des manuscrits ajoutent : « la paire de ces défenses pèse 300 *manns* et davantage ». — ⁵ L'auteur dit : « *djarârî*, au sing. *djarri* »; cf. *supra*, § 515.

riel *qarâtil*¹. Mais l'emploi le plus fréquent de l'ivoire est dans la fabrication des jeux d'échecs et de trictrac (*nard*). [Plusieurs] pièces de l'échiquier sont des figures d'hommes ou d'animaux, hautes et larges d'un empan ou même davantage. Pendant la partie, un homme se tient là exprès pour transporter les pièces d'une case à l'autre. Les Indiens, quand ils jouent aux échecs ou au *nard*, mettent le plus souvent [III, 10] comme enjeu des vêtements et des pierres précieuses. Mais il arrive quelquefois qu'un joueur², après avoir perdu tout ce qu'il possédait, joue un morceau d'un de ses membres. A cet effet, on place à côté des joueurs, sur du feu, une petite chaudière de cuivre dans laquelle on fait bouillir un onguent rougeâtre³ particulier au pays et dont la propriété est de fermer les plaies et d'arrêter l'épanchement du sang. Si celui qui a parié un de ses doigts perd la partie, il se coupe aussitôt le doigt avec un poignard [du genre dont nous avons parlé plus haut] et qui agit comme le feu; puis il trempe sa main dans l'onguent et cautérise sa plaie. Ensuite il se remet au jeu : si la chance lui est défavorable, il sacrifie un second doigt et quelquefois, s'il continue à perdre, il se coupe successivement tous les doigts, la main, l'avant-bras et le bras et les autres membres. Après chaque amputation, il cautérise la plaie avec cet onguent, curieux mélange d'ingrédients et de drogues particuliers à l'Inde, et dont les effets (*ma'nd*) sont étonnants. Le trait de mœurs que je raconte est une chose notoire.

§ 852. — [III, 11] Les éléphants sont employés par les Indiens; ils se reproduisent dans le pays et il n'y en a pas qui vivent à l'état sauvage. Ils servent comme éléphants de guerre ou comme animaux de travail, dans les mêmes conditions que les bœufs et les chameaux. La plupart se réfugient dans les prairies et les jungles, comme les buffles en pays musulman. Ils fuient les parages fréquentés par le rhinocéros, comme nous l'avons dit précédemment⁴, et s'écartent des pâturages où ils flairent l'odeur de cet animal. Dans le pays des Zandj, l'éléphant vit environ 400 ans, au dire des Zandj eux-mêmes, qui assurent avoir rencontré, dans les régions habitées et les déserts, tel éléphant de haute taille qu'il ne leur est pas possible de tuer. Il y a des éléphants noirs, blancs, gris ou cendrés. Dans l'Inde, quelques-uns de ces animaux vivent un ou deux siècles; [la femelle] met bas tous les sept ans.

§ 853. — Ils ont, dans cette contrée, un ennemi très redoutable, le *zabraq*; c'est un animal plus petit que le guépard (*fahd*), roux et recouvert de duvet; [III, 12] ses yeux sont étincelants; son agilité est telle qu'il peut, d'un seul bond, franchir une distance de 30 à 50 coudées et davantage. Quand des éléphants passent à sa portée, il leur lance de l'urine dont il les asperge avec sa queue et qui les brûle; parfois même, il poursuit l'homme et le fait périr; aussi, il y a des Indiens qui évitent son approche en grim pant sur les plus grands arbres de teck (*sâdj*). Cet arbre, qui est plus long que le palmier et plus volumineux que le noyer, peut abriter sous ses branches un grand nombre d'hommes et d'animaux et l'on peut juger de ses dimensions par les bois de teck qui arrivent dans leur longueur naturelle à Bassora, en Irak et en Égypte. Quand l'homme s'est mis hors de son atteinte en grim pant au sommet de cet arbre, le *zabraq* s'accroupit sur le sol, puis il s'élance d'un bond au faite de l'arbre; s'il manque sa proie, il l'asperge d'urine jusqu'à cette hauteur. [En cas d'insuccès,] il appuie sa tête par terre, pousse un cri étrange, vomit des caillots de sang et meurt [III, 13] aussitôt. Son urine consume toutes les parties de l'arbre sur lesquelles elle tombe; l'homme et l'animal périssent dès qu'ils sont atteints par la moindre quantité de ce liquide.

§ 854. — On conserve dans les trésors des rois de l'Inde le fiel, les testicules et quelques autres organes du *zabraq*, comme un poison foudroyant; les armes trempées dans ce poison procurent une mort immédiate. Les testicules du *zabraq* ressemblent à ceux du castor (*kalb al-mâ'*), qui produisent le *djand*

¹ *qarjal*, pl. *qarâtil*. — ² Ce passage s'inspire d'Abū Zayd (Reinaud, *Relations*, 124-125). — ³ Chez Abū Zayd : « de l'huile d'amande et de sésame ». — ⁴ Voir *supra*, § 430.

sphères, des étoiles, des signes du Zodiaque et d'autres corps célestes, lesquels ne sont ni inorganiques ni organisés, mais de véritables êtres de raison.

§ 367. — Reprenons le sujet que nous traitons au début de ce chapitre, les Zandj, la description de leur pays et des autres peuplades de l'Abyssinie. Les Zandj, quoique toujours occupés à chasser l'éléphant et à en recueillir l'ivoire, ne tirent cependant aucun parti de cette substance pour [III, 27] la fabrication de leurs instruments. Ils emploient dans leur parure le fer au lieu de l'or et de l'argent, de même qu'ils se servent de bœufs, ainsi que nous l'avons dit plus haut ¹, comme montures pour combattre, au lieu de chameaux et de chevaux. Ces bœufs sont harnachés comme le cheval et courent avec la même vitesse.

§ 368. — J'ai vu à Ragès (ar-Rayy) des animaux de cette espèce qui s'agenouillent comme le chameau et se soulèvent brusquement avec leur charge comme se dressent les chameaux une fois chargés ². Ils sont employés à transporter les cadavres des chevaux, des ânes et des mulets. Leurs maîtres forment une tribu de Manichéens mazdakites et habitent, hors de Ragès, un village entièrement occupé par eux. Lorsqu'une bête de somme meurt à Ragès ou à Kasvin (Qazwîn), un de ces Mazdakites vient chercher le cadavre, le charge sur son bœuf qu'il a fait agenouiller et le transporte dans le village en question. Ils se nourrissent de cette chair; les os servent à la construction de leurs maisons et le reste de la viande est séché et mis de côté pour l'hiver. Ils n'ont le plus souvent, eux et leurs bœufs, d'autre nourriture que cette viande, fraîche ou séchée.

§ 369. — [III, 28] Le bœuf de l'espèce décrite ici a ordinairement la prune rouge; les autres bœufs l'évitent et fuient à sa vue. J'en ai remarqué à Ispahan et à Qumm qui portaient suspendu à leurs naseaux un anneau de fer ou de cuivre dans lequel était passée une corde, et on les conduisait ainsi de la même manière que les chameaux *bukht*. De même, j'ai vu à Ragès un taureau de cette race-là se précipiter vers un taureau d'une autre espèce : dès que ce dernier le vit se diriger de son côté, il se dressa avec épouvante. Les bœufs de l'espèce dite abyssine sont les seuls qui habitent les fleuves, les îles et les lacs. On les trouve à Misr et dans les districts qui en dépendent, dans le lac de Tennis et de Damiette et aux alentours de cette province.

§ 370. — Quant aux buffles, ils tirent, dans la marche syrienne, les chariots de la plus grande dimension; comme les bœufs dont il a été question ci-dessus, ils portent à leurs naseaux un anneau de fer ou de cuivre. Le même usage est observé dans la province d'Antioche; mais c'est surtout dans le [III, 29] Sind, l'Inde et le Tabaristan qu'il est mis en pratique. Les cornes des bœufs de l'espèce abyssine sont plus longues que celles des buffles vivant dans les pays musulmans; elles ont une coudée ou deux de développement. On trouve aussi un grand nombre de buffles en Irak, et particulièrement dans les Tufûf ³ de Koufa et de Bassora, dans les Batâ'ih ⁴ et les régions voisines. Il est souvent ⁵ question de la 'anqâ' *mughrib*, et l'on trouve son image peinte sur les murs des bains et d'autres édifices; cependant je n'ai jamais rencontré ni entendu citer personne dans ces contrées qui pût se vanter de l'avoir vue; j'ignore l'origine des récits que l'on fait à cet égard; peut-être est-ce simplement le nom d'un être imaginaire.

§ 371. — Pour en revenir aux Zandj et à leurs rois, le nom des rois de ce pays est *waflîmî*, ce qui signifie fils du Grand Seigneur, parce que c'est Lui qui l'a choisi pour les gouverner et faire régner parmi eux la justice. Dès que le roi exerce un pouvoir

¹ Voir *supra*, § 348. — ² Cp. Marco Polo, éd. Hambis, 41. — ³ Tufûf. — ⁴ al-Batâ'ih. — ⁵ La fin de ce paragraphe, visiblement sans rapport avec le reste, paraît déplacée; voir § 1338, 1343-1344, 1346-1348.

tyrannique et s'écarte des règles de l'équité, ils le font périr et excluent sa postérité de la succession au [III, 30] trône, car ils prétendent qu'en se conduisant ainsi, il cesse d'être le fils du Seigneur, c'est-à-dire du roi du ciel et de la terre. Ils donnent à Dieu le nom de *Mkulu njulu*, dont le sens est : Grand Seigneur.

§ 372. — Les Zandj s'expriment avec éloquence dans leur idiome et ont des orateurs dans leur propre langue. Souvent un dévot du pays, se plaçant au milieu d'une foule nombreuse, adresse à ses auditeurs une exhortation dans laquelle il les invite à se rapprocher de Dieu et à se soumettre à Ses ordres. Il leur représente à quels terribles châtiments les exposerait [leur désobéissance] et leur rappelle [l'exemple de] leurs ancêtres et de leurs anciens rois. Ces peuples n'ont point de code religieux auquel ils puissent s'en rapporter, mais leurs rois suivent une coutume et se conforment dans le gouvernement à quelques règles de politique. Les Zandj mangent la banane, qui est aussi abondante chez eux que dans l'Inde; mais la base de leur alimentation est le maïs (*dhura*) et une plante nommée caladion (*kalâdt*) que l'on tire de [III, 31] terre comme la truffe et la racine d'aunée (*râsin*). Elle existe en abondance à Aden et dans la région du Yémen qui avoisine cette ville; elle ressemble à la colocase (*galqâs*) que l'on trouve en Égypte et en Syrie. Ils se nourrissent aussi de miel et de viande. Celui d'entre eux qui aime quelque chose, que ce soit une plante, un animal ou un minéral, en fait l'objet de son adoration. Ils possèdent d'innombrables îles où croît le cocotier (*nârdjil*), [dont le fruit] est un des aliments de toutes les peuplades de Zandj. Une de ces îles, située à une ou deux journées de la côte, renferme une population musulmane parmi laquelle se transmet la royauté; c'est l'île de Qanbalû (Zanzibar?) dont nous avons eu l'occasion de parler dans cet ouvrage ¹.

§ 373. — Quant aux Nubiens, ils se partagèrent en deux peuples, à l'Est et à l'Ouest du Nil, et s'établirent le long de ses deux rives. Leur pays avoisinait celui des Coptes, la ville d'Assouan et d'autres localités de la Haute Égypte; il se prolongeait en remontant le Nil, jusqu'au voisinage des sources de ce fleuve. Ils [III, 32] bâtirent une grande ville nommée Dongola (Dunqula) qui devint leur capitale. La seconde branche des Nubiens, c'est-à-dire les 'Alwa, bâtirent à leur tour une ville royale qu'ils appelèrent Soba (Sûba).

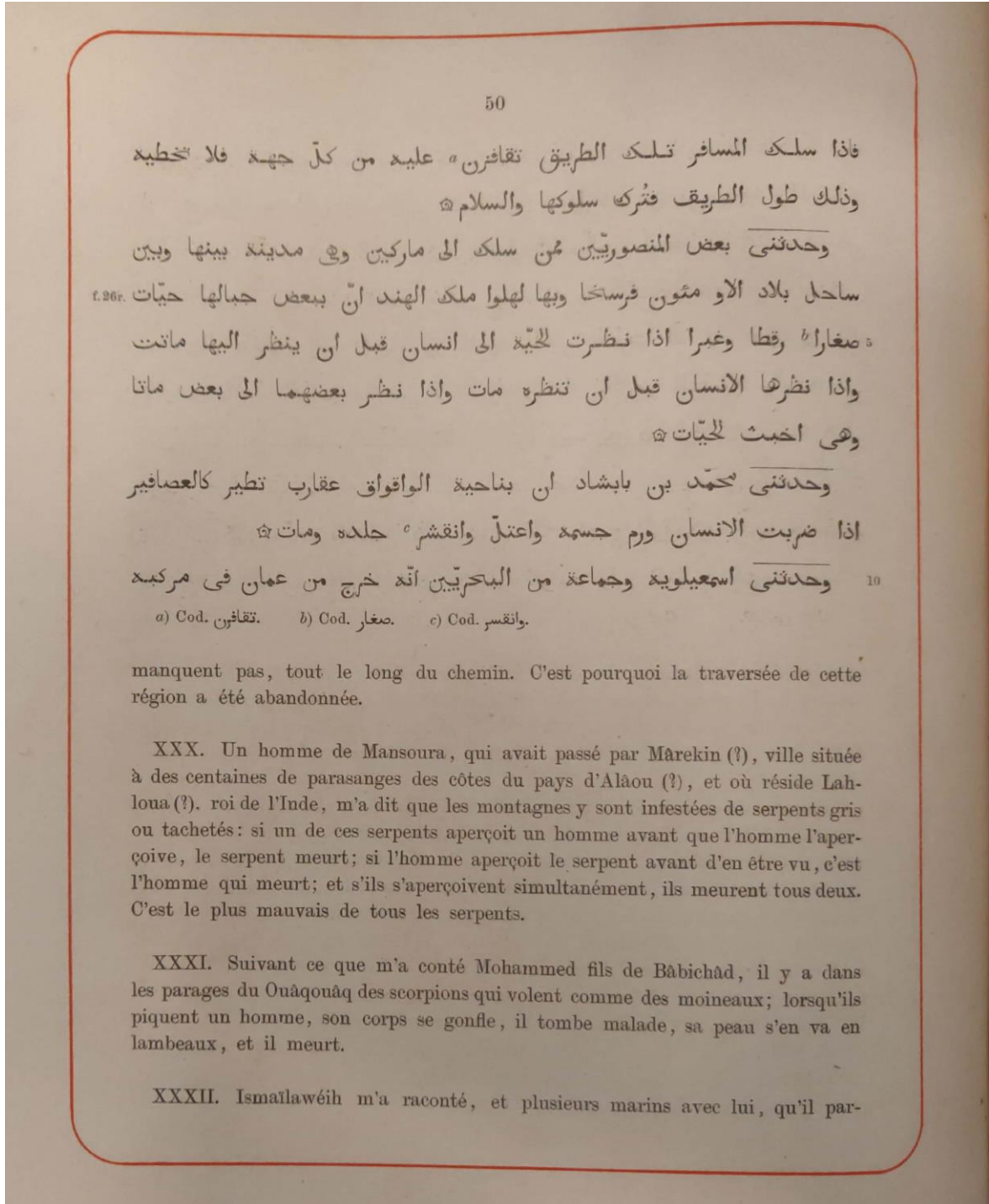
§ 374. — Tandis que j'écrivais ces lignes à Fostat, pendant le mois de rabî' II 332/ décembre 943, je fus informé que le roi des Nubiens résidant à Dongola se nommait Kubrà ² b. Surûr, et qu'il était issu d'une longue lignée de rois. Il exerce sa domination sur le Mâqurra et le 'Alwa. La portion de son territoire qui touche à la région d'Assouan est nommée Marîs, et elle donne son nom au vent dit *marîsî*. Le royaume de Dongola est donc contigu aux districts égyptiens de Haute Égypte et à la ville d'Assouan.

¹ Voir *supra*, § 215, 244, 246. — ² Var. : Kâbil, Kâsil ou Kâmil; non identifié.

Sélection sur Sofala extrait du *Livre des merveilles de l'Inde* :

BUZURK IBN SHAHRIYAR, Traduit par P. A. van der LITH et L. Marcel DEVIC, Livre des merveilles de l'Inde, Leide, E.J. Brill, 1883.

Page 50 à 61 :



يُريد قَنْبَلَهٗ « في سنة عشر وثلاثمائة فعصفت الريح وطرحت المركب الى
سُقَالَه الزنج قَالَ الناخذاة فلما عاينت الموضع علمت ^b انا قد وقعنا الى
بلاد الزنج الذين يأكلون الناس فاذا وقفنا في هذا الموضع ايقنا بالهلكة
فتغسلنا وتبنا الى الله تعالى وصلينا على بعضنا بعضا صلوة الموت واحاطت
بنا الدوانيج فادخلوا ^c بنا المرساة فدخلنا وطرحنا الانحر ونزلنا مع القوم ^d
الى الارض فحملونا الى ملكهم فرأينا غلاما جميل الوجه من بين الزنج حسن
للخلف فسألنا عن اخبارنا فعرفناه انا قد قصدنا بلده فقال كذبتكم انتم
قصدتم قنبله غيرنا فحملتكم الريح وطرحتكم في ارضنا فقلنا هكذا كان
وانما اردنا بقولنا التقرب اليك فقال حظوا الامتعة وتسوقوا فلا بأس عليكم
قال فحللنا الامتعة وتسوقنا اطيب نسويق ولم يلزمنا ضريبة ولا مؤنة الا ما ^e

a) Cod. قنبلة hic et infra. b) Cod. وعلمت. c) Cod. فادخلوا.

tit d'Oman sur son navire, pour aller à Kanbalouh, dans l'année 310. Une tempête le poussa vers Sofala des Zindjs. „Voyant la côte où nous étions, dit le capitaine, et reconnaissant que nous étions tombés chez les nègres mangeurs d'hommes, sûrs de périr, nous faisons nos ablutions, et tournant nos cœurs vers Dieu, nous récitons les uns pour les autres la prière de la mort. Les canots des nègres nous entourent, on nous amène au port, nous jetons l'ancre et descendons à terre. Ils nous conduisent à leur roi. C'était un jeune homme, beau et bien fait pour un Zindj. Il nous demande qui nous sommes, où nous allons. Nous répondons que son pays est le but de notre voyage.

„Vous mentez, dit-il. Ce n'est pas chez nous mais à Kanbalouh que vous prétendiez aborder. Les vents seuls vous ont, malgré vous, poussés sur nos rivages.” Nous répondîmes: „C'est vrai, et ce que nous en disions n'était que pour t'être agréable.” „Débarquez vos marchandises, dit-il, vendez et achetez. Vous n'avez rien à craindre.”

„Nous déliions nos ballots, et commençons notre commerce, commerce excellent pour nous, sans nulle entrave, sans droits à payer. Nous lui fîmes quelques présents auxquels il répondit par des dons d'égale valeur ou plus riches

اهديناها^a اليه واهدى اليها مثلها واكثر^b منه واقمنا في بلاده شهورا فلما
 حان وقت خروجنا استأذناه فأذن لنا فحملنا الامتعة وفرغنا أمورنا فلما
 عزمنا على رواح عرفناه ذلك فقام ومشى معنا الى الساحل مع جماعة من
 اصحابه وغلماؤه ونزل في الدوانيج وسار معنا الى المركب فصعد هو وسبعة
 ٥ انفس من وجوه غلماؤه فلما حصلوا في المركب قلت في نفسي هذا
 الملك يساوي في عمان في النداء ثلاثين دينارا ويساوي السبعة مائة
 وستين دينارا وعليهم ثياب تساوي عشرين دينارا قد حصل لنا على الأقل
 منهم ثلاثة آلاف درهم ولا يضرنا من هذا شيء فصاحت^c بالبيانبة فشالوا
 الشرع ورفعوا الاناجر وهو مع ذلك يستلم علينا ويؤنسنا ويسألنا الرجوع
 ١٠ اليه ويعدنا بالاحسان متى عدنا الى بلده فلما رفعت الشرع وانا قد

a) Cod. هديناه. b) Cod. وكثر. c) Cod. فصاحت.

encore. Notre séjour fut de plusieurs mois. Le moment du départ étant venu, nous lui demandâmes la permission de partir, qu'il nous accorda aussitôt. On chargea les marchandises achetées, on termina les affaires. Tout étant réglé, le roi instruit de notre intention de remettre à la voile, nous accompagna au rivage avec quelques-uns des siens, descendit dans les embarcations et vint avec nous jusqu'au navire. Il monta même à bord avec sept de ses compagnons.

„Lorsque je les vis là, je me dis en moi-même: „Ce jeune roi, sur le marché d'Oman, vaudrait bien à l'enchère trente dinars, et ses sept compagnons cent soixante dinars. Leurs vêtements n'ont pas une valeur inférieure à vingt dinars. Tout compte fait, ce serait pour nous un bénéfice de trois mille dirhems au moins, sans courir aucun risque. „Sur ces réflexions, je donnai les ordres à l'équipage: on tendit les voiles, on leva l'ancre. Cependant le roi nous faisait mille amitiés, nous engageant à revenir plus tard et nous promettant bon accueil à notre retour. Quand il vit les voiles gonflées par le vent et le navire déjà en marche, il changea de visage: „Vous partez, dit-il. Eh bien! je vous fais mes adieux.” Et il voulut descendre dans ses canots amarrés à bord. Mais nous

سرنا تغيّر وجهه فقال انتم تسيرون أستودعكم وقام لينزل الى دوانيجه
فقطعنا حبال الدوانيج وقلنا له تقيم معنا فنحملك الى بلدنا وجازيك على
احسانك اليينا ونكافيك* ما فعلت^a بنا وصنعت فقال يا قوم لها وقعتم
الى قدرت ثم ان اهلى^b ارادوا ان يأكلونكم وبأخذون اموالكم كما قد
فعلوا بغيركم فاحسنت اليكم وما أخذت منكم شيئاً وجئت معكم لاودعكم^c
في مركبكم اكراما مني لكم فاقضوا حقي بان تردوني الى بلدي قال فلم
نفكر في كلامه ولم نعبأ به واشتدّ الريح فما مضت ساعة حتى غابت بلدته
عن عيوننا وظلنا الليل ودخلنا اللجّ واصبحنا والملك واصحابه في جملة
الرقيق وهم نحو مائتين رأس وعاملناه بما تعامل به ساير الرقيق قال وامسك
فما اعد علينا كلمة ولا خطبنا بشيء تغافل عنا كأنه ما عرفنا ولا عرفناه¹⁰
ووصلنا الى عمان فبعناه مع ساير اصحابه في جملة الرقيق، فلما كان في

a) Cod. نعد. b) Cod. اعله. c) Cod. نعد.

coupâmes les cordes, en lui disant: „Tu resteras avec nous, nous t'emmenons dans notre pays. Là nous te récompenserons de tes bienfaits envers nous.”

— „Etrangers, dit-il, quand vous êtes tombés sur nos plages, j'avais la puissance. Mes gens voulaient vous manger et piller vos biens, comme ils l'ont déjà fait à l'égard d'autres que vous. Mais je vous ai protégés, je n'ai rien exigé de vous. Comme marque de ma bienveillance, je suis venu vous faire mes adieux jusque dans votre navire. Traitez-moi donc comme la justice l'exige, en me rendant à mon pays.”

„Mais on ne prêta aucune attention à ses paroles; on n'en tint aucun compte. Et le vent ayant fraîchi, la côte ne tarda pas à disparaître à nos yeux, puis la nuit nous enveloppa de ses voiles et nous entrâmes dans la haute mer.

„Le jour revint; le roi et ses compagnons furent joints aux autres esclaves dont le nombre atteignait environ deux cents têtes; il ne fut point traité autrement que ses compagnons de captivité. Le roi ne dit mot et n'ouvrit point la bouche. Il fit comme si nous lui étions inconnus et que nous ne le con-

سنة^a عشرة وثلاثمائة خرجنا من عمان نريد قنبله فحملتنا الريح الى سفالة الزنج ولم نكذب ان وردنا ذلك البلد بعينه ونظرونا^b فخرحوا واحاطوا بنا الدواييج واذا الذي نعرفه^c في تلك الكرة فايقنا على الهلكة حقيقا ولم يكلم احد منا صاحبه من شدة الرعب فاغتسلنا وصلينا صلوة الموت وتوادعنا فوافونا واخذونا فساقونا الى دار الملك وادخلونا واذا بذلك^{128 r.} الملك بعينه جالس على سرير كأننا فارقناه الساعة فلما رأيناه سجدنا وذهب فوانا ولم يكن بنا حركة للقيام فقال لنا انتم اصحابي لا شك فلم يستطع احد منا يتكلم وارتعدت فرايصنا فقال لنا ارفعوا رؤسكم فقد آمنتم على انفسكم واموالكم فمننا من رفع ومننا من لم يستطع يرفع ضعفا وحياء قال فلطف بنا حتى رفعنا رؤسنا جميعا ولم ننظر اليه حياء وخوفا وخبلا فلما

a) Numerus excidit. b) Cod. ونظرونا. et plus semel habet ص pro ظ. c) Cod. نعرفها.

nussions pas. Arrivés à Oman, les esclaves furent vendus et le roi avec eux. „Or, quelques années après, naviguant d'Oman vers Kanbalouh, le vent nous conduisit encore vers les rivages de Sofala des Zindjs, et nous abordâmes précisément au même endroit. Les nègres nous aperçurent, leurs canots nous entourèrent, et nous nous reconnûmes les uns les autres. Bien assurés de périr cette fois, la terreur nous fermait à tous la bouche. Nous fîmes silencieusement nos ablutions, nous récitâmes la prière de la mort, nous nous dîmes adieu. Les nègres nous prirent, nous emmenèrent à la demeure du roi et nous firent entrer. Jugez de notre surprise: C'était ce même roi, que nous avions connu, assis sur son siège, comme si nous venions de le quitter. Prosternés devant lui, abattus, nous n'avions plus la force de nous relever. „Ah! dit-il, c'est bien vous, mes anciens camarades." Aucun de nous ne fut capable de répondre. Nous tremblions de tous nos membres. Il reprit: „Allons! levez la tête, je vous donne l'aman pour vous et vos biens." Quelques-uns relevèrent la tête, d'autres n'en eurent pas la force, accablés par la honte. Et lui se montra doux et gracieux jusqu'à ce que nous eussions tous levé la tête, mais sans oser le regarder en face, tant nous étions émus de remords et de crainte.

رجعت اليها نفوسنا بأمانه قال لنا يا عذارين فعلت لكم وصنعت لكم
فكافيتمونى بما فعلتم وصنعتم فقلنا له اقلنا ايها الملك واعف عنا فقال
قد عفوت عنكم فتسوفوا كما كنتم تسوفتم فى تلك الكثرة فلا اعتراض
عليكم فلم تصدق من السرور فظننا ان ذلك على طريق المكر حتى تحصل
الامتنعة فى الساحل فحملنا الامتنعة الى البر وقلنا اليه هديت بهال له مقدار
شدة علينا فقال ليس مقداركم عندي ان اقبل لكم هديت ولا احرم مالى ل. 237.
بما آخذ منكم فان اموالكم كلهم حرام، فتسوفنا وحن وقت خروجنا فاستأذنا
فى الحمل فاذن لنا فلما عزمنا على الرحيل قلت له ايها الملك قد عزمنا
على الرحيل فقال امضوا فى حفظ الله تعالى فقلت له ايها الملك قد عاملتنا
بما لا قدرة لنا عليه غدرك وظلمناك فكيف خلصت ورجعت الى بلدك ¹⁰

Lorsque, rassurés par son aman, nous eûmes enfin repris nos sens : „Ah! traîtres! dit-il. Comment m'avez-vous traité après ce que j'avais fait pour vous!" Et chacun de nous s'écria: „Grâce, ô roi, fais-nous grâce. — Je vous fais grâce, dit-il. Reprenez, comme l'autre fois, vos affaires d'achats et de ventes. Commercez en toute liberté." Nous ne pouvions en croire nos oreilles; nous craignons que ce ne fût une fourberie pour nous faire débarquer nos marchandises. Nous les débarquâmes cependant, et vinmes lui offrir un présent d'une grande valeur. Mais il le refusa en disant: „Vous n'êtes pas dignes que j'accepte de vous un présent. Je ne souillerai pas mon bien avec ce qui viendrait de vous: tous vos biens sont impurs."

„Après cela, nous fîmes tranquillement nos affaires. Le temps du départ étant venu, nous demandâmes la permission d'embarquer. Il nous l'accorda. Au moment de partir, j'allai lui en donner la nouvelle. „Allez, dit-il, sous la protection de Dieu! — O roi, repris-je, tu nous avais comblé de tes bontés, et nous fûmes ingrats et traîtres envers toi. Mais comment fis-tu pour te sauver et retourner dans ton pays?"

„Il répondit:

„Après que vous m'eûtes vendu à Oman, mon acheteur m'emmena dans une ville

فقال لما بعتموني بعمان فحملني الذي اشتراني الى بلد يقال له البصرة من صفتها كذا وكذا وتعلمت بها الصلوة والصيام وشيئا من القرآن ثم باعني مولاي لآخر حملني الى بلد ملك العرب الذي يقال له بغداد ووصف لنا بغداد فتفصحت بتلك البلد وتعلمت القرآن وصليت مع الناس في الجوامع ورأيت الخليفة الذي يقال له المقتدر وبقيت ببغداد سنة وبعض اخرى حتى وافا قوم من خراسان على الجمال فنظرت الى خلق كثير فسألت^{f. 29r.} عنهم في اى شيء جاءوا فقالوا يخرجون الى مكة فقلت ومكة هذه ما هي فقالوا فيها بيت الله الحرام الذي يحج اليه الناس وحدثوني حديث البيت فقلت في نفسي سبيلي ان أتبع هؤلاء القوم الى هذا البيت¹⁰ فعرفت مولاي ما سمعت فرأيتته ليس يريد ان يخرج ولا يدعى اخرج فتغافلت عنه حتى خرج الناس فلما خرجوا تبعتهم وصاحبيت رفقة كنت اخدمهم طول الطريق وآكل معهم ووهبوا التي تويين فاحرمت فيهما وعلموني

nommée Basra (et il en fit la description). J'y appris la prière, le jeûne, quelques parties du Coran. Mon maître me vendit à un autre qui m'emmena au pays du roi des Arabes, nommé Bagdad (et il nous décrivit Bagdad). J'appris dans cette ville à parler correctement. Je complétais ma connaissance du Coran et je priai avec les hommes dans les mosquées. Je vis le calife qui se nomme al-Moqtadir. J'étais à Bagdad depuis un an et plus, lorsqu'il y vint une troupe de gens du Khorāsan, montés sur des chameaux. Voyant une grande foule, je demandai où allait tout ce monde. On me dit : à la Mecque. — Qu'est-ce que la Mecque? demandai-je. — C'est là, me répondit-on, qu'est la Maison sacrée de Dieu où les musulmans font le pèlerinage. Et on m'apprit l'histoire du Temple. Je me dis que je ferais bien de suivre la caravane. Mon maître, à qui je fis part de tout cela, ne voulut ni s'en aller avec eux ni me laisser partir. Et je feignis de n'y plus penser jusqu'au départ des pèlerins. Mais alors je les suivis, et me joignant à une compagnie, je me fis leur serviteur, tout le long de la route. On me donna à manger, et on me procura les deux vêtements

المناسك فسَهَّل الله تعالى للْحَجِّ وخفت أن أرجع إلى بغداد فيأخذني
 سيدي فيقتلني فخرجت مع قافلة أخرى إلى مصر فكنيت أخدم الناس في
 الطريق فحملوني وأشركوني في زادهم إلى مصر فلما دخلت مصر ورأيت
 البحر للخلو الذي يسمونه النيل فقلت من أين يجيء فقالوا أصله من
 بلاد النرج فقلت من أي ناحية فقالوا من ناحية مصر^a تسمى أسوان في⁵
 تخوم أرض السودان فلزمت ساحل النيل ادخل بلدا وأخرج من أخرى
 وأطلب من الناس فيطعموني وكان ذلك دأبي فوَقعت عند قوم من السودان
 فأنكروني فقيدوني وذهبوا يكلفوني^b من بين الخدم ما لا أطيع فهربت
 ووقعت عند قوم آخرين فأخذوني وباعوني وهربت فلم أزل كذلك من
 خروجي من مصر حتى وصلت إلى البلد الغلاني من أطراف بلاد النرج¹⁰

a) Cod. بصره. b) Cod. يكلفوني.

nécessaires pour l'*iḥram*. Enfin, avec leurs instructions, Dieu aidant, j'accomplis toutes les cérémonies du pèlerinage.

„N'osant revenir à Bagdad, par crainte que mon maître m'ôtât la vie, je me joignis à une autre caravane qui s'en allait au Caire. J'offris mes services aux voyageurs, qui me portaient sur leurs chameaux et me faisaient part de leurs provisions. Arrivé au Caire, je vis ce grand fleuve qui s'appelle le Nil. Je demandai: „D'où vient-il?" On me répondit: „Il prend sa source au pays des Zindjs. — De quel côté? — Du côté d'une grande ville nommée Assouan, sur les frontières de la terre des Noirs”.

Ainsi renseigné, je suivis les rives du Nil, passant d'une ville à l'autre, demandant l'aumône qu'on ne me refusait pas. Je tombai pourtant sur une troupe de noirs qui me firent mauvais accueil. Ils m'attachèrent, me chargeant parmi les serviteurs d'un fardeau plus lourd que je ne pouvais le porter. Je pris la fuite et tombai entre les mains d'une autre troupe qui me prit et me vendit. Je m'échappai de nouveau, et continuai de cette façon, jusqu'à ce que, après maintes pareilles aventures, je me trouvai enfin dans un pays qui touchait aux frontières du pays des Zindjs. Là, je pris un déguisement; de toutes les terreurs

فنتكرت واخفيت نفسي ولم اخف على نفسي من حين خروجي من مصر
مع ما جرى علي من الالهوال كخوفي لهما قربت من بلادى وقلست ان
بلدى قد جلس فيها بعدى ملك استولى على الملك وطاعته للجند وندع
الملك منه صعب عسر فان انا ظهرت او علم بي احد حملت اليه
فيقتلنى او يجسر بعض المنتصحين على فيأخذ رأسى فيتنصخ اليه به
فداخلنى من الرعب ما ضقت به ذرعا فكسبت اسعى في الليل وامشى
 نحو بلدى واخفى فى النهار الى ان حثت فى البحر فركبت مركبا وانا
متنكر الى بلد كذا ثم ركبت فى البحر الى بلد كذا فرماني المركب
فى الليل الى ساحل بلدى فاستخبرت من امرأة عاجوز هل ملككم هذا
الذى جلس عادل فقالت والله يا ولدى ما لنا ملك الا الله تعالى وخصت
على قصة الملك وانا اتعجب كانى لا اعلم بذلك ولا كانى اياه ثم
قالت اتفق اهل المملكة ان لا يملكوا بعده عليهم احدا^a حتى يعلموا

a) Cod. احد.

que j'avais éprouvées depuis mon départ du Caire, aucune n'égalait celle que je ressentais en approchant de mon pays. Car, me disais-je, un nouveau roi m'a sans doute remplacé sur le trône et dans le commandement de l'armée. Reprendre le pouvoir n'est pas chose facile. Que je me présente ou qu'on me reconnaisse, me voilà pris, conduit au nouveau roi et tué sur-le-champ. Ou bien quelqu'un de ses affidés prendra ma tête pour gagner sa faveur.

„En proie à la plus mortelle frayeur, je m'avançais durant la nuit et restais caché pendant le jour. Parvenu à la mer, je m'embarquai sur un navire; et après avoir touché en divers points, je fus débarqué une nuit sur le rivage de mon pays. Je questionnai une vieille femme: „Le roi qui gouverne ici, lui dis-je, est-ce un roi juste? — Mon fils, répondit-elle, nous n'avons d'autre roi que Dieu". Et la bonne femme me raconta l'histoire de l'enlèvement du roi. Et moi je feignais à son récit le plus vif étonnement, comme s'il ne se fût point agi de ma propre personne et d'événements que je connaissais si bien.

ما كان من امره وييأسوا من حياته فقد بلغتهم الاخبار من الكهنة انه بأرض العرب حتى سأل فلما أصبحت مضيت الى بلدى هذه فدخلتها وانبت قصرى هذا فدخلته ووجدت اهلى على ما تركتهم غير أنهم مقيمين على بساط الخزن واهل دولتى فأعدت عليهم قصتى فتعجبوا وفرحوا ودخلوا معى فيما دخلت فيه من دين الاسلام فعدت الى ملكى قبل مجيكم بشهر^٥ وأنا اليوم فرح مسرور لما من الله علىّ به وعلى اهل دولتى من الاسلام والايهان ومعرفة الصلوة والصيام والحجّ والحلال والحرام وبلغت ما لم يبلغه احد فى بلاد الننج وعفوت عنكم لانكم السبب فى صلاح دينى ولكن بقى علىّ شيء أسئله للخروج من انهم قال فقلت ما هو ايها الملك فال مولاي الذى خرجت من بغداد الى الحجّ من غير اذنه ورضاه ولم¹⁰

„Les habitants du royaume, dit-elle, sont convenus de ne point prendre d'autre roi qu'ils n'aient des nouvelles sûres du premier. Car les devins leur ont appris qu'il est vivant, sain et sauf sur la terre des Arabes”.

Le jour arrivé, j'entrai dans la ville et me dirigeai vers mon palais. J'y trouvai ma famille telle que je l'avais laissée, mais plongée dans l'affliction. Mes gens écoutèrent le récit de mon histoire, qui les surprit et les combla de joie. Ils embrassèrent, comme moi, la religion de l'Islam. Je rentrai ainsi en possession de ma souveraineté, un mois avant votre venue. Et me voilà joyeux et satisfait de la grâce que Dieu nous a accordée, à moi et aux miens, de connaître les préceptes de l'Islam, la vraie foi, la prière, le jeûne, le pèlerinage, ce qui est permis et ce qui est défendu; car nul autre dans le pays des Zindjs n'a obtenu semblable faveur. Et si je vous ai pardonné, c'est que vous êtes la première cause de ma conversion à la vraie religion. Mais il me reste sur la conscience une chose dont je prie Dieu de m'ôter le péché. — Qu'est-ce donc, ô roi? lui demandai-je. — C'est, dit-il, que j'ai quitté mon maître, en partant de Bagdad, sans sa permission, et que je ne suis pas retourné vers lui. Si je rencontrais un honnête homme, je le prierais d'emporter à mon maître le prix de mon rachat. S'il y avait parmi vous un homme de bien, si vous étiez des

اعد اليه ولو لقيت ثقة كنت ابعت له ثمنى واستحللته ولو كان فيكم
 خبير ولكم امانة لدفعت اليكم ثمنى تردوه عليه ووهبت له عشرة اضعافه
 بدلا من صبره عني ولكنكم اهل عذر وحيل قال^a فودعناه فقال امضوا فان
 رجعتم فبهذه المعاملة اعاملكم وازيد في الاحسان اليكم فعرفوا المسلمين
 ان ياتونا فانا نحن قد صرنا اخوانا لهم مسلمون مثلهم واما تشييعكم الى
 المركب فما لي اليه سبيل فودعناه وسرنا^b

f. 31r.

وفيل ان ببلاد الزنج القافة الكهنة قافة * حدائق فهماء^b وحدتني
 اسمعيلويه عن بعض السنواخذة انه قال له دخلت بلاد الزنج في سنة
 اثنان وثلاثون وثلاثمائة فقال لي بعض القافة كم انتم مركبا فقلت ستة
 عشر مركبا فقال يسلم منها^a الى عمان خمسة عشر مركبا وتتكسر واحدة¹⁰
 ويسلم منها ثلاث انفس وتمضى عليهم شدة عظيمة ويتخلصون الى

a) Cod. منا. b) Cod. حدائق فهماء. c) Cod. قالوا.

gens probes, je vous donnerais la somme, pour la lui remettre, une somme dix fois égale à celle qu'il a payée, pour le dédommager du retard. Mais vous n'êtes que des traîtres et des fourbes".

Nous lui fimes nos adieux: „Allez, dit-il, et si vous nous revenez, je ne vous traiterai pas autrement que je l'ai fait. Vous aurez le meilleur accueil. Et les musulmans sauront qu'ils peuvent venir à nous, comme à des frères, musulmans comme eux. Quant à vous accompagner à votre navire, j'ai des raisons pour m'en abstenir". Là-dessus nous partimes.

XXXIII. Pour ce qui est des devins, on dit qu'au pays des Zindjs, il y en a de fort habiles dans l'art divinatoire. Ismaïlawéih m'a conté qu'un capitaine de navire lui fit le récit suivant: „J'étais chez les Zindjs en l'année 332. Un devin de ce pays me dit: „Combien êtes-vous de navires? — Seize, dis-je. — Eh bien! répliqua-t-il, quinze d'entre eux rentreront à Oman sains et saufs. Le seizième fera naufrage; il ne s'en sauvera que trois personnes qui rega-

..... قَالَ فخرجنا كلنا في يوم واحد وكنت آخر» من خرج منه
 فأخذت^e السير لأحق من خرج منهم أولا فلما كان في اليوم الثالث
 رأيت من بُعد^e مثل الجزيرة السوداء فلرغبتني في سرعة السير لم انقص
 الشراع لأعدل عنها لأن السير في ذلك البحر شديد جدا فما كذبت^e
 أن وصلت اليها فضررتني واذا هي دابة من دواب البحر فلما لمست^e
 المركب ضربته بذنبها فانكسر فسلمت أنا وابني والكارين في الدونيج ووقعنا
 f. 31v. إلى بعض جزاير الديدبجات فاقمنا بها ستة أشهر إلى أن أمكننا الخروج
 ووصلنا^d إلى عمان بعد شدايد عظيمة مرت بنا وسلمت الخمسة عشر
 مركبا بأسرها بإذن الله تعالى ۞

وحدثني الحسن بن عمرو وغيره عن^e جماعة المشايخ بالهند من^f أمر¹⁰
 من. Cod. e) وصلنا. Cod. d) بعدى. Cod. c) فأعدت. Cod. b) اخرج. Cod. a)
 عن. Cod. f)

gneront (leur pays) après bien des désagréments."

„Or les seize navires mirent le même jour à la voile. Le mien était à l'arrière et je hâtais la marche pour rejoindre les autres. Le troisième jour, une masse parut devant nous, comme une sorte d'îlot noir. Pressé d'arriver, je ne fis point larguer convenablement les voiles pour l'éviter; et comme la marche est très-rapide dans cette mer, nous fûmes portés tout droit vers cette masse, qui nous choqua violemment. C'était un monstre marin. D'un coup de queue il brisa le navire. Nous échappâmes au naufrage, moi, mon fils et le scribe, dans un canot, et la mer nous jeta dans une des îles Dibadjât, où nous fûmes retenus un an; nous n'en sortîmes et ne parvinmes à regagner Oman, qu'après avoir éprouvé bien des peines. Quant aux quinze autres navires, ils étaient tous rentrés au port sains et saufs, par la permission du Très-Haut.

XXXIV. El-Haçan fils d'Amr et d'autres, d'après ce qu'ils tenaient de maints personnages de l'Inde, m'ont rapporté des choses bien extraordinaires, au sujet

Sélection sur Sofala extrait de *la Sufālīya* :

Claude JOUANNE, « La Sufālīya, un poème du maitre-pilote Ṣhīhāb Ad-dīn Ahmad Bin Mājīd », Etudes Océan Indien, 31, 2001, p. 35-114, Inalco.

Plan (très) implicite des instructions et des itinéraires de la Sufālīya :

P41 à P42/L20 : Introduction en prose

I- Inde et Mer d'Oman

P42/L21 à P43/L11 : De Calicut à Falat (Iles Laquedives)

P43/L12 à P43/L25 : Les départs depuis Falat vers l'océan.

P43/L26 à P44/L19 : Depuis Falat vers les zanj (Somalie)

P44/L20 à P48/L23 : Depuis Dhabul vers les zanj (Somalie) plus des informations générales sur certaines étoiles.

P48/L24 à P51/L4 : De Gujerat au Zanj (somalie)- Socotra

P51/L5 à P54/L24 : De As-Sind au Zanj (Somalie) par Socotra

II- La côte orientale d'Afrique jusqu'à Sofala (depuis l'Arabie)

P54/L25 à P60/L12: De l'Atwah- Massira- Socotra- Amer de Al-Hirab- Mogadishu- Merca-Barawa-Shika (Chisimaio)- Lamuh jusqu'à Zanzibar.

P60/L13 à P75/L25: De Lamuh-Zanzibar- a Kilwa

P75/L25 à P98: De Kilwa-Wamisi- Sanjaji- Malanbuni (Ile mozambique)- Sofala avec des passages sur les francs.

P41

Au nom de Dieu, [...]

Voici l'urjūza nommée la Sufālīya dont la teneur nécessite [de la part de celui qui l'a composée] de connaître les routes et les « latitudes par observations d'astres » depuis le Malabar, le Konkan, le Gujérat, le Sind et l'Atwāh vers as-Sif at-Tawīl et, de là, vers les régions des Sawāhil et du Zanj, le pays de Sufāla, Madagascar et ses îles, de même que [de posséder] des connaissances exceptionnelles sur tout ce qui se trouve dans ces régions jusqu'à la fin de la terre du sud, avec mention des mesures de hauteurs d'étoiles dont le muallim connaît la diminution ou l'augmentation pour tous les rhumbs [du compas], la description des choses exceptionnelles rencontrées sur ce trajet à propos des prises de hauteurs d'étoiles, des orientations de côtes et des routes, des habitants des pays et de leurs rois, de leurs saisons et de leurs voyages selon ce qui convient à ces lieux et à leurs voyages. Elle est une composition du quatrième des trois, le pèlerin des deux illustres Saint Lieux, Şihāb ad-Dīn Ahmad Bin Mājid, que Dieu l'assure constamment de sa miséricorde.

[...]

P76/L27 :

“

[Depuis Kwāma une des rivières de l'embouchure du Zambèze]¹

*Jusqu'à ce que tu arrives, ô ami, à Sūlan
Qui est un banc à hauteur du pays de Sufāla,
Tout cet endroit est de sable ô pilote !
Il n'y a ni vase ni roches.*

*Laisse-le à droite jusqu'à l'avoir passé, ô ami !
Et hâte-toi vers l'entrée avec les festivités
[d'usage]*

*Et va vers la cité près de l'entrée,
Tu l'auras bien à la vue.*

(P77)

*L'eau devient plus claire à cet endroit, sonde
Pour [trouver] la bordure Est de la terre, suis mes
instructions !*

*Si tu désires mouiller à la côte, fais-le !
Le fond est de vase, mouille et réjouis-toi !
Mais la houle sur les bancs découvrants² fait peur
Car c'est une côte exposée, crois-en mon avis !
Elle te jette vers Kwāma des infidèles,
A cause de cela, reconnais [la terre] au grand jour
Et si cela est nécessaire, réduis la toile
Jusqu'au matin et sois vigilant !*

*Car les vents dominants sont de Sud
Et l'eau à une marée mensuelle, ô mon cher !
Mais près de terre, ô pilote,*

(P78)

*Elle abreuve et s'éloigne, comprends cette
explication,
Et le flot te jette dans le Sud,
Et l'Ouest, d'après les gens d'expérience.
Ses marées ressemblent à celles de Kambāya,
Comprends comment entrer grâce à cet exposé !
Entres-y au moment du plein de l'eau
Exactement comme à Kambāya.*

*Le meilleur atterrissage se fait par Nu'ūsh cinq
Et demi, de crainte d'un mauvais vent de Sud-Est.
Si tu atterris par Nu'ūsh sept*

*Jusqu'à sept, comprends ma description,
Le repère du banc de Kwāma
Est la côte, ô mon frère, qui est élevée devant lui,
Tandis que, près de Sufāla, elle est basse.
Alors fais route et ne fais pas d'erreur,
Vers Sufāla et ses amers*

*Dont il n'y a pas d'autres qu'eux aux alentours.
Tu verras comme signes des cocotiers
Et, au-dessus d'eux, des dunes de sable comme
amers.*

*Là, tu vois l'entrée près du banc découvrant,
Elle a deux brasses d'eau, sans aucun doute.
Tu y entres au moment du plein d'eau,
Exactement comme à Kambāya.*

*Là, les repères sont faits de pieux de bois,
Jusqu'à l'estuaire, [posés] par quelqu'un
recherchant des mérites.*

*Si tu veux aller de Kilwa à cet endroit [Sofala]
Longe la côte, ô pilote,*

*Si tu es sur un petit navire,
Jusqu'aux « estuaires », en prenant des précautions
A cause de la crainte sur ce trajet*

*De changements de vent, ô camarade !
[Ou alors] tu t'élèves au large, ô pilote,
Et après tu atterris sur Kilwāni.*

*Des abords de Kilwāni à Kwāma
Nu'ūsh sept l'atterrissage est excellent
(P79)*

*Et de Mulanbūnī à ces lieux d'atterrissage,
Par temps clair, tu verras une haute montagne³.*

*[Mais] sur ce trajet tu ne verras pas
De montagne bien reconnaissable
Sauf si ta route est au SW.*

*Si tu atteints l'estuaire [de Sofala] à la nuit,
approche-toi*

*Et réduis la toile jusqu'au matin, tu trouveras
l'entrée*

Marquée sur son pourtour par des pieux.

*Les pêcheurs de la région viendront vers toi,
Tu entres ainsi à Sufāla et sois reconnaissant !
Tu y trouveras les 'A'rajān*

¹ Entre crochets mes mentions, et entre crochet en italique les mentions du traducteur

² C'est-à-dire hautfonds

³ Mulanje Massi ?

*A trois [doigts] en horizontalité
 Et les étoiles de la quille exactement à six
 Au moment de la mesure de base, note cette
 description !
 Le meilleur moment, ô mon frère, pour faire le
 voyage
 De Kilwa à Sufāla, écoute mes informations,
 Est depuis le premier [jour] de Nairūz jusqu'au
 cinquantième¹,
 Et le meilleur [jour], dans la saison, est le
 vingtième².
 Mais quand tu sors de Sufāla,
 C'est le cent soixante dixième [jour]³, sans aucun
 doute.
 Avant cela et après cela, sache-le bien [ce n'est pas
 bon],
 C'est cela la meilleure des saisons.
 Avant cela tu auras un vent de Kūs trop faible
 Et après, il devient trop fort à ces latitudes
 Et tu devras monter au large dans l'Est
 [Pour éviter d'être jeté à la côte]
 Aux environs du deux centième [jour]⁴, ô pilote,
 Et la houle augmente à cette époque.*

*Les francs ont dérivé à cause d'elle en fermeture de
 saison,
 A la Saint Michel, suppose-t-on,
 Ils furent assaillis par les grosses vagues des caps
 (P80)
 A Sufāla et chavirèrent
 Et leurs mâts furent retournés sens dessus dessous
 dans l'eau
 Avec les coques au-dessus de l'eau, ô mon frère,
 Se noyant à la vue des uns des autres !
 Connais bien les saisons de cette terre !
 Mais au cent soixante dixième [jour de Nairūz]
 C'est l'unique saison, note mes directives :
 Fais route [entre] l'ENE et l'E1/4NE
 En montant vers le large, ô mon frère !
 Comme [on le fait] en Dīmāni de Aden à Khuriya .
 Connais les conditions de la mer, ô pilote,
 Jusqu'à atteindre huit [doigts]
 Et demi et trouver la cote saine.
 Atterris [alors] sur Malanbūnī et sa proche région
 Aucun navire ne passe outre
 Et avant de les connaître tu verras deux montagnes
 Une rouge et une blanche, tu les verras aisément,
 Elles sont un guide pour atterrir,
 Par leur forme élevée, pour qui fait route sur
 Malanbūnī !
 Elles guident également vers Musumbūji. Ici,
 Grâce à elles, [pour aller] vers eux, on s'évite la
 peine.
 Ils ont été dispersés et détournés dans leur voyage
 D'une quantité d'un mois et plus
 Comme [dans celui] de Qalhāt aux Bawātin*

*Et d'al-Khaur à Jarūn, sois perspicace !
 La mer ne ferme pas depuis là [Malanbūnī]
 Jusqu'à Kilwa, comprends bien mon poème,
 Et à cet endroit les Nu'ūsh
 Sont à sept [doigts] et demi pour tous.
 (P81)
 Si tu désires depuis Kilwa prendre le chemin
 Assuré du grand large
 Fais route plein Est puis au Suhail
 Je veux dire levant, comprends l'indication !
 Jusqu'à Malanbūnī, loin au large,
 Et puis viens au SW, ce sera la route
 Jusqu'à Sufāla ou les Nu'ūsh
 Sont à six [doigts], comprends bien ma
 description !
 Prends garde si ta « latitude » est plus faible
 Ce serait une faute et tous t'oublieraient
 Que cinq [doigts] et demi, point d'atterrissage
 extrême,
 Par crainte des vents du sud, ô, mon frère !
 Ce qui suit Malanbūnī
 Sur la route est l'estuaire de Moma, ses habitants
 Sont musulmans, mais, par sept [doigts], des
 infidèles
 [Vivent] à l'estuaire de Kwama, je le tiens d'une
 information.
 Cet estuaire [pénètre] loin [en terre] et son origine
 Est au pays du Nil d'Egypte, là où il se sépare.
 Les habitants [du pays] entre Sufāla
 Et Kajalwa sont des infidèles malfaisants ;
 Ils s'appellent Munā, du nom d'un grand roi,
 Munā Batūr, et quel infidèle il est !
 Il possède une mine comme celle d'as-Sufāl
 Car son pays le suit immédiatement dans l'Est.
 De l'Est de Sufāla tu peux voir
 Le royaume des infidèles, sur lui soit l'aversion !
 Il règne depuis les « Estuaires » jusqu'à Zanzibar
 Sur terre et sur mer, comme il le veut,
 Et il possède des mines d'or,
 Car elles sont dans le pays des infidèles
 Avec ses habitants grossiers et vils,
 Et la mine de Nubie leur est voisine.
 Ils ont des relations les uns avec les autres,
 Un fleuve les sépare. Les confins de leur terre
 S'étendent jusqu'à la mer dans l'ouest,
 Des hommes d'expérience m'ont informé sur eux.
 (P82)
 Ils viennent en Shāshāt, ô homme brave !
 Le voyage de sept jours, ô mon frère !
 Leur but est d'atteindre le pays des infidèles
 Plutôt que la mer de l'ouest, [je tiens] ceci d'un
 informateur.
 Ils viennent, dit-il, en extrayant du cuivre
 Pour le troquer contre l'argent de ces impurs,
 Depuis les confins [du pays] des Francs et des
 Maghrébins,
 Comprends mes paroles et instruis-toi, ô mon*

¹ Du 14 novembre au 2 janvier

² Le 3 décembre

³ Le 2 mai

⁴ 1^{er} juin

compagnon !
 Et [cela] montre que le Nil se divise
 En trois branches, sans illusion !
 Une branche vers la Nubie, mer boueuse
 D'eau douce près de Shanha, ô mon espoir !
 Et la deuxième branche [va] vers Kwāma
 J'en ai déjà parlé en tant qu'amer
 Et la troisième est le Nil d'Égypte.
 Quant à l'or, ô mon compagnon, note mon
 information :
 Les gens de l'ouest et du nord
 [Prennent] l'or de Nubie, note mon propos !
 Et frappent de la monnaie [‘ashrafi] avec lui.
 Alors ne pose plus de questions désormais à ce
 sujet.
 Mais à leur nord, il y a des îles, vers la côte
 C'est-à-dire celle de l'ouest, ô homme brave, très
 connues !
 Mais Sufāla est au Munāmunāwā
 Et le nom du siège du roi est Zimbāwā
 Qui est une mine d'hommes, sache-le bien,
 Et qui est le pays des trafiquants d'esclaves, ô mon
 cher !
 Il y a un mois de voyage depuis Sufāla, vers l'ouest
 En inclinant au Nord selon un homme d'expérience.
 [Ce roi] gouverne jusqu'à l'extrémité du monde.
 Il n'y a pas d'autres [peuples] semblables à eux
 dans le sud,
 Il n'y a que des sauvages et des terres désolées
 Au sud des « Oasis » [al-Wāhāt], d'après ce qu'on
 estime.
 Je transmets ce qui concerne le Soudan et le
 Maghrib,
 D'après un homme informé qui en a l'expérience.
 [Passage de plus d'une page sur les francs et sur
 leurs voyages en Afrique de l'ouest en Inde et en
 Chine. C. Jouannes pense que ce passage hors-sujet
 est un rajout tardif sur la copie de Leningrad]
 (P84 L32)
 Je reviens à ma première description :
 An-Na'sh est à sept [doigt] à Kwāma, sois-en
 conscient !
 A sa hauteur il y a un banc en direction de l'Est,

Prends garde en atterrissant et vérifie !
 (P85)
 Mais le jusant découvre le sable
 De sorte que tu le vois clairement, note mon
 information !
 Il est en face de Matāwa, ô jeune homme !
 [Pays de] barbares infidèles, comprends bien mon
 discours !
 Sufāla est six [doigts] et à cinq
 Les îles nommées Satwa, note l'information !
 Les Nu'ūsh sont à quatre [doigts] à Qāmbara
 A Qumr à la même latitude on trouve Maqāra
 La moitié est encombrée de dangers et d'îlots
 Je t'indique tout ce qu'on m'a rapporté
 Mais Sufāla, le port de l'or,
 Est sous domination de Kilwa, ne discute pas !
 Je veux dire le littoral, ô toi qui me questionnes !
 [Mais] les mines d'or, note mon indication,
 Au-dessus de Sufāla et de la côte, ô mon frère, vers
 ces mines,
 Le chemin est de plus d'un mois, sache-le bien !
 Dans le sud de Sufāla, ô mon frère,
 A deux jours de mer, sans aucun doute,
 On trouve un port pour tous vents.
 An-Na'sh y est à cinq [doigts] et demi faible
 Et après lui, tu trouves dans le sud
 Par Nu'ūsh cinq, selon les gens d'expérience,
 Un pays nommé Malanbūnī et après,
 [Je veux dire] après Malanbūnī, voilà pour toi leur
 énumération !
 Tu rencontres Malābatī
 Que l'on dit être sur la terre ferme et ce n'est pas
 douteux.
 Là les Nu'ūsh sont à quatre [doigts] fort,
 C'est là ce que nous a indiqué.
 Après cela, vers le sud, tu rencontres
 Les îles Sadbuwa, qui sont trois,
 (P86)
 Et dont la plus recommandable, ô mon compagnon,
 est Washikā
 Où l'on trouve de l'ivoire et de l'ambre gris.
 [...]

Tables des matières

Remerciements	7
Sommaire.....	9
Introduction	11
Partie I : Réunir les sources documentaires médiévales	17
Chapitre 1 : L'apparition du toponyme de « Sofala » (X ^e -XI ^e siècle).....	21
1. Al-Mas'ûdî et <i>Les prairies d'or</i> (≈943), première mention du pays de Sofala et de son or.....	22
2. Ibn Šahriyār et <i>Le Livre des merveilles de l'Inde</i> (≈953), l'histoire de l'enlèvement du roi de Sofala.....	26
3. Ibn Hawqal et <i>La Configuration de la Terre</i> (≈988), les soubassements du dessin de l'océan Indien	32
4. Al-Bīrūnī (973-1050), Sofala vu d'en face	37
Chapitre 2 : Sofala du XII ^e au XIV ^e siècle	41
1. Al-Idrissi et <i>Le livre de Roger</i> (1154), la première carte positionnant Sofala	42
2. Yāḳūt, Ibn Sa'īd, al-Ḳazwīnī, Abū l-Fidā, des sources plus nombreuses au XIII ^e siècle, mais peu concordantes	48
3. Ibn Battuta et Ibn Khaldoun : Sofala redevient une ville au XIV ^e ?.....	53
Chapitre 3 : <i>La Sufālīya</i>	57
1. Ibn Majid et la Sufālīya	59
2. L'océan Indien d'Ibn Majid	64

3. <i>Sufāla</i>	68
Partie II : Rassembler et produire les sources archéologiques	73
Chapitre 4 : L'archéologie à Sofala	79
1. Les sources portugaises comme point de départ	81
2. Démarches et développement des fouilles de Dickinson	85
3. Les résultats des travaux de Dickinson	88
Chapitre 5 : Reprendre les fouilles ?	91
1. Nouvelles questions et nouveau mode opératoire après Dickinson	92
2. Comprendre le terrain : commencer par une histoire géomorphologique	95
3. Utilisation de la télédétection et des techniques de prospection aérienne	100
Conclusion	105
Bibliographie	109
Etudes	109
Sources arabo-musulmanes	112
Sources archéologiques	113
Annexes	115
Sélection sur Sofala extrait des <i>Prairies d'or</i> :	116
Sélection sur Sofala extrait du <i>Livre des merveilles de l'Inde</i> :	130
Sélection sur Sofala extrait de <i>la Sufālīya</i> :	142
Tables des matières	146



